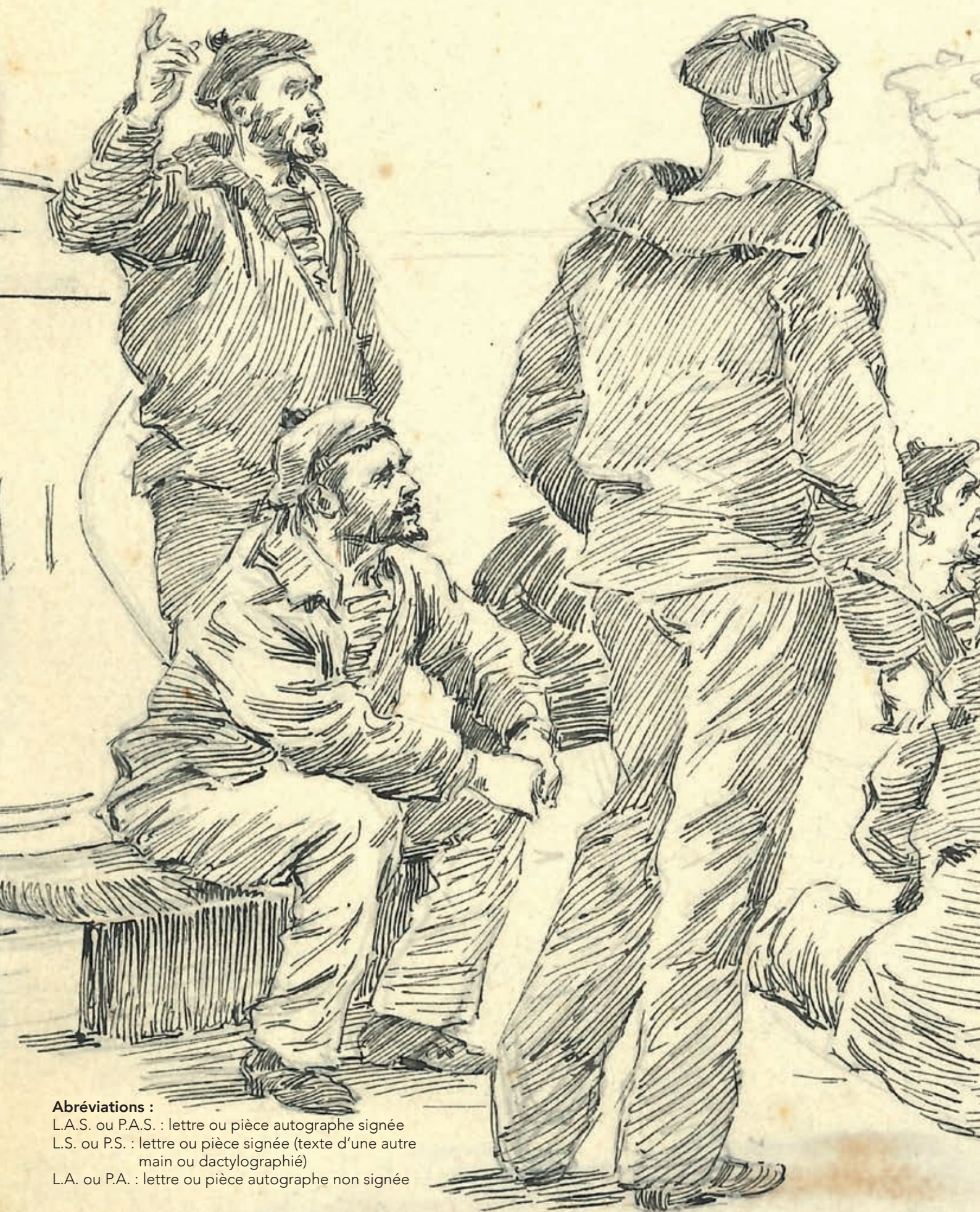


6. Février 1850. à bord de la Canoe -

[illegible]

Collection Christian Genet

Jeudi 3 octobre 2019



Abréviations :

L.A.S. ou P.A.S. : lettre ou pièce autographe signée

L.S. ou P.S. : lettre ou pièce signée (texte d'une autre
main ou dactylographié)

L.A. ou P.A. : lettre ou pièce autographe non signée

Vente aux enchères publiques

À l'étude, Salle des Ventes Favart
3, rue Favart 75002 Paris
Jeudi 3 octobre 2019 à 14 h

Exposition publique

Chez l'expert
Sur rendez-vous

À l'étude
3, rue Favart 75002 Paris
Mardi 1^{er} octobre de 11 h à 18 h
Mercredi 2 octobre de 11 h à 12 h

Expert:

Thierry BODIN

*Syndicat Français des Experts
Professionnels en Œuvres d'Art*

Les Autographes

45, rue de l'Abbé Grégoire
75006 Paris

Tél. : + 33 (0)1 45 48 25 31

Fax : + 33 (0)1 45 48 92 67

lesautographes@wanadoo.fr

Responsable de la vente:

Marc GUYOT

Assisté de Clémentine DUBOIS

marc.guyot@ader-paris.fr

Tél. : 01 78 91 10 11

Téléphone pendant l'exposition:

01 53 40 77 10

Catalogue visible sur
www.ader-paris.fr

Enchérissez en direct sur
www.drouotlive.com

DROUOT
DIGITAL
Live

En 1^{re} de couverture, est reproduit le lot 46

En 4^e de couverture, est reproduit le lot 41

LETTRES & MANUSCRITS AUTOGRAPHES

Collection Christian Genet

Pantagruel

Prologue

La scène représente une prairie.

Scène Ire

Gargantua, le petit Pantagruel aux soins des
Gouvernantes, Buvours, Sages-Femmes, Pages, moines.

Chœur des Buvours

Tire, baille, tourne, lèveville,

Verse à moi sans can.

Mon âme est une grenouille

De tonneau.

Si je suis à sec, je meurs : verse à moi sans can.

Et verse, verse de nouveau :

~~Wassage de la~~
y'a la bête de la France en flamme

~~Les sages-femmes, les pages, les moines.~~

~~verse à moi sans can~~
Car on les trêpe de ce veau
Que ce matin nous habillâmes.

Chœur Funibre

Elle en mourant, la noble Babidee,

Don mal d'enfant, lulle, lulle à-de-là.

Car elle avait rouge troupe et bon bec,

Corps d'Espagnole et bedaine de Suisse.

Suppliez Dieu qu'il s'aigisse à son propos.

En sa bonté que pécheur ne lassa.

Portons son corps, lequel vécut sans vice

Et mourut l'an et jour qu'il trépassa.

Gargantua

~~Elle est morte, à supplie !~~

~~Elle est morte, à supplie !~~

Chœur Funibre

Don mal d'enfant, lulle, lulle à-de-là.

Christian Genet

Né en 1932 à Jazennes (Charente-Maritime), Christian Genet fit des études mathématiques et techniques, avant d'être nommé professeur à l'École nationale supérieure de mécanique et aéronautique (ENSMA) de Poitiers de 1962 à 1992. Mais à côté de cette carrière professionnelle, Christian Genet a cultivé plusieurs jardins, le plus secret étant sa collection d'autographes présentée ici aujourd'hui, mais beaucoup d'autres largement ouverts, tant il a aimé faire partager ses connaissances.

Passionné par les arts plastiques et l'architecture, il obtient en 1973 une maîtrise d'histoire de l'art à l'Université de Poitiers, avec un mémoire sur *La peinture de Manet et le structuralisme*. Dans les années 1970, il organise plusieurs expositions dans une galerie d'art à Poitiers (Galerie 2001), notamment sur Georges Rouault et sur l'art cinétique de François Morellet.

Très attaché à sa région, il rassemble une importante collection de cartes postales sur les deux Charentes, et, pour la faire connaître, fonde en 1979 sa propre maison d'édition, La Caillerie à Gémovac. En 1981, il publie un premier catalogue raisonné d'environ 15 000 cartes postales anciennes de la Charente-Maritime, ainsi qu'une revue *Nos deux Charentes en cartes postales anciennes* (60 numéros de 1979 à 1990). En même temps, il commence une véritable carrière d'historien sur la Saintonge et les deux Charentes, depuis *La vie balnéaire en Aunis et Saintonge* (1978) et l'année suivante *La vie mondaine aux bains de mer, La Rochelle et Royan à la Belle Époque*, qui reçoit le prix Roland de Jouvenel 1980 de l'Académie française, premiers d'une série de 26 ouvrages, dont plusieurs consacrés à Royan, depuis les débuts de la station balnéaire jusqu'à la reconstruction d'après-guerre, et à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale dans les Charentes, mais aussi des biographies de personnalités qui ont maintenu le parler saintongeais qui lui est cher, comme Goulebenèze ou Odette Comandon.

Au début des années 1980, ayant entrepris une biographie de son compatriote Pierre Loti, Christian Genet commence à acquérir des lettres et manuscrits de cet auteur. C'est à ce moment-là que je l'ai connu, achetant régulièrement dans mes ventes et sur mes catalogues, manifestant souvent son enthousiasme et le bonheur que lui apportait cette collection (« qui a fait les délices de ma vie », m'écrivait-il récemment). Cette première collection Loti est complétée par l'achat du riche ensemble constitué par Daniel Hervé, avec qui Christian Genet signe en 1988 une remarquable biographie illustrée, *Pierre Loti L'Enchanteur*. Cet ouvrage est récompensé par l'Académie de Saintonge en 1989, et l'auteur est admis cette même année parmi les membres titulaires de cette institution, dont il est aujourd'hui membre honoraire. Si une grande partie de cette collection Pierre Loti a été revendue depuis, on peut vraiment dire qu'elle a été le noyau primitif de la belle collection consacrée à la littérature et aux peintres des XIX^e et XX^e siècles que nous présentons aujourd'hui. De même, un peu plus tard, l'acquisition des archives du poète et critique charentais René Lacôte (1913-1971) a sensibilisé Christian Genet au dadaïsme et au surréalisme ; si la bibliothèque dadaïste et surréaliste qu'il avait rassemblée a été revendue depuis (16 mai 2006) par les soins de Claude Oterelo, autre pourvoyeur favori, on retrouvera ici un bel ensemble de manuscrits et lettres des figures majeures de ces mouvements.

Il ne saurait être question de passer en revue la grosse centaine de pièces de cette collection ; mais on peut dire que toutes ont été choisies avec passion, amour et curiosité.

Après les romantiques Hugo, Nerval et le rare Petrus Borel, un poème en prose de Baudelaire, des lettres et un texte de souvenirs de Paul Verlaine, une nouvelle de Maupassant, rayonnent, autour de l'ensemble consacré à Pierre Loti, quelques écrivains voyageurs : le magnifique début du *Voyage en Égypte* de Flaubert, les notes espagnoles de Pierre Louÿs, un conte de Joseph Kessel, le dernier chapitre de *Terre des hommes* de Saint-Exupéry, le texte de Jean Genet sur les camps palestiniens.

Parmi la pléiade des peintres impressionnistes, de Manet à Signac, retenons la belle série de lettres de Claude Monet à Londres. À leur suite, plusieurs peintres se font aussi écrivains, comme Rouault, Derain, Léger ou Chaissac.

Le surréalisme est annoncé par deux précurseurs : Alfred Jarry avec les manuscrits du *Moutardier du Pape* et de *Pantagrue* ; Guillaume Apollinaire, avec un texte sur le futurisme italien et une explication de ses *Calligrammes*. Vient Dada avec Tzara, Picabia, Ribemont-Dessaignes, le rare Jacques Rigaut, et le manuscrit de Georges Hugnet sur *L'Esprit Dada dans la peinture*. Parmi les surréalistes, peintres (de Bellmer à Molinier) ou écrivains (d'Aragon à Soupault), on retiendra les textes d'André Breton sur la situation du mouvement, sur Luis Buñuel, ou sa préface à *Melmoth* de Maturin ; et le très bel ensemble de manuscrits poétiques de Paul Éluard et de René Char.

Signalons pour finir, à côté de l'amusant album d'enveloppes illustrées qui ouvre ce catalogue, le très curieux ensemble d'objets de César pour la Boutique aberrante, parfait témoignage de la curiosité de Christian Genet qui se reflète dans les pages que vous allez lire.

Thierry Bodin

La vie anecdotique Cap. 8

La nouvelle religion de la vitesse — la science futuriste — Umberto Boccioni — Futurisme italien —

Je signale à ceux qui ~~se~~ se demandent si la guerre a développé le sentiment religieux le nouveau manifeste futuriste de Marinetti fonde la nouvelle religion de la vitesse.

Cet ^{important} ~~curieux~~ manifeste qui recèle ^{une} ~~un~~ encreux otage d'âme au sein d'une époque qui ne ne peut pas moins curieuse à paraître dans le ~~premier~~ ^{premier} numéro de L'Italia futurista qui paraît à Florence.

Où est le temps, mon cher Marinetti, où vous n'annoncez la publication d'un autre manifeste futuriste intitulé L'irreligion futuriste que vous n'avez jamais fait paraître?

Mais je me suis demandé en lisant le manifeste que vous venez de paraître si il ne s'agit point ~~de~~ du premier manifeste irreligieux dont vous auriez tout simplement changé le titre, et quelques ~~expressions~~ ^{quelques} ~~et~~ ^{quelques} termes dont le sens allait s'encombrer de votre tendresse nouvelle.

Fondateur de religion, vous voilà fondateur de religion! C'est une situation sociale par le temps qui court. Car il ne s'agit pas de d'une hérésie plus ou moins chrétienne, ou de nouvelles pratiques superstitieuses purement extérieures.



1. **ALBUM DE DESSINS ET ENVELOPPES ILLUSTRÉES.** 37 dessins, 36 enveloppes illustrées de dessins ou aquarelles, et 4 menus illustrés à la plume, 1879-1907 ; album oblong in-4 (19,5 x 29 cm), maroquin brun à décor à froid sur les plats et le mot ALBUM en lettres dorées sur le plat sup. (étiquette de la *Maison Binant* à Paris). 1 000 / 1 500 €

AMUSANT ALBUM, avec un bel ensemble d'enveloppes illustrées ayant circulé par la poste, dans l'entourage du sculpteur Albert BENOÎT-LÉVY (Strasbourg 1856-1937), la plupart des enveloppes lui étant adressées (ou à sa femme née Alice Schwab).

L'album s'ouvre sur une quinzaine de dessins faits sur les premiers feuillets au crayon gras (1879-1880). Suivent 22 dessins collés dans l'album, aux crayons ou à la plume, certains signés ou identifiés, entre 1863 et 1907, souvent humoristiques (dont 2 amusants « Rendez-vous des Chahuphonistes », Dijon 1888) ; on relève les noms de M. Schiff, Maurice Orange, Sinibaldi, Chocarne-Moreau, Jules Lévy [le peintre Jules BENOÎT-LÉVY (1866-1952), frère d'Albert], Michel Carré ; et 4 menus illustrés de dessins à la plume.

REMARQUABLE ENSEMBLE DE 36 ENVELOPPES ILLUSTRÉES DE DESSINS À LA PLUME, CERTAINS REHAUSSÉS AU LAVIS OU AQUARELLÉS, avec timbres et cachets postaux, entre 1884 et 1901. Non signées, la plupart sont adressées à Albert Benoît-Lévy à Paris, Épinal, Toul, et sont peut-être l'œuvre de Jules Benoît-Lévy. Paysages, scènes militaires, personnages, une belle scène de parade à l'aquarelle...

2. **Guillaume APOLLINAIRE** (1880-1918). MANUSCRIT autographe signé, **La Vie anecdotique**. *La nouvelle religion de la vélocité. – La science futuriste. – Umberto Boccioni. – Futurisme italien*, [1916] ; 8 pages petit in-fol., la plupart sur papier mauve, montées sur onglets sur des feuillets de papier vélin fort, en un volume petit in-fol. relié demi-marquin rouge à grain long à bande, étui (Semet & Plumelle). 5 000/6 000 €

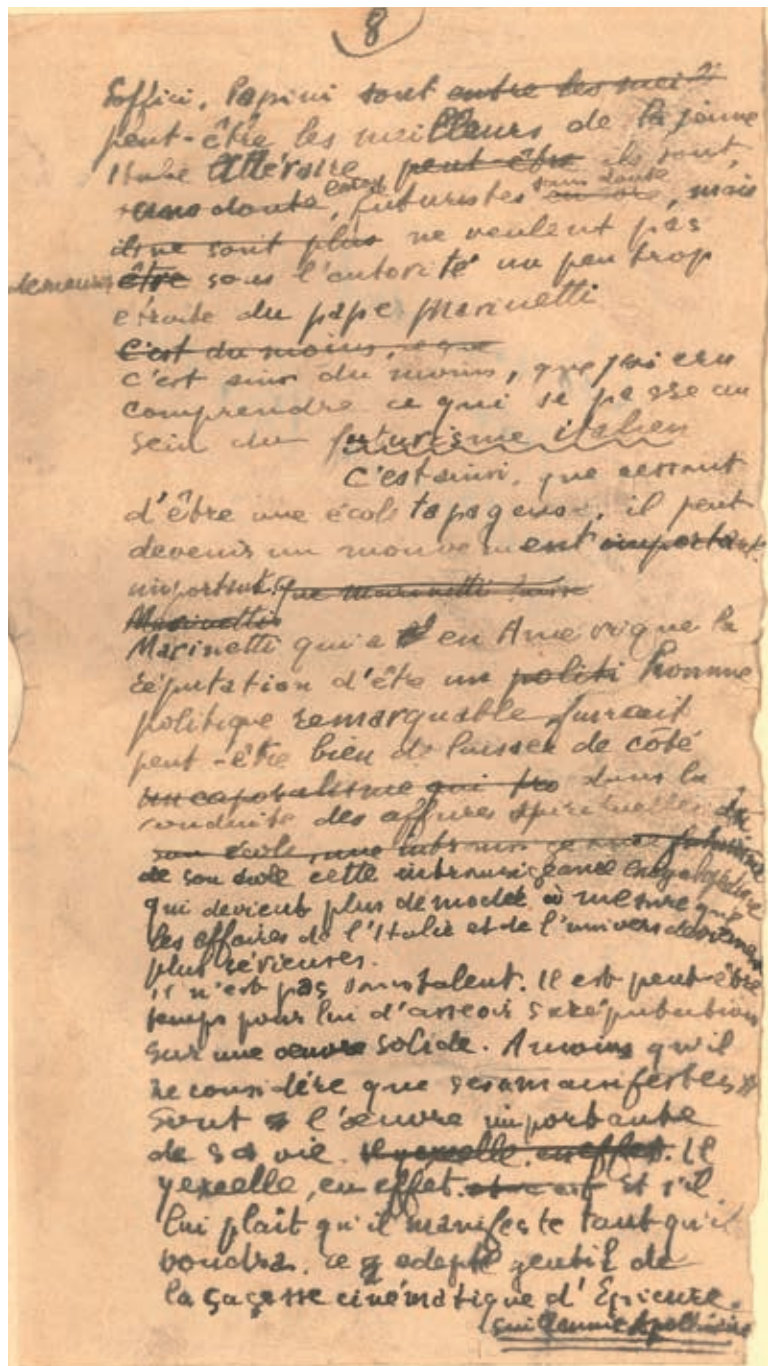
TRÈS INTÉRESSANTE CHRONIQUE SUR LE FUTURISME ITALIEN, publiée dans *Le Mercure de France* du 16 octobre 1916, sous la rubrique « Revue de la quinzaine ». Le manuscrit, qui a servi pour l'impression, présente des ratures et corrections, et des variantes avec le texte définitif ; une page est écrite au dos d'une enveloppe adressée au « Sous-Lieutenant Guillaume Apollinaire » à l'Hôpital du Gouvernement italien, à Paris (3 août 1916).

« Je signale à ceux qui se demandent si la guerre a développé le sentiment religieux le nouveau manifeste futuriste où MARINETTI fonde la nouvelle religion de la vélocité [...] paru dans le premier numéro de *l'Italia futurista* »... Apollinaire attendait plutôt un manifeste d'Irreligion futuriste. « Fondateur de religion ! Vous voilà fondateur de religion ! C'est une situation sociale par le temps qu'il court. Car il ne s'agit pas là d'une hérésie plus ou moins chrétienne, ou de

nouvelles pratiques superstitieuses purement extérieures. [...] Au lieu de Divinité vous dites Vélocité ; sans le savoir les Allemands ont bien fondé la religion de la Férocité. Mais comme vous je préfère la Vélocité qui est une déité plus moderne bien qu'elle paraisse peu se soucier de la durée de la guerre »... Il ironise sur l'influence que dut exercer sur Marinetti, son expérience de « volontaire cycliste », et cite quelques extraits de son « tableau historico-lyrique de la vitesse », et les « demeures de cette divinité » : les gares ferroviaires, les ponts et les tunnels, les circuits d'automobiles, les stations radiotélégraphiques, les cités à punch comme Milan, etc. Puis il s'attaque aux futuristes qui donnent en plein dans l'absurde, dans leur *Science futuriste*, manifeste qui « s'intitulait plus justement la curieuse ignorance futuriste car le but qu'ils assignent aux recherches désordonnées aux intuitions contradictoires des adeptes de cette bizarre science, c'est l'ignorance absolue »...

Puis il annonce la mort à la guerre du futuriste Umberto BOCCIONI, qui avait commencé par être peintre. « Plus tard Boccioni abandonna l'esthétique plus verbale que plastique des états d'âmes pour une sculpture cette fois plus neuve et plus plastique dont il avait trouvé la source dans les ouvrages de Rosso et dans l'atelier de Picasso »... Il était le seul des compagnons de première heure qui ne se fût pas écarté du « pape Marinetti »...

Il conclut sur le futurisme italien : « C'est ainsi, que cessant d'être une école tapageuse, il peut devenir un mouvement important. Marinetti qui a en Amérique la réputation d'être un homme politique remarquable ferait peut-être bien de laisser de côté dans la conduite des affaires spirituelles de son école cette intransigence encyclopédique qui devient plus démodée à mesure que les affaires de l'Italie et de l'univers deviennent plus sérieuses. Il n'est pas sans talent. Il est peut-être temps pour lui d'asseoir sa réputation sur une œuvre solide. À moins qu'il ne considère que ses "manifestes" sont l'œuvre importante de sa vie. Il y excelle, en effet. Et s'il lui plaît qu'il manifeste tant qu'il voudra, adepte gentil de la sagesse cinématographique d'Épique ».



« Parfaitement ! me répondit
le baron, c'est M. Homais. »

et ce tréma si particulièrement
éloquent, coupa court à une
conversation trop profonde, me
laissa perplexe touchant la
question de savoir, si, en effet,
il n'y a pas quelque chose de
Goethien chez Flaubert.
Je n'ose examiner la même
question à mon propos bien
que je sois né à la même
date que l'auteur de *Faust*.

Remarquez d'ailleurs que
le seul intérêt de cette lettre,
est de me permettre
de vous baiser la main.

Guillaume Apollinaire

Ministère des Colonies
Cabinet du Ministre

Paris, le 8 juillet 18

Mon cher ami,

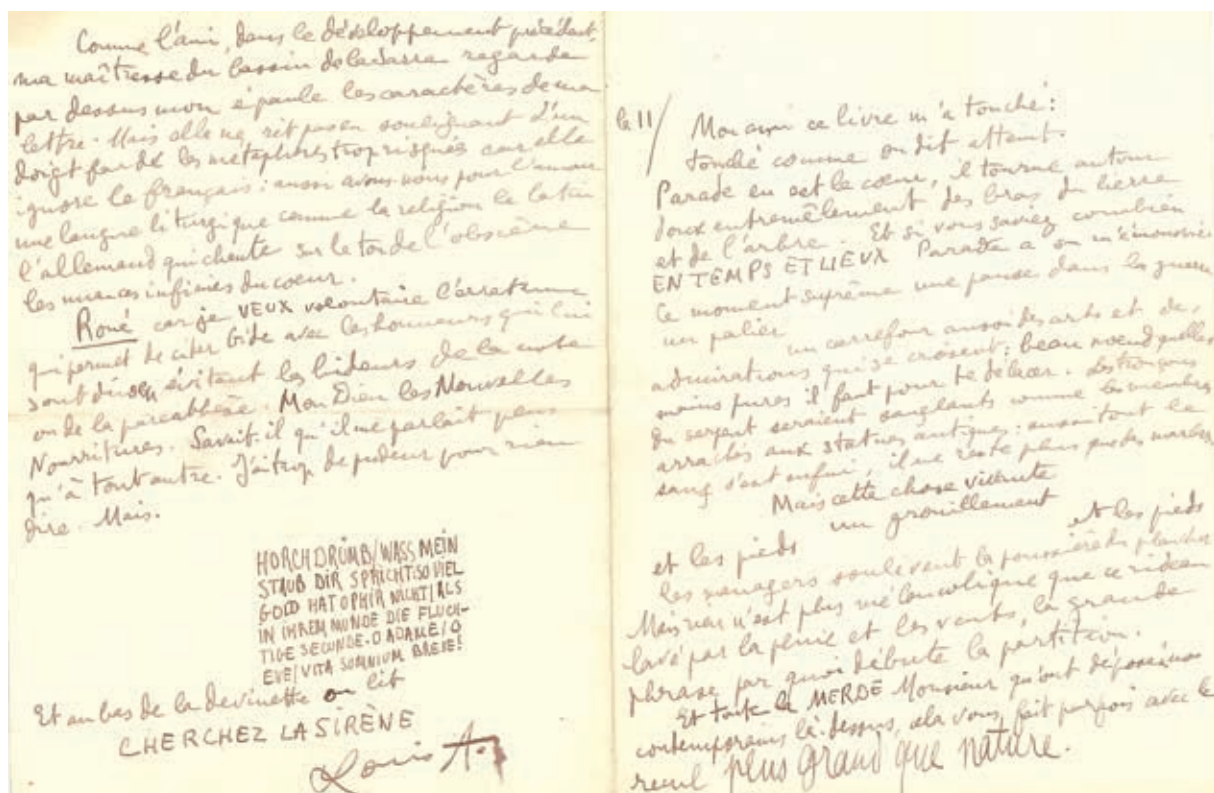
pas d'excuse, si ne s'en pas faire.
La lettre que je voulais vous écrire
n'avait pour but que de vous remercier
pour votre franchise et aussi de protester
très doucement contre ce jugement
porté sur un livre à peine parcouru.
N'ayant qu'un goût médiocre pour la poésie
en général, ne fûtes-vous pas entraînée à le détester
aussitôt parce qu'il s'agit de poèmes et que ceux-ci traitent
de la guerre. GOETHE, lui aussi (dont vous goûtez les poésies traduites en prose) a écrit un livre de guerre, l'épopée *Hermann et Dorothee* !
Je ne sais si vous trouvez cette idylle
plus bouffonne que mes *Calligrammes* !
Avec tout le respect que m'inspire le grand européen de Weimar, je la
trouve embêtante.

Je n'aurai certes pas le front de
vous faire moi-même mon apologie
mais accordez-moi que il n'y a
dans mes livres, assurément variés

3. **Guillaume APOLLINAIRE** (1880-1918). L.A.S., Paris 8 juillet 1918, [à MISIA SERT] ; 4 pages petit in-8, en-tête Ministère des Colonies, Cabinet du Ministre (petite fente réparée à un pli). 4 000/5 000 €

SUPERBE LETTRE, QUELQUES MOIS AVANT SA MORT, DANS LAQUELLE IL DÉFEND ET EXPLIQUE SON RECUEIL CALLIGRAMMES, que Misia Sert avait jugé sans le lire attentivement.

« La lettre que je voulais vous écrire n'avait pour but que de vous remercier pour votre franchise et aussi de protester très doucement contre ce jugement porté sur un livre à peine parcouru. N'ayant qu'un goût médiocre pour la poésie en général, ne fûtes-vous pas entraînée à le détester aussitôt parce qu'il s'agit de poèmes et que ceux-ci traitent de la guerre. GOETHE, lui aussi (dont vous goûtez les poésies traduites en prose) a écrit un livre de guerre, épopée bourgeoise s'il en fût jamais : *Hermann et Dorothee* ! Je ne sais si vous trouvez cette idylle plus bouffonne que mes *Calligrammes* ? Avec tout le respect que m'inspire le grand européen de Weimar, je la trouve embêtante. Je n'aurai certes pas le front de faire moi-même mon apologie, mais accordez-moi qu'il n'y a dans mes livres, assurément variés touchant le fond et la forme, touchant surtout la matière poétique, aucun esthétisme. La guerre qui est chantée dans *Calligrammes* sort de moi-même, elle est en connexion étroite avec ma vie. N'est pas l'excuse et la raison de ce livre que j'aie fait la guerre ? Et puis j'y ai mis si peu de choses de guerre. Et y a-t-il vraiment autre chose dans ce livre que de la vie, de l'espoir, de la souffrance transfigurée autant qu'il m'a été inspiré ? Tout cela apparaîtrait mieux sans doute à la très belle lectrice qui se donnerait la peine de lire le recueil et de laisser chanter les poèmes qui s'y trouvent. Les textes lyriques veulent et valent qu'on les sollicite »... Il ne se souvient plus si Goethe détestait la guerre : « je considère qu'elle peut être pour la France un bien et cela suffit pour que je ne la déteste pas, puisque d'autre part je ne me suis jamais ennuyé sur le front »... Puis il rapporte une amusante conversation avec le baron F. à propos d'*Hermann et Dorothee*, où ce dernier compare l'apothicaire à M. HOMAIS : « Et ce tréma si particulièrement éloquent, coupant court à une conversation trop profonde, me laissa perplexe touchant la question de savoir, si en effet, il n'y a pas quelque chose de Goethien chez Flaubert. Je n'ose examiner la même question à mon propos bien que je sois né à la même date que l'auteur de *Faust* »...



4. **Louis ARAGON** (1897-1982). L.A.S. « Louis A. », 11 [mars 1919], à Jean COCTEAU ; 4 pages in-8, enveloppe avec cachet postal. 2 000/2 500 €

BELLE LETTRE PLEINE D'ADMIRATION À JEAN COCTEAU, À LA PUBLICATION DE SON POÈME LE CAP DE BONNE ESPÉRANCE.

[Les rapports d'Aragon et Cocteau furent souvent orageux, mais des relations plutôt amicales précèdent, entre 1918 et 1920, une longue mésentente, puis un rapprochement et une vraie proximité dans les dernières années de la vie de Cocteau. Écrite avec une verve étourdissante, cette lettre témoigne d'une grande admiration, en même temps qu'elle veut séduire, par son brillant, celui que le jeune Aragon, alors soldat en Sarre, considère comme son aîné. La disposition des lignes et des paragraphes donne parfois volontairement à cette lettre l'allure d'un poème.]

Il le remercie d'abord pour son livre : « Mon ami, ce livre m'a touché : touché comme on dit atteint. Parade en est le cœur, il tourne autour, doux entremêlement des bras du lierre et de l'arbre. Et si vous saviez combien EN TEMPS ET LIEUX Parade a su m'émouvoir. Ce moment suprême une pause dans la guerre un palier / un carrefour aussi des arts et des admirations qui se croisent : beau nœud quelles mains pures il faut pour te délier. Les tronçons du serpent seraient sanglants comme les membres arrachés aux statues antiques : aussitôt le sang s'est enfui, il ne reste plus que des marbres. [...] Et toute la MERDE Monsieur qu'ont déposée nos contemporains là-dessus, cela vous fait parfois avec le recul PLUS GRAND QUE NATURE. Tout un après-midi je suis resté avec vous, malgré les affaires courantes, m'étonnant d'habiter à Sarrebrück justement dans [...] la Rue des Coqs et maintenant je possède votre portrait par PICASSO "Portrait de Monsieur Coq / par Monsieur Kodak" [...]. Mais avez-vous vraiment ce regard merveilleux perce-neige que l'Homme-bleu vous donne en 1916 si je sais lire ».

Il n'avait fait que l'apercevoir aux éditions de la Sirène... « J'écris devant votre visage comme un homme qui fait des gestes au téléphone [...]. Les mots accourent sans avoir pris la précaution de se vêtir, nus, sans art = artifice. Car le cœur ne s'exprime qu'en formules sèches et figées, à cause de l'émotion. Je transcris infidèlement comme s'il s'agissait d'une copie au baccalauréat : Un ému est toujours un mauvais poète. Les lettres d'amour qui bouleversent s'écrivent en fumant une ironie ou cigarette tandis que par-dessus l'épaule un ami lit et ricane sur le ton aigu des créatures en chemise au petit matin. Jadis la lettre dans Nord-Sud m'avait ému aux larmes. Je l'ai retrouvée comme une fleur dans votre livre. Votre chef d'œuvre. Il faut vous le dire. Et ce morceau saignant du SACRE : la promenade en taxi – je songe aux pires émotions littéraires, dans STELLO, la mort d'André Chénier. [...]. Ne recommencez pas tous les jours ces plaisanteries vous tueriez trop d'adolescents »...

Sa maîtresse allemande lit par-dessus son épaule sa lettre, mais elle ignore le français : « aussi avons-nous pour l'amour une langue liturgique, comme la religion le latin, l'allemand qui chante sur le ton de l'obsène les nuances infinies du cœur ». Il parle ensuite de GIDE : « Mon Dieu les Nouvelles Nourritures. Savait-il qu'il me parlait plus qu'à tout autre. J'ai trop de pudeur pour rien dire ». Il termine par un bref poème en allemand et ajoute : « Et au bas de la devinette on lit CHERCHER LA SIRÈNE »...

7. **Antonin ARTAUD** (1896-1948). L.A.S., [1928], à Jean PAULHAN ; 2 pages in-fol. à l'encre bleue sur papier chamois (bords un peu effrangés, annotations typographiques aux crayons noir et rouge). 3 000/4 000 €
- EXTRAORDINAIRE LETTRE OUVERTE À JEAN PAULHAN**, publiée avec de légères variantes en 1928 dans le n°11 de *La Révolution Surréaliste*.
- « Jean Paulhan, après les explications auxquelles je me livrais en votre présence au sujet de cet obscène CLAUDEL, en considération des services rendus et d'une amitié infiniment tiraillée et trouble, mais enfin parfois opérante, – ramener mon réquisitoire à la simplicité des deux points dont témoigne votre lettre est une canaillerie pure et simple mais qui ne vous défigure pas au contraire. Cette canaillerie m'éloigne de vous et en plus elle vous juge et souligne votre facilité ». Il lui reproche d'avoir été absolument incapable de répondre à une question précise, tel un enfant qui se dérobe : « Je n'ajouterai aucune injure à la qualification de votre attitude. Il en faut beaucoup plus croyez le bien, pour me faire douter de moi. Je sais où j'ai mal mais ce n'est pas cette petite partie de mon esprit qu'un Jean Paulhan peut atteindre ». Il ajoute un long P.S., sur le théâtre d'Alfred JARRY : « c'est le principe même du théâtre que votre collaborateur [Jean PRÉVOST] met en cause dans le n° de février de la NRF. Mais le théâtre de Jarry n'a rien à faire avec le théâtre. Tout ceci par conséquent ne nous intéresse pas. Je ne répondrai donc pas à votre imbécile de collaborateur. [...] Je fais d'un texte exactement ce qui me plaît. Mais un texte sur un scène est toujours une pauvre chose. Je l'agrèmente donc des cris et des contorsions qui ont un sens naturellement, mais qui n'est pas pour les porcs. Je ne m'étonne donc pas que le nain qui signe ces critiques ait vu dans une représentation semblable une pièce de comédie moderne. – Une autre raison pour laquelle j'appréhende de vous confier ma réponse est que je devrais m'exposer à l'un des châtrages en long et en large des textes [...] auxquels vous nous avez habitués ».
8. **Antonin ARTAUD** (1896-1948). L.A.S., Rodez 2 juillet 1944, à Pierre SEGHERS ; 2 pages et demie petit in-4 sur des pages de cahier d'écolier (fentes réparées en haut des deux feuillets). 1 500/2 000 €

Rodez, 2 Juillet 1944
 POESIE 44
 PIERRE SEGHERS
 VILLENEUVE LES AVIGNON GARD
 Cher Pierre Seghers
 Je vous envoie cette adaptation
 de l'Israfel d'Edgar Poe que
 j'avais faite, et je vous
 la redonne. Ce sont les idées d'Ed-
 gar Poe du commencement jus-
 qu'à la fin du poème, j'en ai
 négligé, rejeté, oublié, ou
 écarté aucune. Et j'ai cherché
 à en faire aucune des modulations
 internes de la transe spécifi-
 que du poète ne demeure inerte
 en français. Mais pour cela
 je me suis contraint à inventer
 des images et à amener au jour
 des accents qui répondissent
 à ma perception propre du
 même état poétique, et de
 la même élévation en esprit.
 L'inspiration, la délibération
 passionnelle initiale sont
 d'Edgar Poe, mon travail est
 celui d'un ouvrier émotif qui
 transborde de langue à langue

BELLE LETTRE DE RODEZ À L'ÉDITEUR PIERRE SEGHERS, RELATIVE À UNE ADAPTATION D'EDGAR POE PAR ARTAUD.

Il lui envoie une adaptation de *l'Israfel* d'Edgar POE qu'il vient de faire : « ce sont les idées d'Edgar Poe [...] je n'en ai négligé, rejeté, oublié ou écarté aucune. Et j'ai cherché à ce qu'aucune des modulations internes de la transe spécifique du poète ne demeure inerte en français. Mais pour cela je me suis contraint à inventer des images et à amener au jour des accents qui répondissent à ma perception propre du même état poétique, et de la même élévation en esprit. L'inspiration, la délibération passionnelle initiale sont d'Edgar Poe, mon travail est celui d'un ouvrier émotif qui transborde de langue à langue ».

à complaire
en 8 roman
8 flemin ou 11

144

par Paulhan

après les explications auxquelles je me ^{laisse} ~~laisse~~ en
votre ~~compte~~ ^{présence} au sujet de cet obscur Claudel,
en considération des services rendus et d'une amitié
enfiniment tiraillée et troublée, mais enfin parfois
opérante, —

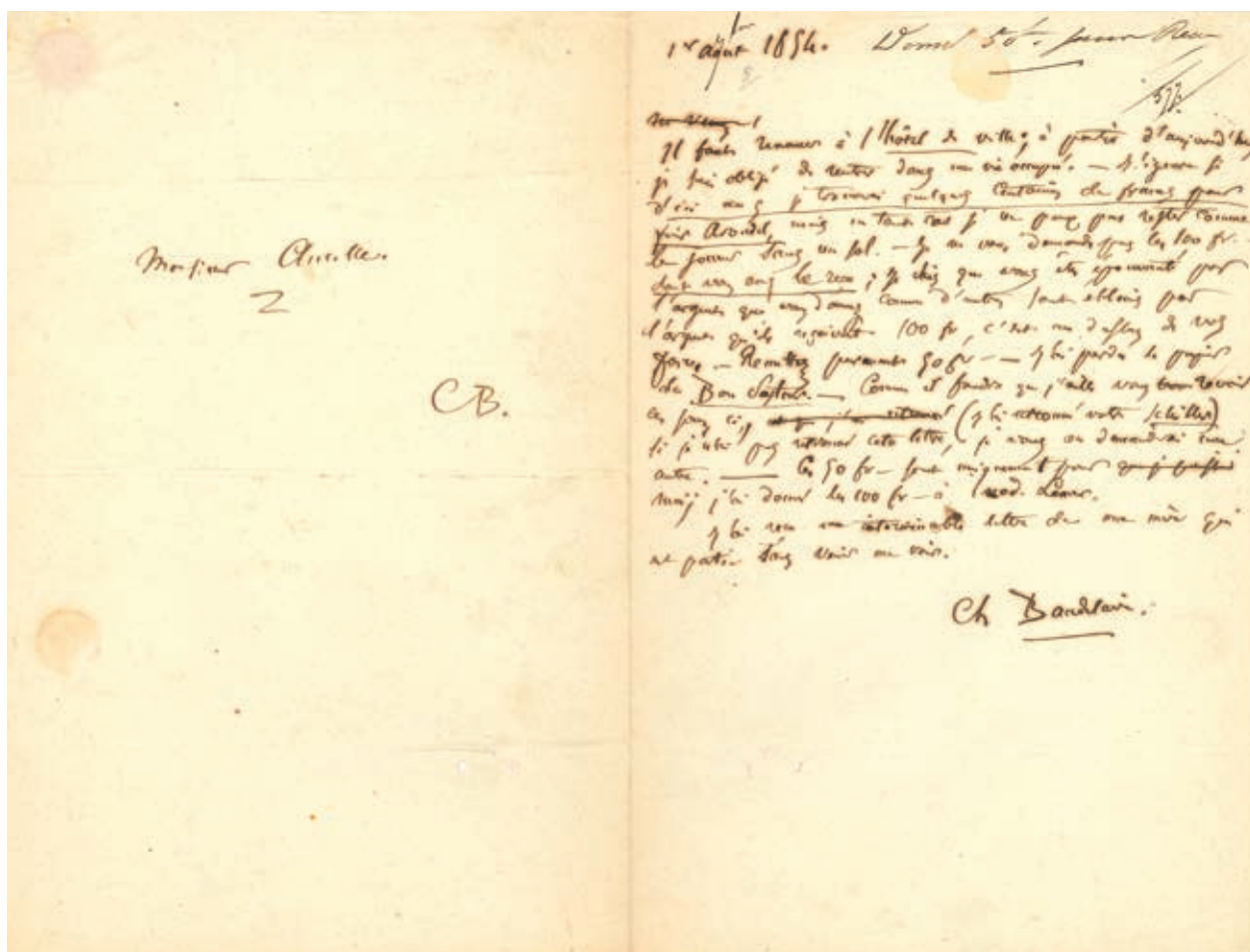
Je remercie donc mon regretté tuteur de la
simplicité des deux points dont témoignait votre
lettre, est une causerie pure et simple mais qui
ne vous défigure pas, au contraire.

Cette causerie qui m'éloigne de vous
et en plus elle vous juge et souligne votre
faiblesse.

C'est l'homme que j'ai vu sauter la
tête sur sa poitrine sans l'incapacité absolue
de répondre à une question précise. C'est l'enfant
qui se dérobe (alors Jean Paulhan c'est vous
l'enfant, si c'est vous l'enfant il faut le dire
afin qu'on le sache), cet homme obligé de s'enfermer
dans sans cesse son propre silence ne peut
ni s'approcher ^{aucune} ~~aucune~~ faiblesse, aucune absence
d'âme.

Je n'ajouterais aucune impureté à
la qualification de votre attitude. Il
en faut beaucoup plus encore de lui pour
ne faire sauter de moi. Je sais qu'il m'a
marqué par cette petite partie de mon
esprit qu'un Jean Paulhan peut attendre

Autour d'un



9. **Charles BAUDELAIRE** (1821-1867). L.A.S., 1^{er} août [pour septembre] 1854, à Narcisse ANCELLE ; 2/3 de page in-8, adresse « Monsieur Ancelle » paraphée « CB ». 2 500/3 000 €

VIOLENTE LETTRE À SON CONSEIL JUDICIAIRE, AU SUJET DE SA DETTE ENVERS L'ANTIQUAIRE ARONDEL, à qui il a acheté bon nombre de tableaux et meubles.

« Il faut renoncer à l'Hôtel de Ville ; à partir d'aujourd'hui, je suis obligé de rentrer dans ma vie occupée. – J'ignore si d'ici au 5 je trouverai quelques centaines de francs pour fuir Arondel ; mais, en tout cas, je ne peux pas rester, comme le joueur, sans un sol. Je ne vous demande pas les 100 fr. dont vous avez le reçu. Je sais que vous êtes épouvanté par l'argent que vous donnez, comme d'autres sont éblouis par l'argent qu'ils reçoivent. 100 fr., c'est au-dessus de vos forces. – Remettez purement 50 fr. J'ai perdu le papier du Bon Pasteur. Comme il faudra que j'aille vous revoir ces jours-ci (j'ai retrouvé votre Schiller), si je n'ai pas retrouvé cette lettre, je vous en demanderai une autre. – Ces 50 fr. sont uniquement pour moi ; j'ai donné les 100 fr. à Madame LEMER. J'ai reçu une interminable lettre de ma mère qui est partie sans venir me voir »...

[Cette dette poursuivra Baudelaire toute sa vie, et même après, puisqu'Arondel fera un procès à Madame Aupick, mère de Baudelaire, et obtiendra un dédommagement de 1500 francs, en 1872]. Dans le coin supérieur droit, note de la main d'Ancelle : « Donné 50 f sans reçu ».

Correspondance, t. I, p. 291.

10. **Charles BAUDELAIRE** (1821-1867). MANUSCRIT autographe, **MADemoiselle BISTOURI** ; 5 pages grand in-4, au crayon, avec quelques corrections à l'encre ; paginé 22 à 26 ; monté sur onglets et relié maroquin noir souple, étui (Alix). 6 000/8 000 €

IMPORTANT MANUSCRIT D'UN POÈME EN PROSE POUR LE SPLEEN DE PARIS (pièce XLVII).

Ce poème en prose fait partie de ceux que Baudelaire avait composés à Bruxelles, et qu'il déposa lors d'un bref passage à Paris en juillet 1865 chez Gervais Charpentier, gérant de la Revue nationale et étrangère. Celui-ci ayant jugé *Mademoiselle Bistouri* « non publiable », et bien qu'en ayant annoncé par trois fois la publication en septembre 1867, le poème fut publié seulement pour la première fois dans l'édition posthume de 1869 ; il fut reproduit en fac-similé dans *Le Manuscrit autographe*, numéro spécial consacré à Charles Baudelaire (Blazot, 1927, pages 85-89).

Comme j'arrivais à l'extrémité du faubourg, sous les éclairs du gaz, je sentis un bras qui se coulait doucement sous le mien et j'entendis une voix qui me disait à l'oreille : « Vous êtes médecin, n'est-ce pas ? »

Je regardai, c'était une grande fille, robuste, aux yeux très ouverts, légèrement farouche, les cheveux ~~et les~~ flottant au vent avec les bords de son bonnet.

« Non, je ne suis pas médecin. Laissez-moi passer. »

— Oh ! Si ! vous êtes médecin. Je le vois bien. Venez chez moi. Vous serez ~~très~~ bien content de moi, allez !

— Sans doute, j'en ai vu voir, mais plus tard, après le médecin, que Diablen !

— ah ! ah ! — fit-elle, toujours suspendue à mon bras, et en éclatant de rire, — Vous êtes un médecin farceur. J'en ai connu plusieurs dans ce genre-là. Venez. »

J'aime passionnément le mystère, parce que j'ai toujours l'espoir de le débrouiller. Je me laissai donc entraîner par cette compagne, ou plutôt par cette énigme insupportable.

J'ometts la description du taudis ; on peut la trouver dans plusieurs vieux poètes français bien connus. Seulement, détail non aperçu par Régnier dans son très portrait de docteur célèbre était suspendu aux murs.

Comme je fus dorloté ! Grand feu, vin chaud, Cigarettes ; et on m'offrait les bonnes choses, et on allumant

C'est l'histoire d'une maniaque de la chirurgie, rencontrée par Baudelaire et qui veut absolument le croire médecin. Elle l'entraîne dans son taudis et lui montre quantité de portraits de médecins. Baudelaire cherche à comprendre cette déformation de l'esprit et conclut : « Quelles bizarreries ne trouve-t-on pas dans une grande ville, quand on sait se promener et regarder... Seigneur, ayez pitié des fous et des folles ! O Créateur ! peut-il exister des monstres aux yeux de Celui-là seul qui sait pourquoi ils existent, comment ils se sont faits et comment ils auraient pu ne pas se faire ! ».

Anciennes collections Armand GODOY (1988, n° 22), puis Philippe ZOUMEROFF (1995, n° 278).

Jean Paulhan qui m'avait donné rendez-vous. Lui (comme Jarry, Bachelard) parlait de vous dans des termes les plus admiratifs et les plus amicaux.

J'avais mille choses à vous raconter. — Pour avoir de l'argent j'ai vendu de l'art ! J'ai vendu un dessin de Dali de ma collection (15 000 frs). Ensuite j'ai fait un échange : deux dessins de moi (qualité moyenne) contre un grand dessin de Dali, état ultime : la femme-dormeuse-cheval, que je suis entrain de vendre pour 20 000 frs. — J'ai rapporté quelques livres : "Les 20 Journées de Sodome" (échange contre un dessin de moi), "Extrait de Juliette" et "Idée sur le roman". Ensuite : "L'Amour en visites" de Jarry. Sauf "L'Amour Absolu" j'ai tous les livres essentiels de Jarry et je me mets maintenant à collectionner Sade.

Je n'ai pu demander des précisions sur mes préoccupations et projet pour la description des Cahiers du Sud. Parmi les projets j'ai indiqué le votre : "Justification de la Sodomie". A ce propos : Je n'ai rien fait pour trouver Ginette ! Étant donné que le contact est rompu, j'avais cru qu'une rencontre n'était pas possible. — Les vus de nos nouvelles et ma adresse n'ont pas été que les "4 vents", "Vente" et les jour de la bougie" nous soient, et ma plus forte d'intérêt à "Ginette". même un exposé de la "histoire de l'œil" ne fait pas de mal.

L'ouvrage spécialement au rapporteur pour la mai de mai de l'année. (Part de la Galerie Traube Bucher). Pour bien préparer à publier j'ai demandé une permission de donner un texte sur moi à "Labyrinthe", édité en Suisse pour l'instant.

Et que cela me soit possible, et si possible même que la mai de mai de ces jours, je passerai à Carcassonne vers vous — si ce n'est qu'on peut le faire.

Donnez-moi, si vous prie, de vos nouvelles et dites moi que vous vous portez bien maintenant ! Je suis affectueusement à vous.

Jean Paulhan - Note postale N°15 - Carcassonne.

11. **Hans BELLMER** (1902-1975). L.A.S., Castres 24 décembre 1946, à Joë BOUSQUET ; 2 pages in-4 sur papier fin rose. 1 500/2 000 €

INTÉRESSANTE LETTRE SUR SES TRAVAUX.

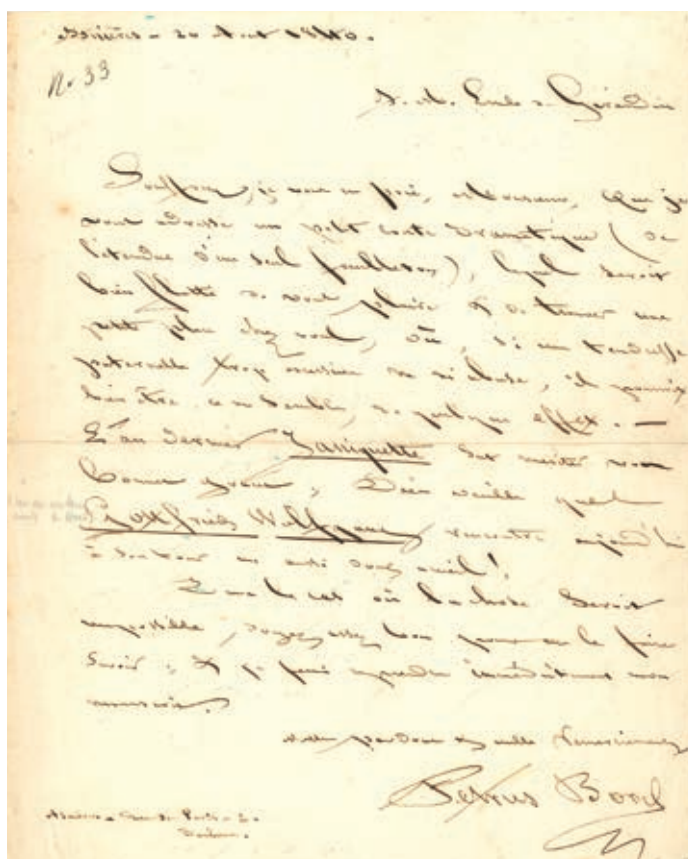
... « Les Jeux de la Poupée sont mis en mouvement. Quant à leur suite *L'Anatomie*, j'en publie un extrait dans le numéro prochain des 4 Vents et un autre passage (avec trois dessins) dans *Vrille*. Dans ce dernier il y aura la partie qui est consacrée à votre expérience et qui se réfère sur les deux *Lettres d'amour*. Ce qui m'empêche pour le moment de terminer *L'Anatomie* et les dessins prévus, c'est que je suis en train de faire des photos obscènes pour illustrer la réédition de *L'Histoire de l'œil* ». Il compte faire venir à Castres une des jeunes filles qui avait posé pour cela à Paris : « Prévoyez les histoires qui s'en suivront ! »... Il se réjouit qu'un éditeur lui ait demandé une réédition de *La Philosophie dans le boudoir* de SADE avec beaucoup de dessins ou gravures : « inutile d'ajouter que je ne considère pas cela comme "l'illustration" d'un livre de luxe, mais comme une des choses qui font partie intégrante de ma vie ». Il s'en procurera une copie micro-film de l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, dès qu'il aura fini ses travaux en cours, surtout *L'Anatomie*. Il a rendu visite à Jean PAULHAN qui « parle de vous dans des termes les plus admiratifs et les plus amicaux ». Pour se faire de l'argent, il a vendu un dessin de DALI de sa collection, puis échangé deux de ses dessins contre un dessin de Dali assez célèbre, *Femme-dormeuse-cheval*, qu'il est en train de vendre également. Il a rapporté des livres : *Les 20 Journées de Sodome*, *Extrait de Juliette*, *Idée sur le roman*, et *L'Amour en visites* de JARRY : « Sauf *L'Amour absolu*, j'ai tous les livres essentiels de Jarry et je me mets maintenant à collectionner Sade ». Pour sa chronique des *Cahiers du Sud*, il prévoit de parler de leur projet commun avec Bousquet, une *Justification de la Sodomie*... Il envisage une exposition en avril : « Pour bien préparer le public, j'aimerais bien pouvoir donner un texte sur moi à *Labyrinthe*, édité en Suisse par Skira ». Il ira voir Bousquet à Carcassonne dès que possible...

12. **Petrus BOREL** (1809-1859). L.A.S., Asnières 20 août 1840, à Émile de GIRARDIN ; 1 page petit in-4.

1 200/1 500 €

RARE LETTRE SUR SES CONTES.

Il lui adresse « un petit conte dramatique (de l'étendue d'un seul feuilleton), lequel serait bien flatté de vous plaire & de trouver une petite place chez vous, où, si une tendresse paternelle trop excessive ne m'abuse, il pourrait bien être, ce me semble de quelque effet. L'an dernier *Janiquette* sut mériter vos bonnes grâces, Dieu veuille que *Gottfried Wolfgang* rencontre aujourd'hui à son tour un aussi doux accueil ! » Sinon il fera reprendre son manuscrit...



13. **Petrus BOREL** (1809-1859). L.A.S., Paris, 3 avril [1844], au Président de la Société des Gens de Lettres [Arsène HOUSSAYE] ; 1 page in-8 à en-tête du journal *Satan* avec vignette gaufree, adresse. 1 000/1 200 €

Il se présentera le lendemain jeudi « devant vous & devant M.M. les membres du comité réunis sous votre présidence, pour vous soumettre respectueusement l'article que je me propose, avec votre agrément, d'insérer dans un des plus prochains numéros de mon journal »...

[Depuis février 1844, Pétrus Borel était le directeur-gérant du journal *Satan* ; selon Jules Claretie : « Il fonda, moins pour vivre que pour passer sa bile sur les hommes et les choses, le *Satan*, un petit journal armé en guerre qui se fondit bientôt dans le *Corsaire* et devint le *Corsaire-Satan*, journal vif et mordant, aux crocs aigus, qui savait happer et faire la plaie large. »]

14. **André BRETON** (1896-1966). L.A.S., Paris 22 novembre 1946, à Hans BELLMER ; 2 pages in-4.

1 500/2 000 €

BELLE LETTRE, SIX MOIS APRÈS LE RETOUR EN FRANCE DE BRETON QUI VEUT LANCER BELLMER À NEW YORK, ET SUR LA RUPTURE AVEC LE MOUVEMENT SURREALISTE BELGE.

« Il faudrait être truite, omble-chevalier, pour remonter avec l'aisance voulue ce torrent de nuit et de silence : six ans depuis Marseille »... Il veut lui parler de l'Exposition Surréaliste qui aura lieu à la Galerie MAEGHT en mai, « qui s'annonce plus sensationnelle et plus grande en portée que les précédentes. [...] je me réjouis de la part très importante que vous serez appelé à y prendre ». Breton veut savoir s'il est lié à un contrat avec un marchand, car il désire le mettre en contact avec le new-yorkais Julius CARLEBACH, spécialisé de l'art primitif, qui va ouvrir une galerie de peinture moderne et lui a demandé de « lui signaler les artistes que je tiens en France pour les plus représentatifs. Je lui ai aussitôt parlé de vous ». Il lui demande par câble des reproductions de ses œuvres récentes, ainsi que ses dispositions : « j'ai pensé qu'un accord avec lui pourrait vous alléger sensiblement un côté de la vie »... Il le prie de remercier Joë BOUSQUET de lui avoir communiqué les documents se rapportant à la récente affaire MAGRITTE... Il l'assure que « l'appartenance au P.C. des signataires belges du manifeste "en plein soleil" (!) » est bien réelle, et que ce sont eux-mêmes, MAGRITTE, MARIËN, et SCUTENAIRE, qui lui en ont fait part en juin dernier à Paris. NOUGÉ en serait également : « Je tiens à préciser ce point au plus vite, pour que vous ne croyiez pas à quelque phantasme de ma part, ceci paraissant devoir, hélas, expliquer très suffisamment cela (l'optimisme de commande, les remerciements, les insinuations, les lettres anonymes et le reste) »...

15. **André BRETON** (1896-1966). MANUSCRIT autographe, *Interview d'Opéra (André Parinaud)*, [24] octobre 1951 ; 2 pages in-4, avec de nombreuses ratures et corrections. 3 000/3 500 €

INTÉRESSANT ENTRETIEN SUR L'ÉTAT DU MOUVEMENT SURREALISTE, en réponse à huit questions d'André PARINAUD.

I. Au sujet de l'éventuelle création d'une revue, Breton regrette « le temps où les frais occasionnés par le lancement d'une revue pouvaient être assumés par l'ensemble de ses collaborateurs, chacun d'entre eux y contribuant dans la mesure de ses moyens. Ce fut le cas pour *La Révolution Surréaliste* et pour *Le Surréalisme A.S.D.L.R.* Du moins l'indépendance totale était garantie ». Des éditeurs leur ont fait des propositions, mais les surréalistes restent hésitants, « parce qu'elles tendraient à la réalisation d'une revue "d'art" alors que le surréalisme, aujourd'hui comme hier, ne saurait pleinement s'accommoder que d'une revue de combat. L'affirmation du surréalisme comme mouvement toujours vivant a contre elle une conjuration de forces puissantes et organisées », qui veulent le limiter aux deux dernières guerres et le définissent aujourd'hui par « ce qu'il a été »...

II. Breton déplore la perte de liberté dans l'art, la disparition de nombreuses jeunes revues et d'éditeurs indépendants d'avant-garde : « Là comme ailleurs c'est la victoire assurée des trusts. [...] Dans ces conditions il est douteux que des œuvres correspondant à ce qu'ont été dans leur temps les premiers BOREL ou les premiers JARRY pourraient voir le jour. Il n'est pas plus évident, en raison des conditions faites aujourd'hui à l'art, qu'un égal de GAUGUIN ou de DAUMIER pourrait percer ». Il dénonce la spéculation des galeries d'art, qui faussent « le rapport entre l'artiste et l'amateur » : les œuvres de MATISSE, ROUAULT, UTRILLO, PICASSO « bénéficient – et pâttissent – d'une outragante enflure publicitaire à laquelle ils sont inexcusables de se prêter » ; quant aux novateurs, on leur impose la seule voie du « non-figuratif »...

III. Breton se réjouit cependant de l'abolition de nombreux tabous, mais observe que « la liberté d'expression est limitée plus qu'autrefois et par des moyens beaucoup plus savants, qui ne dépendent pas des pouvoirs officiels »...

IV. Puis il fustige le Parti Communiste et son influence dans les milieux artistiques : « Les staliniens ont beaucoup d'organes. [...] La liberté d'expression ne peut être reconquise tant que se maintient le contact avec ceux qui l'ont aliénée »...

V. Les staliniens n'opèrent pas tant la censure en empêchant l'artiste de publier ou d'exposer, mais « en organisant autour de lui le silence ou en l'ensevelissant sous des commentaires à côté »...

VI. Breton se félicite cependant d'une évolution du goût du grand public : auparavant, « le goût des œuvres de qualité n'excédait pas les limites d'un petit nombre de "chapelles". RIMBAUD et MALLARMÉ, voire BAUDELAIRE et NERVAL, étaient tenus par le public à grande distance ; lazzi sur SEURAT, gorges chaudes sur le douanier ROUSSEAU. On n'en est heureusement plus là ». Il regrette toutefois, en partie à la suite de la « résistance », une « véritable inflation poétique » et « une réhabilitation de la pire "poésie de circonstance" »...

VII. Sur l'avenir du mouvement, les perspectives ne changent pas. « Une plus grande émancipation de l'esprit et non une plus grande perfection formelle doit demeurer l'objectif principal », grâce à des œuvres au « pouvoir *alertant* », comme celles d'ABELLIO et Malcolm de CHAZAL, *Le Visage de feu* de J.-L. BOUQUET pour le fantastique, les romans de Maurice RAPHAËL, au théâtre *Le Roi Pêcheur* de Julien GRACQ et *Monsieur Bob'le* de Georges SCHÉHADÉ, et l'étonnante poésie à dire de Jean TARDIEU, etc.

VIII. « L'essentiel, pour le surréalisme, serait de pouvoir s'exprimer régulièrement, d'une manière globale. Ses incursions dans les différents domaines seraient ainsi rendues beaucoup plus sensibles ». Un numéro spécial de *L'Âge du cinéma* donnera bientôt « le pouls actuel du surréalisme » dans ce domaine, en attendant une publication surréaliste sur l'architecture...

INTERVIEW D'OPÉRA (André Parinaud)

I. - C'est que nous n'en sommes plus au temps où ~~chaque~~ ^{les frais occasionnés par} le lancement d'une telle revue ~~se faisait à la mesure de ses moyens~~ ^{étaient assumés par l'ensemble} de ses collaborateurs, chacun d'eux y contribuant dans la mesure de ses moyens. Ce fut ~~ainsi~~ ^{le cas} pour la Révolution surréaliste et pour ~~le~~ ^{le} Surréalisme A.S.D.R. De moins l'indépendance totale était alors garantie. Force ~~était~~ ^{est} aujourd'hui d'en passer par un éditeur, ou de s'assurer un commanditaire. Rien n'a pu encore aboutir en ce sens mais les quelques avances qui nous ont été faites ~~ont été~~ ^{nous ont laissés} hésitants, parce qu'elles tendraient à la réalisation d'une revue "d'art" alors que le surréalisme, aujourd'hui comme hier, ne saurait pleinement s'accommoder que d'une revue de combat.

L'affirmation du surréalisme comme mouvement toujours vivant a contre elle une conjuration de forces puissantes et organisées. La tactique employée par ses adversaires consiste à lui assigner pour limites les deux dernières guerres et à étouffer la divulgation de ce qu'il est ~~sans~~ le rappel incessant de ce qu'il a été. Cette méthode tend à masquer ou à ridiculiser le sens de certaines dissidences: c'est, une fois de plus, tout l'eau de la mer appelée à laver « une tache de sang intellectuelle ». ~~On ne~~ On ne veut pas d'une nouvelle revue ~~ou~~ surréaliste, qui serait vivante alors que nous avons eu à décliner l'offre d'une réédition intégrale des douze numéros de La Révolution surréaliste, qui est morte il y a plus de vingt ans.

II. - J'estime que non, du moins en ce qui concerne les possibilités de se manifester des œuvres appelées à constituer les valeurs de demain. Les lieux où elles se cherchent et parviennent à se confronter sont de plus en plus rares. La disparition de bon nombre de jeunes reines, telles Confluences, Fontaine, ^{Les Gaudes Ventes} ~~Fontaine~~ et la mise en sommeil de plusieurs maisons d'éditions formées ^{avant} ~~mis~~ l'avant-garde ont ~~fait~~ ^{rendu} ~~assombri~~ les perspectives de ce côté. La course ailleurs c'est la victoire assurée des trusts avec ^{sur} ~~ce~~ ^{les chances} ~~qui elle~~ entraîne l'abaissement du niveau de la production, la fabrication en série, ~~le délaçage~~ ^{l'écoulement} d'une œuvre ~~signifiant à l'exportation d'un produit~~ ^{signifiant à l'exportation d'un produit} sur ses qualités intrinsèques: de là, notamment, cette course vilissante aux prix littéraires. ~~Et~~ Dans ces conditions il est douteux que des œuvres correspondant à ce qu'ont ~~pu~~ ^{pu} dans leur temps les premiers Babel ou les premiers Tarry ~~ne~~ ^{pourraient} voir le jour.

Il n'est pas plus évident, en raison des conditions faites aujourd'hui à l'art, qu'un égal de Dürer ou de Gauguin pourrait percer. Le jeu des "galeries d'art", qui ont pris naissance au vingtième siècle et les spéculations commerciales qui les motivent sont plus en avance sont de nature à fausser tous les rapports entre l'artiste et le amateur. De ce fait certaines œuvres comme celles de Matisse, de Rouault, d'Utrillo, de Picasso bînéficient - et pâissent - d'une onctueuse influence publicitaire. Les contingents mesurables de de prêter. Le monopole authentique qui, à quel niveau grand et de la critique différent aujourd'hui, pour des raisons de vogue, saute autre voie que celle du "non-figural" n'a pas grand chance de subvenir. (En particulier)

III. - Sans doute un certain nombre de "tabous" ont pu être entravés, mais on n'a pu découvrir des livres qui se présentaient jusqu'alors sous le manteau, mais comme nous savons qu'il y a dans le monde de nos jours plus de liberté d'expression qu'il y a eu jamais, la liberté d'expression est limitée plus qu'autrefois et par des moyens beaucoup plus savants, qui ne dépendent pas des pouvoirs officiels. Cette limitation est avant tout fonction de la conjoncture internationale. ~~La conjoncture internationale détermine les blocs antagonistes dont chacun ne rêve que l'annihilation de l'autre et l'asservissement de ce qui reste.~~ On ne peut pas laisser plus de place à l'expression libre au sens où on l'entendit toujours. Ce qui est ~~mesuré~~ ^{mesuré} aujourd'hui c'est ^{donc} moins la liberté d'expression que la place de l'expression libre.

IV. - Vous m'en demandez trop! Les stalinien^s disposent d'une multitude de d'organes. Aux intellectuels qui les servent ils sont ~~admirablement~~ ^{très} équipés pour pro- duire un maximum d'audience. Une sorte de serment les lie, qui ~~leur permet~~ ^{leur permet} de répandre ~~à une vaste~~ ^{à une vaste} les mêmes contre-vérités comme d'habitude des mots les plus rassurants les contenus politiques les plus contraires. ~~De leur côté~~ ^{De leur côté} les Américains, qui submergent cette partie de l'Europe de leurs "digests", ne sont ~~pas en mesure~~ ^{pas en mesure} de fournir ~~la même~~ ^{la même} idéologie qui conviendrait. Il n'en reste pas moins que ces messieurs s'arrachent le papier ~~d'information~~ ^{d'information}. A tout le moins je pense

16. **André BRETON** (1896-1966). MANUSCRIT autographe signé, [**Luis Buñuel**, 1951] ; 3 pages in-4 très remplies, avec de nombreuses ratures et corrections. 3 000/4 000 €

IMPORTANT TEXTE SUR LUIS BUÑUEL, daté en fin « Paris, 5 novembre 1951 », porte en tête, de la main de Breton, ces mentions : « Interview de *Match* (Eric Bromberger) *Non publié* » ; il est donc très probablement INÉDIT. Nous ne pouvons en donner que de brefs extraits.

Breton indique qu'il a fait la connaissance de Luis Buñuel en 1929 : « Son arrivée à Paris a dû suivre de peu celle de Salvador DALI qui était alors son ami intime. Tous deux venaient d'Espagne où ils avaient réalisé ensemble *Un Chien andalou* [...] ils étaient, aussi bien d'aspect que de complexion, aussi différents que possible : Dali extrêmement fin et souple, rompu à toutes les gymnastiques mentales, cultivant – d'ailleurs avec un rare bonheur – la singularité pour elle-même, [...] Buñuel tout d'une pièce, taillé comme un taureau, les yeux légèrement exorbités, tourné manifestement vers l'agression, d'humeur aussi beaucoup plus sombre. Où ils se rencontraient, c'était devant la nécessité d'en finir avec un certain nombre de "tabous" auxquels le surréalisme n'avait cessé de s'en prendre »... Puis Breton parle de l'œuvre cinématographique de Buñuel, et notamment du *Chien andalou* qui est « un désespéré, un passionné appel au meurtre » selon les termes même de Buñuel. « Je tiens encore, à ce jour, *Un Chien andalou* et *L'Âge d'or* pour les deux seuls films intégralement surréalistes. [...] Dans *Un Chien andalou*, c'est vraiment l'irrationalisme total qui s'est rendu maître du pavé, dans *L'Âge d'or* c'est vraiment la passion qui a rompu toutes ses digues. Et le petit bourgeois est là dans son fauteuil, il a payé pour être giflé à tour de bras [...] le génie de Buñuel m'a toujours paru tenir à ce qui en lui est exalté, exaspéré au possible – le conflit entre l'instinct sexuel et l'instinct de mort, dont Freud a montré qu'ils étaient tous deux des instincts de *conservation* et que, chez tout homme, la recherche de leur équilibre ne tendait à rien moins qu'à rétablir un état qui a été troublé par l'apparition de la vie. Dans *L'Âge d'or* l'accent est mis sur le sexuel, dans *Los Olvidados* il est mis sur la mort ». Breton insiste sur le tempérament sadique de Buñuel... Enfin, il voit dans *Los Olvidados* un film « profondément pessimiste et foncièrement libertaire »...

Non publié

(au point que j'ai vu arriver de son passé, et il avait tendance à rembourner contre
l'air d'un pauvre diable, mais toujours l'impression d'une échelle qui se tordait sous ses pieds; en
fait, il était un surréaliste, qui était très strict à cette époque. Un conflit surgit entre
nous parce qu'il n'était pas complètement opposé à la publica-
~~tion~~ dans la Nouvelle Revue Française du scénario d'Un Chien andalou, qui selon
moi devait être ~~publié~~ réservé à la Révolution surréaliste. Il parut dans
le numéro 12 de cette revue (15 décembre 1929) précédé de cet avertissement de
Bunuel : « La publication de ce scénario dans la Révolution surréaliste est la
seule que j'autorise. Elle exprime, sans aucun genre de réserve, ma complète adhésion
à la pensée et à l'activité surréaliste. Un Chien andalou n'existerait pas si
le surréalisme n'existait pas. » La violence qui lui est inhérente s'exprime bien
dans la suite de la déclaration : « Un film à succès, voilà ce que pense la
majorité des personnes qui l'ont vu. Mais que puis-je... contre cette foule intolérable
qui a trouvé beau ou poétique ce qui, au fond, n'est qu'un désespoir, un passionné
appel au Schœren. » Les mots « désespoir » et « passionné » constituent la griffe authentique de Bunuel.

2) ~~Extrêmement~~ Difficile à dire, mais pas seulement de lui; aussi bien de ceux qui sont restés au surréalisme tout à fait. L'anti-conformisme absolu, la révolte contre tout ce qui était ^{calorifié} ~~calorifié~~ ^{pur} ~~pur~~ n'y avait pas ~~eu~~ ^{eu} de cadre mieux approprié à sa violence naturelle. Il était très conscient de ses moyens, qui étaient ~~exclusivement~~ ^{essentiellement} de l'ordre de l'expression cinématographique et dont nous nous sommes assurés ^{avant} ~~avant~~ qu'ils étaient immenses. Quelles étaient ses intentions ultérieures, nous ne ~~l'avons pas demandé~~ ^{l'avons demandé} pas plus que nous ne ~~l'avons demandé~~ ^{l'avons demandé}. A cette étape de sa propre route, il se trouvait ~~à~~ ^{avec} de plain-pied avec nous, c'était assez.

③ Je tiens encore, à ce jour, Un Chien andalou et l'Âge d'or pour les deux seuls films rigoureusement surréalistes. La part ~~de~~ ^{la} prépondérance du premier ne paraît revenir à Dali, la part prépondérante du second à Buñuel. ~~En fait de toute façon~~ ^{En fait de toute façon} la réalisation de quel avaient pris part Buñuel et Duchamp, ~~le premier~~ ^{le second}, était un film d'inspiration "dada", ses films de Duchamp (Anemic cinéma, 1926) et de Man Ray (Emak Bakia, 1927 et L'Etoile de mer, 1928) ~~substituaient~~ ^{substituaient} avant tout métallant l'accent sur les possibilités plastiques de l'image en mouvement. C'était le produit d'une méditation sur l'optique ~~visuelle~~ ^{visuelle} et la technique d'intérêt technique principalement. Toutes les intentions d'Artaud (La Coquille et le Clergyman, 1927) sont rendues inconnues par la réalisation ~~de~~ ^{de} Emak Bakia qui, de toute évidence, ne les pénétrait pas. Un Chien andalou et l'Âge d'or ~~placent~~ ^{placent} donc pour la première fois le public devant une série de sommations qu'il ne saurait éluder: ce n'est pas un rêve, ^{il n'y a pas de} ^{clé} symbolique. Dans Un Chien andalou, c'est vraiment

17. **André BRETON** (1896-1966). MANUSCRIT autographe signé, *Situation de MELMOTH*, Paris mars 1954 ; titre et 6 pages in-4. 4 000/5 000 €

MANUSCRIT COMPLET DE LA PRÉFACE DE BRETON À LA RÉÉDITION DU ROMAN DE CHARLES ROBERT MATURIN, *MELMOTH* (Pauvert 1954). Le manuscrit présente de nombreuses et importantes ratures et corrections, avec une version primitive de la page 3 biffée.

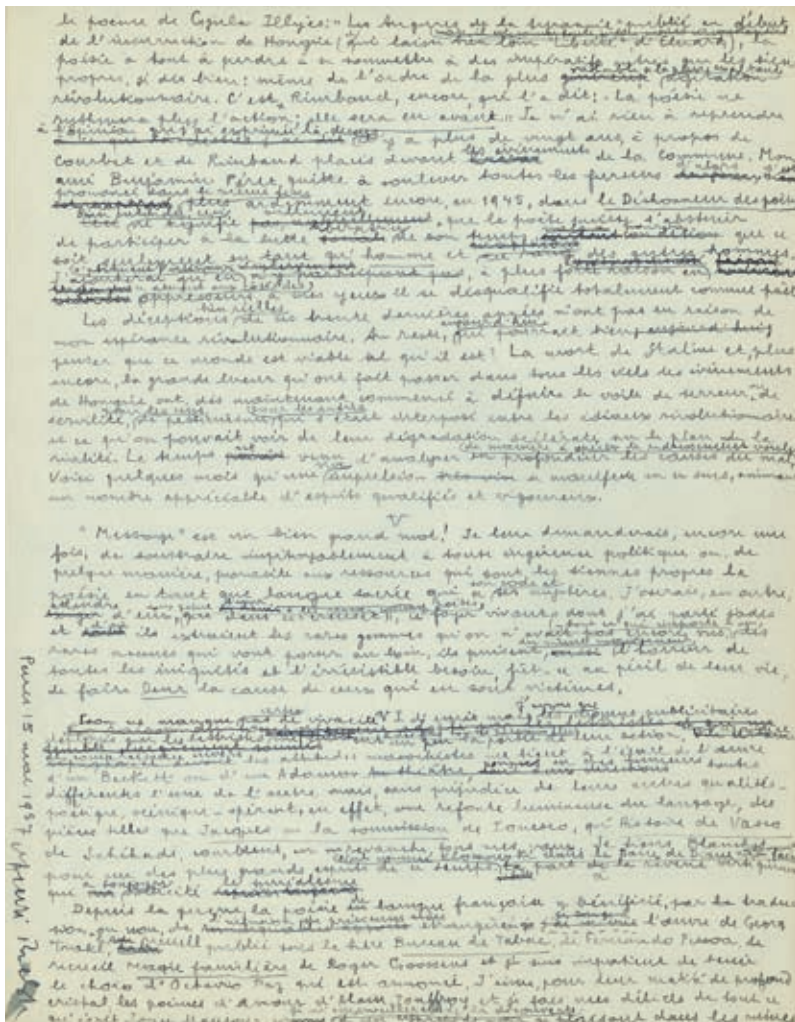
Dans ce texte qui fit date, Breton veut fixer « un point crucial de l'histoire des idées » et situe le roman de Maturin dans l'évolution des idées de 1789 à 1830 : « Le splendide ciel d'orage du *Moine* qui couvre et découvre avec une ardeur sans pareille le conflit des aspirations à la vertu la plus austère et le désir charnel exaspéré par la plus savante provocation, exercera une longue fascination »... Il parle du « roman noir », et continue : « On doit attendre jusqu'à 1820 pour qu'un nouveau météore se détache du cadre rituel de la fenêtre ogivale, suspendant son interminable pluie de cendres. *Melmoth* ou *l'homme errant* va consumer en lueurs de grande portée spirituelle tout ce qui reste en puissance dans les moyens d'un genre qui ne cesse de périr aux mains de mercenaires. On pourrait dire qu'il fut "le chant du cygne du roman noir" [...]. Le premier roman de Victor HUGO, *Han d'Islande*, publié en 1823, lui emprunte ses couleurs les plus sombres [...] sans la moindre vergogne. [...] BALZAC pille *Melmoth* dans le *Centenaire* ou les deux *Beringheld* (1822) »... Etc.

18. **André BRETON** (1896-1966). MANUSCRIT autographe signé, *Interview – Pierre de Boisdeffre*, Paris 15 mai 1957 ; 2 pages in-4. 2 000/2 500 €

ENTRETIEN SUR LA POÉSIE SURREALISTE pour le magazine *Nouvelles littéraires*, avec de nombreuses ratures et corrections. « "Changer la vie", oui, qui dit mieux ? je ne vois pas que plus haut objectif se soit offert à la poésie depuis RIMBAUD », même si on peut juger cette prétention excessive... Quels sont les poètes qui comptent pour lui ? « En ce qui concerne les poètes d'hier [...] dans le désir d'en finir sur ce plan de l'absurde et caduque distinction de l'œuvre poétique en prose et en vers, je citerai Jean-Jacques ROUSSEAU, CHATEAUBRIAND, NOVALIS, HÖLDERLIN, HUGO, NERVAL, FOURIER, BAUDELAIRE,

LAUTRÉAMONT, RIMBAUD, NIETZSCHE, MALLARMÉ, Charles CROS, HUYSMANS, JARRY, ROUSSEL, APOLLINAIRE. J'ajouterais ARTAUD, s'il n'était encore, pour moi, d'aujourd'hui ». Dans ses contemporains : SAINT-JOHN PERSE, REVERDY, JOUVE, PÉRET, MICHAUX, CHAR, Georges BATAILLE, PONGE, GRACQ, CÉSAIRE, SCHEHADÉ, Pieyre de MANDIARGUES, Malcolm de CHAZAL...

Breton revient sur les objectifs premiers du Surréalisme : « mettre en vacances le langage en l'affranchissant des contraintes exercées sur lui par le rationalisme », ce qui eut l'effet de « lui découvrir des zones affectives-émotionnelles laissées en friches », qui amenaient la conviction que l'esprit avait perdu de ses pouvoirs. Le mouvement n'aspirait pas particulièrement au « patrimoine poétique » qui est devenu le sien, d'autant que Breton refuse de tenir le mouvement pour mort : « Il me paraît donc prématuré de lui chercher des héritiers », alors que va paraître le second numéro de la revue qu'il dirige, *le Surréalisme*, même, et dont les collaborateurs sont nombreux et vivants... Enfin, sur la poésie engagée : « On pouvait espérer que BAUDELAIRE s'en « était assez pris aux "métaphores militaires" : ce mot d'engagement me répugne, non moins qu'il lui eût répugné ». Sauf rares exceptions, il s'en tient à l'opinion de Rimbaud : « "La poésie ne rythmera plus l'action ; elle sera en avant". [...] Les déceptions bien réelles de ces trente dernières années n'ont pas eu raison de mon espérance révolutionnaire »...





19. [André BRETON]. Denise BELLON (1902-1999).
André BRETON et MATTA. Photographie originale, Paris
1947 ; tirage argentique, 25,2 x 23,5 cm sous passe-
partout. 400/500 €

André Breton et Matta lors de la mise en place de
l'exposition surréaliste de 1947.

Tampon de Denise Bellon au verso.

20. Louis-Ferdinand CÉLINE (1894-1961).
L.A.S., Copenhague 18 février 1948, au li-
braire Richard ANACRÉON ; 3 pages in-fol.,
enveloppe. 1 500/2 000 €

**SUR SES DÉMÊLÉS AVEC LA MAISON DENOËL ET
MADAME JEAN VOILIER.**

« Votre lettre me fait grand plaisir. C'est autour
du bûcher qu'on compte ses amis... ses ennemis
aussi hélas ! Et ils me mènent dur au supplice !
[...] La Voilier et la maison crevante Denoël
m'obsèdent. J'ai toujours voulu quitter Denoël
sa jésuiterie me portait sur les nerfs. Voilà qu'il
m'arrive une héritière pleine d'arrogance et
d'impérialisme ! De quelle nue me tombe-t-elle ?
de quels lits ! Je n'ai rien à foutre avec cette
bonne femme ! ni d'Ève ni d'Adam ! Et Tosi ce
directeur littéraire ! D'où m'arrivent ces Guignols
d'après la Tempête ! Pilleurs d'épaves ! armés de
mes contrats ! C'est joli ! Me voici bien empêtré.
Avez-vous vent de ce que devient leur procès en
Épuration ?? Tous mes vœux sont que la maison
rende l'âme ! qu'on n'en parle plus ! Pigeon
vole ! Ils ne m'ont pas publié depuis 4 ans ! de
ce côté ils jouent sur mon indignité... ma nature
infâme etc. Ils jouent sur tous les tableaux. Je
ne veux plus avoir rien à foutre avec cette tôle
pourrie ! Il m'est venu 20 éditeurs renifler mes
chères œuvres – tous se débalonnent tergiversent
redoutent la mère Voilier. [...] Elle attend mon
héritage la garce ! Elle ne l'aura pas. Devrais-je
interdire à jamais toute publication de mes livres
par testament oléographique ! Je sors de prison
m'en voici une autre ? Merde ! »...

Lettres (Bibl. de la Pléiade), 48-16.

Je ne veux plus avoir rien à foutre
avec cette tôle pourrie ! Ils
m'obsèdent 20 éditeurs renifler
mes chères œuvres – tous se
débalonnent tergiversent redoutent
la mère Voilier. C'est un monde !
brutal malgré lui ! Elle attend
mon héritage la garce ! Elle ne
l'aura pas. Devrais-je interdire
à jamais toute publication de
mes livres par testament
oléographique ! Je sors de
prison m'en voici une autre ?
Merde !
Votre lu amical
L.F. Céline
Tous mes vœux sont que la maison



21. **César BALDACCINI, dit CÉSAR (1921-1998).** OBJETS originaux de *la Boutique aberrante* (1977).

4 000/5 000 €

Rares objets provenant de la participation de César à la *Boutique aberrante* de Daniel Spoerri au Centre Pompidou en 1977.

Tampon encreur bois et caoutchouc avec l'inscription : *ESTRASSES COMPRÉSSÉES DE CÉSAR*.

Boîte-encreur.

Ciseaux avec chaîne métallique (rouillés).

[Du 1^{er} juin au 31 août 1977, Daniel Spoerri a installé au Centre national d'art et de culture Georges Pompidou, à l'initiative de Pontus Hulten et Daniel Abadie, *Le Musée sentimental* (« musée des reliques fétichistes de l'art »), accompagné d'un kiosque nommé *La Boutique aberrante*, pour laquelle Spoerri a invité ses amis artistes à fournir des objets qui « démontent le mécanisme du fétichisme artistique », ces « originaux en série » étant à vendre à bas prix. César avait fourni notamment des « estrasses compressées » ; un tampon encreur permettait d'imprimer cette inscription qu'on pouvait découper grâce à des ciseaux enchaînés.

Christian Genet explique : « À l'époque j'ai trouvé originale et amusante cette exposition de la *Boutique aberrante* organisée par Daniel Spoerri dans le hall d'entrée du Centre Pompidou. Tout était à vendre, à bas prix, dont les chiffons de César découpés en petits morceaux. Par téléphone, j'ai obtenu l'accord de Spoerri pour l'achat des estrasses avant que la paire de ciseaux n'entre en action. J'ai tout enlevé : la compression cubique, ciseaux et tampon encreur. »]

On joint :

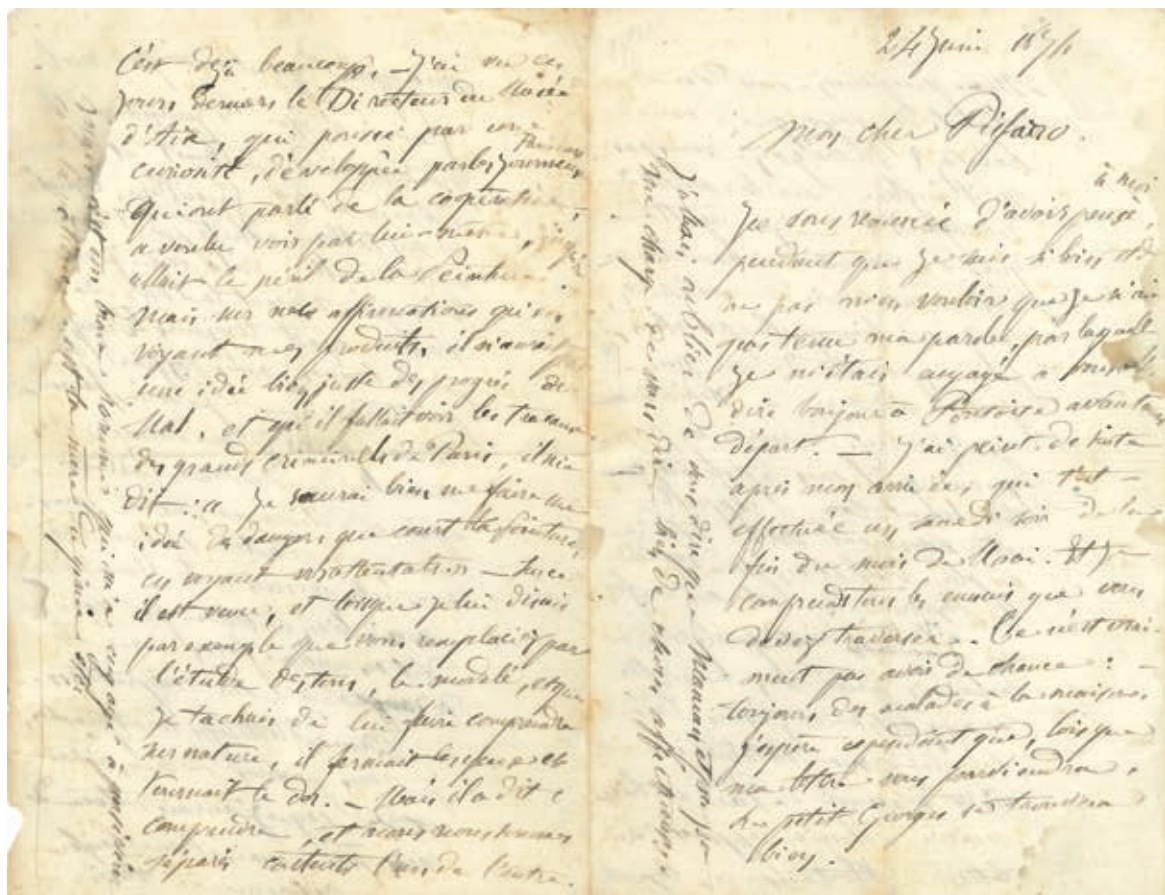
Les Dossiers de La Boutique Aberrante. Catalogue grand in-fol. composé de grandes feuilles reproduction offset représentant les objets donnés par les artistes ainsi que leurs commentaires. Couverture signée et datée par Daniel

Spoerri « Daniel Spoerri 77 » avec cachet encre « *Attention / Daniel Spoerri / Œuvre d'art* ». Collaborations de : Abakanowicz, Adzak, Aepelli, Agullo, Andersen, Arman, Armleder, Baj, Belloli, Boltanski, Brecht, Brusse, Bury, Calderara, César, Charlier, Christo, Cieslewicz, Dietman, Madame Marcel Duchamp, Dufrêne, Eggenschwiler, Erro, Filliou, Fischer, Gette, Hains, Kienholz, Lalanne, Malaval, Morellet, Mosset, Oldenburg, Oppenheim, Rotella, Saint-Phalle, Soto, Spoerri, Takis, Télémaque, Tinguely, Topor, Ben et Villégé. **Édition originale**, justifiée Spezial/130+XX.

Catalogue d'exposition *Le Musée sentimental* (Centre national d'art et de culture Georges Pompidou, 1^{er} juin-31 août 1977).

Catalogue de vente *Art contemporain*, Sotheby's Paris 28 mai 2009 (n° 114 : *Estrasses compressées* de César provenant de la *Boutique aberrante* et portant le tampon *Estrasses compressées de César*).





22. **Paul CÉZANNE** (1839-1906). L.A., [Aix-en-Provence] 24 juin 1874, à Camille PISSARRO ; 4 pages in-8 (légère mouillure marginale). 5 000/7 000 €

SUPERBE LETTRE À SON MAÎTRE CAMILLE PISSARRO.

[Cézanne a quitté Auvers-sur-Oise pour aller voir ses parents à Aix-en-Provence et peindre dans le Midi où il n'était pas retourné depuis trois ans.]

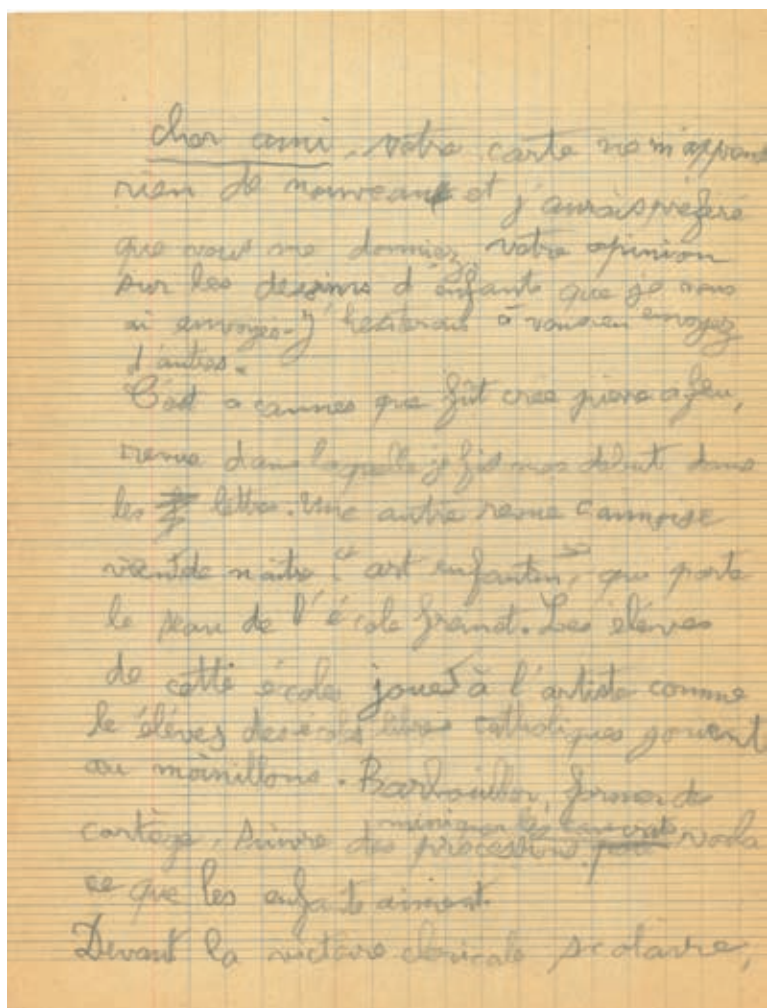
Il remercie Pissarro de ne pas lui en vouloir de ne pas être allé le voir à Pontoise avant son départ. Il s'est mis à peindre dès son arrivée. Il compatit aux ennuis que Pissarro traverse avec des malades à la maison, en particulier le petit Georges, et pense que le climat de sa région en est peut-être la cause... «Je regrette que de circonstances nouvelles vous détournent encore de vos études, car je sais bien quelle privation c'est pour un peintre de ne pas pouvoir peindre. – Maintenant que je viens de revoir ce pays-ci je crois qu'il vous satisferait totalement. Car il rappelle étonnement votre étude en plein soleil et en plein été de la Barrière du chemin de fer»... Il évoque son petit garçon [Paul], dont il a eu des nouvelles par Valabrègue qui lui a apporté une lettre d'Hortense [sa maîtresse Hortense Fiquet, mère de Paul]...

Il a appris «le grand succès de Guillemet et l'heureux événement de Groseillez, lequel a eu son tableau acheté par l'administr. Après médaille. Voilà ce qui prouve bien qu'en suivant la voie de la Vertu, on est toujours Récompensé par les hommes, mais pas par la peinture»... Il aimerait avoir des nouvelles de Mme Pissarro après sa délivrance... Il voudrait aussi avoir des nouvelles de la « Société coop. » [la Société Anonyme des Artistes Peintres, Sculpteurs, Graveurs, qui venait d'organiser la première exposition des Impressionnistes, Boulevard des Capucines, avec plusieurs toiles de Cézanne]...

« Quand les temps seront proches, je vous parlerai de mon retour, et de ce que j'aurais obtenu de mon père, mais il me laissera retourner à Paris. C'est déjà beaucoup. – J'ai vu ces jours derniers le Directeur du Musée d'Aix, qui poussé par une curiosité, développée par les journaux Parisiens qui ont parlé de la coopérative, a voulu voir par lui-même, jusqu'où allait le péril de la Peinture. Mais sur mes affirmations qu'en voyant mes produits, il n'aurait pas une idée bien juste des progrès du Mal, et qu'il fallait voir les travaux des grands criminels de Paris, il m'a dit : "Je saurai bien me faire une idée des dangers que court la Peinture, en voyant vos attentats". – Sur ce il est venu, et lorsque je lui disais par exemple que vous remplaciez par l'étude des tons, le modelé, et que je tachais de lui faire comprendre sur nature, il fermait les yeux et tournait le dos. – Mais il a dit comprendre, et nous nous sommes séparés contents l'un de l'autre. Mais c'est un brave homme qui m'a engagé à persévérer car la patience est la mère du génie etc. »...

Cézanne dit bien des choses à Pissarro de la part de ses parents. [Dans la Correspondance publiée par John Rewald, on peut lire quelques lignes supplémentaires de salutations à Lucien, Georges et Mme Pissarro, ainsi que des vœux et la signature, qui devaient être tracés sur un feuillet séparé qui manque ici.]

Correspondance (Grasset, 1978, p. 186).



23

23. **Gaston CHAISSAC** (1910-1964). L.A.S., [vers 1960], à un « cher ami » ; 4 pages sur papier quadrillé d'écolier petit in-4, au crayon noir et la fin au stylo bille rouge. 600/800 €

INTÉRESSANTE LETTRE SUR L'ART BRUT ET L'ART ENFANTIN.

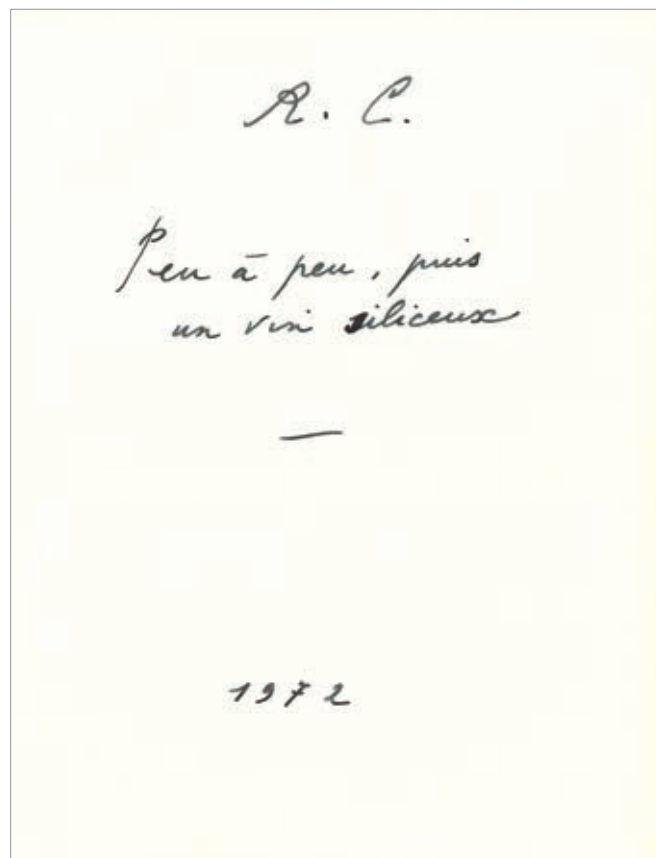
Il demande l'opinion de son ami sur les dessins d'enfants qu'il lui a envoyés : « C'est à Cannes que fut créé *Pierre à feu*, revue dans laquelle je fis mes débuts dans les lettres. Une autre revue cannoise vient de naître : *Art enfantin*, qui porte le seau de l'école FREINET. Les élèves de cette école jouent à l'artiste comme les élèves des écoles libres catholiques jouent aux moineillons. Barbouiller, former des cortèges, suivre des processions, voilà ce que les enfants aiment. Devant la victoire cléricale scolaire, les collaborateurs du *Canard enchaîné* conservent leur calme [...] et continuent d'œuvrer avec talent tandis que *Art enfantin* débute »... Il écrit des poèmes, se promène dans le bois pour trouver l'inspiration... Noël FILLAUDEAU sera dans la prochaine n.r.f.... « En résumé, l'actualité se résume en ceci : création de *Art enfantin*, victoire cléricale scolaire et les collaborateurs du *Canard enchaîné* sont en forme »...

24. **Gaston CHAISSAC** (1910-1964). L.A.S. avec 2 POÈMES autographes signés, **À monsieur Francis Legrand**, St^e-Florence 18 février 1960 ; 2 pages in-4. 1 000/1 500 €

Il lui envoie de nouveaux poèmes et annonce que certains seront publiés dans des revues ; il s'est remis à peindre, mais se sent à bout de forces... Sur le feuillet, deux amusants poèmes, sortes de chansons à boire : « 3 femmes d'ivrognes »..., et « Monsieur Flênejine aime la chopine »... Le premier (12 vers) se présente seul sur toute la première page, daté et signé :

« 3 femmes d'ivrognes
S'en allaient à la messe
Dans le matin en rogne
De voir tant de prouesses »...

Au verso, Chaiissac a écrit le second poème (9 vers) : « Monsieur Flênejine aime la chopine / Monsieur Lescure aime le vin pur / Monsieur Choka aime ça »... etc. Suit le mot d'accompagnement.



25. **René CHAR** (1907-1988). DEUX MANUSCRITS autographes, *PEU À PEU, PUIS UN VIN SILICEUX*, et *AROMATES CHASSEURS*, 5 et 20 juillet 1972 ; 24 et 10 pages petit in-4, reliure toile rouge. 5 000/7 000 €

TRÈS BEAU MANUSCRIT DE DEUX IMPORTANTS POÈMES ÉTABLI PAR LE POÈTE POUR SA COMPAGNE ANNE REINBOLD.

Soigneusement écrits sur papier de choix, avec une savante utilisation des espaces blancs, ces deux poèmes appartiendront à deux recueils différents : le premier à *La nuit talismanique* ; le second, à *Aromates chasseurs*. Ils sont ici réunis à cause de leur quasi-simultanéité de composition, à deux semaines de distance à peine. En tête du cahier Char a inscrit : « Ce manuscrit appartient à Anne ».

On est frappé de voir avec quel soin extrême René Char a recopié *Peu à peu, puis un vin siliceux* et établi la page de titre, comme s'il s'était agi, dans son esprit, d'une possible publication sous forme de plaquette. En témoigne aussi cette citation d'*Aurore* de Nietzsche, recopiée par lui et collée sur la garde, face à la page de titre : « Sombre est la fin de tous les grands penseurs et artistes dont la loyauté envers soi a constamment déçu. La joie d'une vie qui s'arrête pour se déverser dans l'au-delà leur fait défaut ». Ainsi présenté, le poème acquiert une plénitude et une ampleur qu'il n'a pas toujours dans l'imprimé, souvent trop compact. Par rapport à celui-ci, le manuscrit est complet, avec quelques petites variantes, et surtout, à la place du paragraphe « Tu es celui qui délivre un contenu universel en maîtrisant ta sottise particulière, on trouve celui-ci », qui sera abandonné :

« Pour les chrétiens, les trop nombreux dieux étaient responsables de l'incohérence où l'homme se débattait. En leur substituant l'Un les docteurs nous ont conduit au gouffre dont nous n'avons pas encore mordu le fond. »

Le manuscrit est daté en fin « 5 juillet 1972 ».

Le manuscrit d'*Aromates chasseurs* (poème qui donnera son titre au recueil publié chez Gallimard en 1975), daté en fin 20 juillet 1972, représente probablement un état intermédiaire du texte. La disposition des paragraphes n'est pas exactement la même que dans l'imprimé, et on remarque quelques variantes, dont une importante, à la fin : « Nous sommes dans l'incurvé » (au lieu de « Nous ne sommes plus dans l'incurvé »), variante qui se trouve signalée dans les *Œuvres complètes* de la « Pléiade » (p. 1199).

Œuvres complètes, Bibl. de la Pléiade, p. 493 et pp. 512-513.

Ancienne collection Anne REINBOLD (vente Renaud-Giquello, 5 décembre 2007, n° 148).

Il y eut le vol silencieux
du Temps durant les millé-
naires, tandis que l'homme
se composait. Vint la pluie,
à l'infini; puis l'homme
marcha et agit. Naquirent
les déserts; le feu s'éleva
pour la deuxième fois.
L'homme alors, fort d'une
alchimie qui se renouvelait,
gâcha ses richesses et
massacra les siens. Eau,
terre, mer, air suivirent,
cependant qu'un atome
résistait. Ceci se passait
il y a quelques minutes.

26. **René CHAR** (1907-1988). MANUSCRIT autographe signé, *LA PROVENCE POINT OMÉGA*, 1965 ; 31 pages oblong in-8 en feuilles. 4 000/5 000 €

MANUSCRIT COMPLET DE CE POÈME-PAMPHLET, VÉRITABLE MANIFESTE ÉCOLOGIQUE ET PACIFISTE.

Char dénonce avec force le projet d'installer une base de lancement de fusées nucléaires sur le plateau d'Albion dans la commune d'Apt, et s'en prend vivement à Georges SANTONI, pharmacien et maire de la ville. Très engagé, Char n'hésite pas à se mobiliser et à organiser des manifestations contre ce projet. Ainsi, c'est à ses frais qu'il fait éditer à deux mille exemplaires cette petite brochure qui dénonce farouchement cette installation nucléaire qui serait un véritable désastre écologique, en empoisonnant et tuant lentement la région entière : « APTÉSIENS, Vous avez un maire à tête thermonucléaire. Lui ne risque rien. Mais vous ?... Qui se moque du risque de tarir la Fontaine de Vaucluse ou d'infecter de poison ses eaux ? [...] APTÉSIENS, ne prenez pas la peine de creuser votre abri sous la pharmacie Santoni. ASSURANCES SANTONI, ASSURANCES CONTRE LA VIE. [...] Vite, clairvoyants APTÉSIENS, Santoni en déroute, avant qu'il ne vous mette au tombeau ! [...] Truffes du Ventoux, vignes de partout, champignons sauvages, pommes d'aujourd'hui, primeurs accourcies, pêches de Provence, blessé à mort serait le sol qui vous produit... Joueurs de Cézanne, les cartes que le peintre mit dans votre main n'étaient point truquées. Le Jeu exige à présent qu'elles le soient. Repoussez-les. [...] Tout finit par mourir, excepté la conscience qui témoigne pour la Vie »...

Daté « L'Isle-sur-Sorgue, 24 octobre 1965 », le manuscrit est rédigé à l'encre noire sur des feuillets oblongs ; il est folioté et annoté au crayon, et comprend quelques ratures, ajouts et corrections de la main de René Char, qui a, sur la page de titre, inscrit la dédicace : « Ce manuscrit appartient à Monsieur Barnier avec mon amitié. R. C. »

On joint un exemplaire de l'édition originale de *La Provence Point Oméga* [Paris, Imprimerie Union, 1965], avec ENVOI autographe signé à Louis BARNIER, directeur de l'Imprimerie Union : « A Monsieur Barnier dont l'amitié m'est chère. R.C. Tirage à part, 2/60 » ; et un article de presse allemand sur *La Provence Point Oméga* envoyé à Barnier par Char avec enveloppe a.s.

De la bibliothèque Louis BARNIER (Artcurial, 8 novembre 2005, n° 30).

Rene Char

La Provence
point oméga

1965

le manuscrit appartenant à
monneur Barmer avec mon amitié.
A.C.

Pseudo-Machiavel

16

Aux oiseaux migrateurs
de Pierrelatte, de Cadarache, de Marconle,
d'Opt, de Fontaine-de-Vaucluse.

Ville ouverte ou ville fermée,
ce qui importait, c'est que la
ville ne fut pas livrée.

22

3

Il me semble que ce que j'ai fait vaut
 au moins autant que ce qu'on fait M.M.
 Abel Hermant et Roussel; je voudrais voir
 ce ballet dépouillé de mes rideaux, de mes
 décors et de mes costumes de quoi il aurait
 l'air...
 Cela dit je ne puis que louer le très noble effort
 que vous faites pour renouveler et vivifier le principal
 théâtre de France et le soin que vous portez
 à l'exécution des choses modernes comme le
 ballet en question...
 Veuillez agréer, cher monsieur Rouché, l'expression
 de mes sentiments bien dévoués
 Giorgio de Chirico
 P.S. On a oublié de faire maquiller la figure des
 demoiselles qui, sur les rochers, tiennent les palmiers
 vertes; elles devraient se maquiller ^{en} ocre foncé, parce
 ainsi leurs visages de midinettes se détachent sur la
 grisaille des rochers antiques n'ont rien de particulièrement
 décoratif; les autres "rochers" sont assez bien maquillés
 en blanc...

27. **Giorgio de CHIRICO** (1888-1978). L.A.S., Paris 24 mai 1924, à Jacques ROUCHÉ ; 2 pages in-4 (quelques petites fentes marg.). 1 500/2 000 €

SUR SES DÉCORS POUR LE BALLET BACCHUS ET ARIANE D'ALBERT ROUSSEL (créé à l'Opéra le 22 mai 1931).

« Je suis fort étonné (pour ne pas dire écœuré) de la façon dont j'ai été traité à l'Opéra à l'occasion de la première de *Bacchus et Ariane* ; le speaker qui à la fin du ballet est venu annoncer les noms des auteurs s'est bien gardé de prononcer le mien ; or il me semble que lorsque on invite des artistes de mon envergure et de ma renommée à collaborer au théâtre on ne les traite pas comme des simples fournisseurs. – Si j'avais su que cela ce serait passé ainsi je n'aurais jamais accepté, pas seulement pour la somme irrisoire de 6000 fr. ; mais même pour 60,000 fr. ; de prêter mon œuvre à ce ballet. Il me semble que ce que j'ai fait vaut au moins autant que ce qu'on fait M.M. Abel HERMANT et ROUSSEL ; je voudrais voir ce ballet dépouillé de mes rideaux, de mes décors et de mes costumes de quoi il aurait l'air. – Cela dit je ne puis que louer le très noble effort que vous faites pour renouveler et vivifier le principal théâtre de France et le soin que vous portez à l'exécution des choses modernes comme le ballet en question »... Il ajoute en post-scriptum : « On a oublié de faire maquiller la figure des demoiselles qui, sur les rochers, tiennent les palmiers vertes ; elles devraient se maquiller en ocre foncé, parce que ainsi leurs visages de midinettes se détachent sur la grisaille des rochers antiques n'ont rien de particulièrement décoratif ; les autres "rochers" sont assez bien maquillés en blanc ».

5/ à la galerie Allard. Une autre galerie
 en Italie des "faux de Chirico" ^{sur tout}
 galerie Le Milieu de Milan, c'est ^{la} Rive gauche, tout cela est le résultat
 de l'amoralité de notre époque, du grand
 besoin qu'ont les gens, dans tous les pays, de
 se procurer de l'argent et surtout de l'ignorer
 des collectionneurs et des
 amateurs d'art. -
 Les foyers de faux "de Chirico" se
 trouvent aussi à Bâle et
 en Amérique, c'est New York, qui
 est le plus grand foyer de faux
 et c'est arrivé au point de faire me
 reproduire en couleurs de faux
 J'ai à l'époque deux, l'un
 une grande librairie de Milan.
 Bientôt je vous enverrai une
 fausse faux et, si vous le voulez,
 renseignements. -
 En vous remerciant pour l'intérêt que
 vous m'avez témoigné, j'espère que
 je vous prie, de m'en dire, d'après moi, c'est
 Giorgio

Ce faux porte le
 "Les Archéologues"
 et appartient au
 Museum of Mo
 de New York. -
 - J'ai en vain es
 savoir quelque chose de p
 Direction du Musée. - Mais
 la foto sur la presse italien
 que le faux appartenait au ?

SERVIZIO F
 FOTOPRODUZ
 MANOSCRIT
 DI UFF. G. G.
 ROMA VIA DELL
 TEL. 88

Piazza di Spagna 31 - Roma 4 Juin 1956

Cher Monsieur,

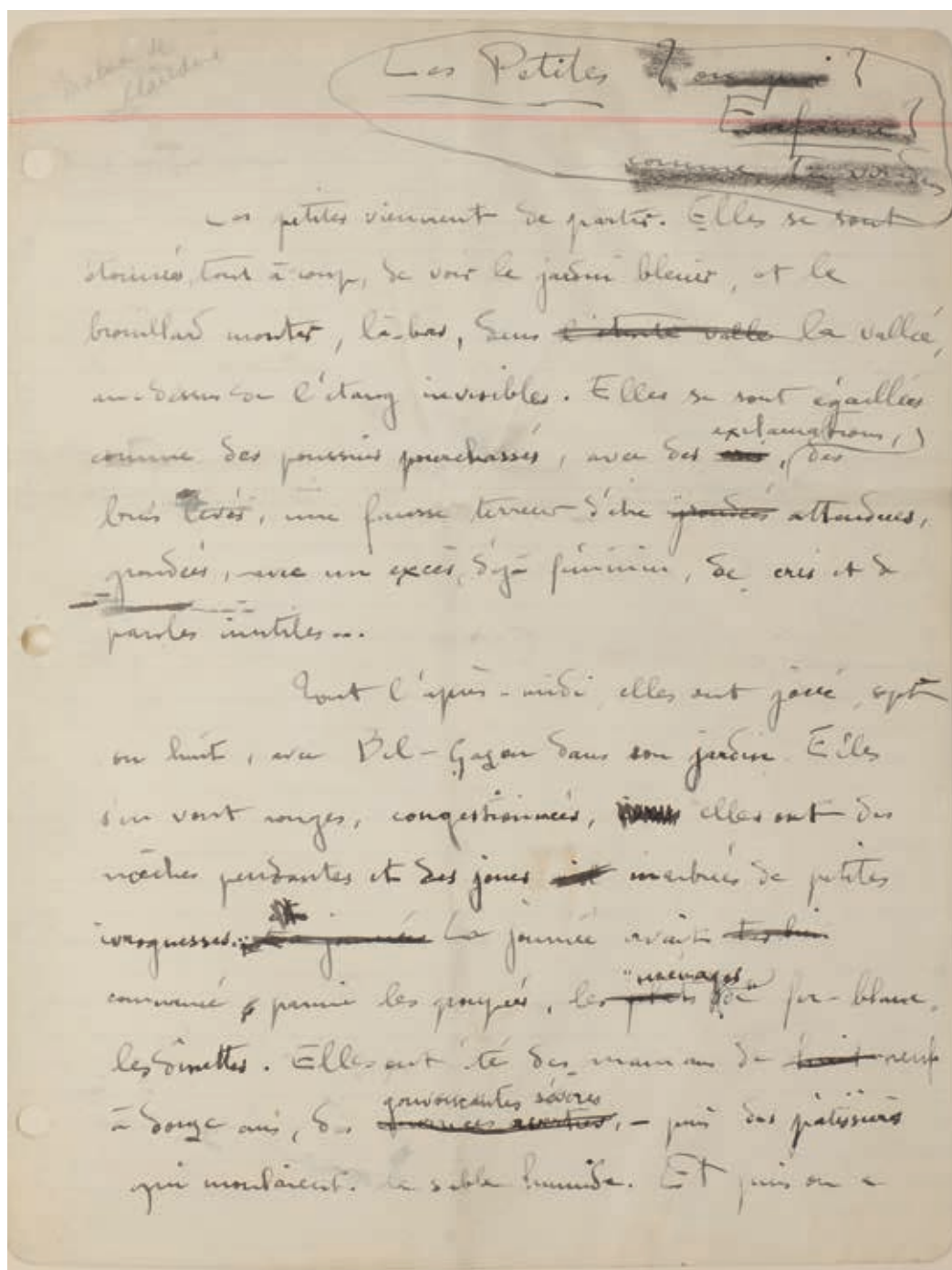
J'ai bien reçu la première lettre que
 vous m'avez envoyée et je m'excuse de
 ne pas vous avoir répondu tout de suite.
 Mais c'est arrivé que l'hiver dernier
 j'ai été pour quelque mois à Milan et
 puis j'ai habité provisoirement dans une
 maison près de Rome, car on est en train
 de restaurer ma maison de Piazza di Spagna
 31. Malheureusement pour moi à cause
 de tous ces changements je n'ai plus trouvé
 votre lettre et, ne connaissant pas votre adresse,
 je n'ai pu vous répondre. Mais maintenant
 comme vous avez eu l'amabilité de m'écrire
 encore, j'ai transmis votre nom et votre adresse
 dans mes cahiers et je m'empresse de vous

28. **Giorgio de CHIRICO** (1888-1978). L.A.S., Rome 4 juin 1956, à l'expert en tableaux Guy ISNARD ; 5 pages
 petit in-4, adresse au verso du dernier feuillet. 1 500/2 000 €

IMPORTANTE LETTRE SUR LES FAUX « CHIRICO » QU'ON LUI ATTRIBUE.

Faisant référence à l'ouvrage d'Isnard *Les Pirates de la Peinture*, que son avocat a cité lors d'un procès contre une galerie de Milan, Chirico fustige ceux qui font commerce de ces faux, les galeristes comme les musées. Ce procès ayant duré huit ans et lui ayant coûté pas mal d'argent, il renonce désormais à poursuivre en justice les faussaires, se contentant de les dénoncer à la police afin de faire mettre sous séquestre les toiles incriminées, tout en regrettant que les lois italiennes soient moins sévères qu'en France. « A Paris il y a un grand nombre de faux "de Chirico" ». Il en a ainsi découvert un qui était exposé depuis cinq ans au Musée d'Art Moderne, a écrit au musée pour faire enlever cette toile, mais le directeur s'est conduit de façon grossière : « sans me répondre directement il a publié sur les journaux français, et même italiens, des déclarations qui, sans préciser qu'il considérait le tableau authentique, disaient que moi j'ai l'habitude de déclarer faux des tableaux authentiques, que je suis l'ennemi de l'Art Moderne, et même de la France etc., etc. Comme moi j'insistai [...] j'ai publié la foto de ce faux, à la fin, il paraît qu'il s'est décidé de le faire retirer »... Chirico poursuit en s'en prenant à plusieurs galeries parisiennes comme à d'autres « foyers de faux "de Chirico" » à Bâle, Zurich ou New-York. ... « Tout cela est le résultat de l'amoralité de notre époque, du grand besoin qu'ont les gens, dans tous les pays, de se procurer de l'argent et surtout de l'ignorance et du snobisme des collectionneurs et des ainsi dits "amateurs d'art" »...

ON JOINT une PHOTOGRAPHIE (24 x 18 cm) d'un tableau, avec NOTE autographe de Chirico au verso, indiquant que cette toile intitulée *Les Archéologues*, appartenant au Musée d'Art Moderne de New York, est un faux, et que, faute d'avoir eu une réponse précise de la part du Musée, il a fait publier cette photo dans la presse italienne.



29. **COLETTE** (1873-1954). MANUSCRIT autographe signé « Colette Willy », **Les Petites**, [1912] ; 10 pages in-4 montées et reliées en un volume demi-marquain rouge à coins, étui (Semet & Plumelle). 2 000/2 500 €

MANUSCRIT DE TRAVAIL, COMPLET, DE LA PREMIÈRE VERSION D'UNE NOUVELLE DE LA MAISON DE CLAUDINE.

Les Petites ont paru dans *Le Matin* du 7 mars 1912, dans la série des « Contes des mille et un matins ». Le manuscrit est ABONDAMMENT RATURÉ. ET CORRIGÉ, et révèle que Colette a hésité sur le titre, pensant aussi à *Enfance*.

« Les petites viennent de partir. Elles se sont étonnées, tout à coup, de voir le jardin bleuir, et le brouillard monter, là-bas, dans la vallée, au-dessus de l'étang invisible. Elles se sont égaillées comme des poussins pourchassés [...] Tout l'après-midi, elles ont joué, sept ou huit, avec Bel-Gazou dans son jardin »...

Colette remaniera en 1922 ce texte pour *La Maison de Claudine* où il sera intitulé « La Petite », et où notamment le nom de l'héroïne Bel-Gazou (qui fut réellement le surnom de Colette, mais qu'elle va désormais réserver pour sa fille) devient Minet-Chéri.

montre tel que je dois être le plus naïvement heureux
 c'est à dire feignant comme les autres. D'où ce
 vide qui se fait périodiquement autour de moi.
 Il est vrai que mon chagrin et celui du
 changement. Il est vrai aussi que j'ai des
 amitiés plus fortes que tout. Je te parlerai de cela
 ce mois de septembre nous passons notre temps
 en Italie comme convenu.
 D'où l'absence de lettres.
 Amis.
 Mi Revey
 Remerciement
 Hôtel Vuba et Continental
 Saint Tropez
 Var

 Bonjour aux amis.
 Dites à Marie Laurencin pour moi
 que j'ai de plus en plus une passion et la lui décrirai
 dans tous les détails. mais... mais
 au lieu de la lettre. Je t'embrasse.

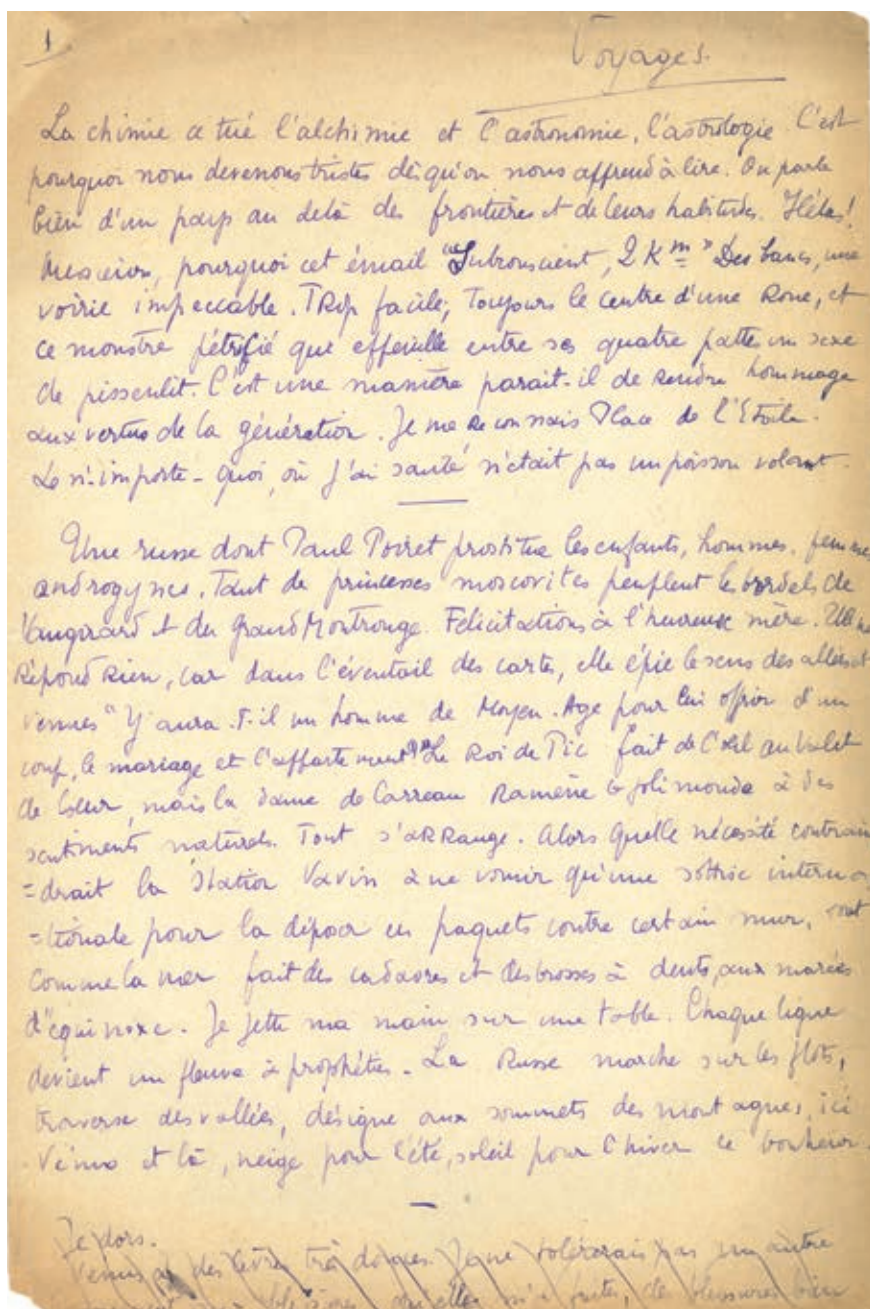
30. **René CREVEL** (1900-1935). L.A.S., Saint-Tropez [1925], à Marcel JOUHANDEAU ; 2 pages in-fol.

1 000 / 1 200 €

BELLE LETTRE À JOUHANDEAU.

Il est à Saint-Tropez, et sa chambre donne sur le port : « Hier soir je croyais que Neptune était un jeune homme car un marin tout brun, le torse nu, le pantalon bleu déchiré, de l'eau jusqu'à mi-cuisse avec un balai nettoyait le port. Je regarde le spectacle innocent. Heureux petits gars tout craquelés de soleil. J'ai honte de ma poitrine couleur de poulet anémique »... Il va travailler, « tâcher d'écrire une histoire qui sera la somme de toutes celles que je vous ai racontées et dont vous m'avez dit qu'elles méritaient d'être sur le papier ». Il ne parle que pour le nécessaire, et se vante d'être aussi chaste que silencieux « Pas toujours bien entendu, mais si le blanc n'existait pas il n'y aurait pas de noir »... Il donne des nouvelles de sa famille, sa mère malade, et la pitié qu'il a ressentie là-bas dans les montagnes : « Il y a là un drame dont l'épilogue pourrait être votre phrase : Ils mouraient tous comme des lapins. Alors pour ma dernière petite sœur, une enfant que je vous ferai connaître et qui est si extraordinaire, j'ai peur et j'arrange des choses cruelles ». Tout cela ne doit pas l'intéresser, mais « quand je crois à l'amitié je me montre tel que je dois être le plus vraisemblablement c'est-à-dire geignard comme tous les naïfs. D'où ce vide qui se fait périodiquement autour de moi. Il est vrai que mon gouffre est celui du changement. Il est vrai aussi que j'ai des amitiés plus fortes que tout »... Il ajoute : « Bonjour aux amis. Dites à Marie LAURENCIN que je lui écrirai dès que j'aurai une passion et la lui décrirai dans tous les détails »...

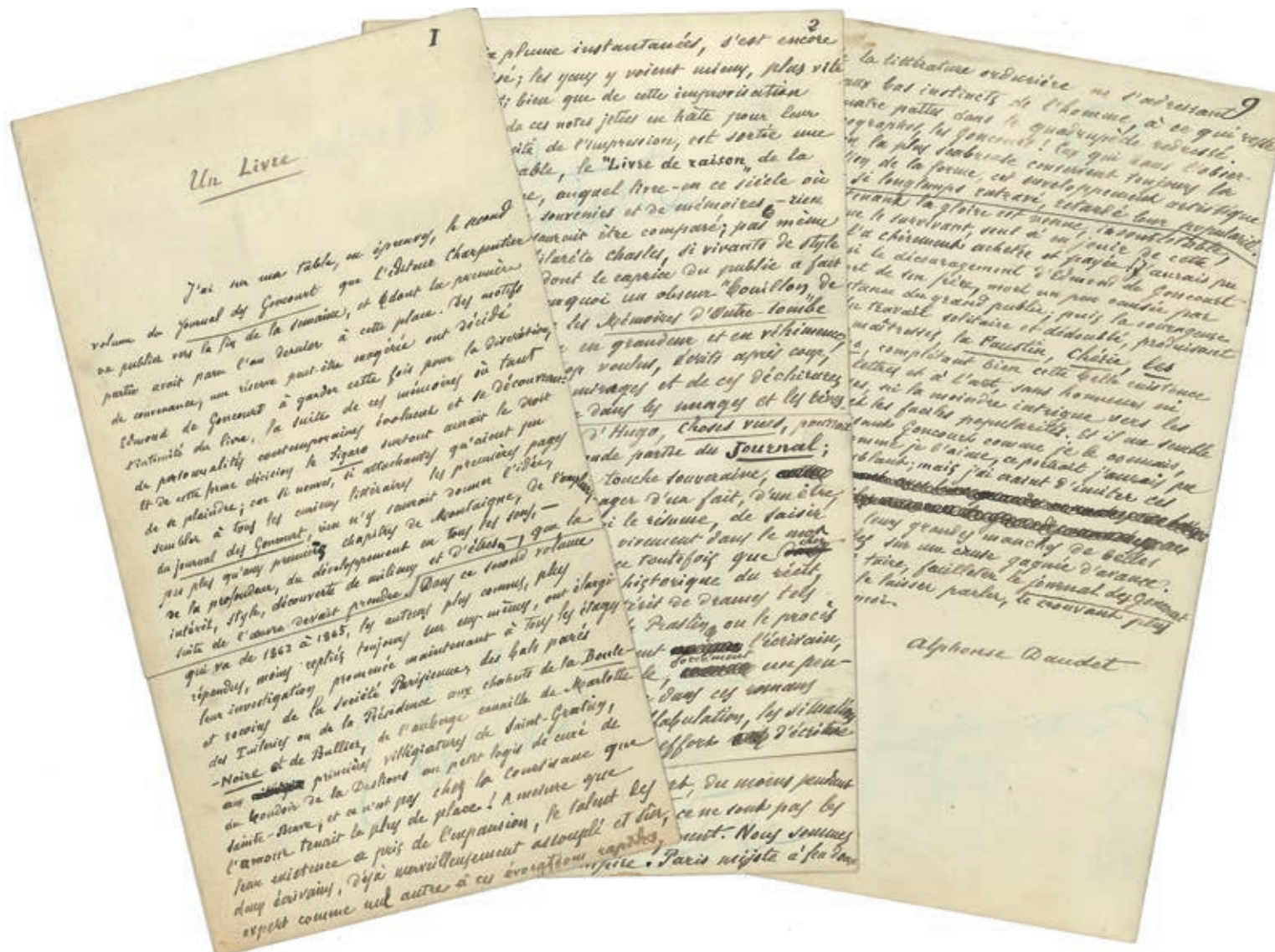
On joint un contretype d'une photo de Crevel par Man Ray en 1925.



31. **René CREVEL** (1900-1935) écrivain. MANUSCRIT autographe signé, **Voyages** ; 2 pages in-fol. et 1 page petit in-4, numérotées 1 à 3, à l'encre violette (bords un peu effrangés). 1 500/2 000 €

BEAU TEXTE SURREALISTE QUI SEMBLE INÉDIT, probablement destiné à être publié dans une revue surréaliste.

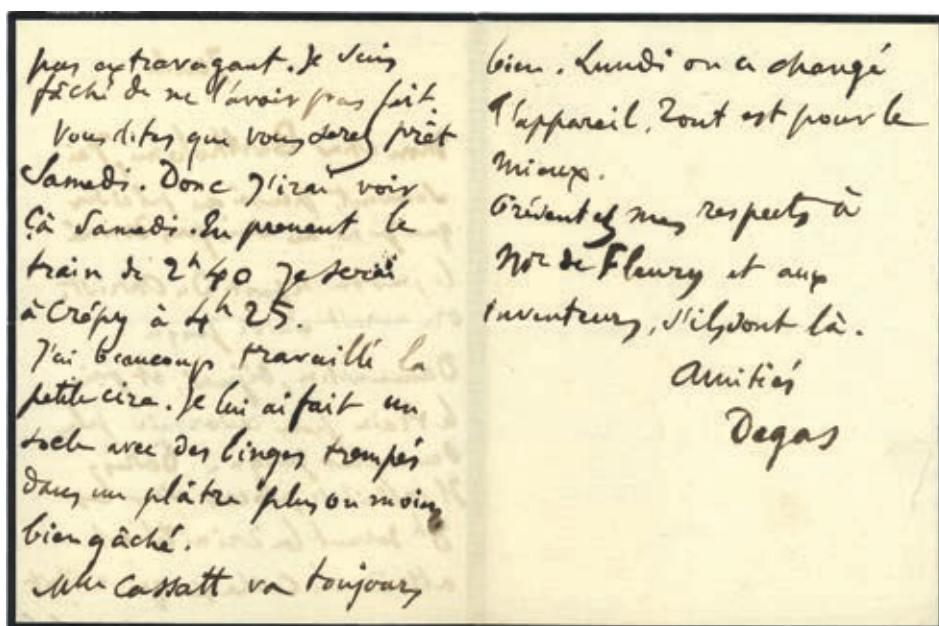
« La chimie a tué l'alchimie et l'astronomie l'astrologie. C'est pourquoi nous devenons tristes dès qu'on nous apprend à lire. On parle bien d'un pays au-delà des frontières et de leurs habitudes. Hélas ! Messieurs, pourquoi cet émail "subconscient" de qui va naître. Trop facile, toujours le centre d'une roue et ce monstre pétrifié qui effeuille entre ses quatre pattes un sexe de pissenlits. C'est une manière paraît-il de rendre hommage aux vertus de la génération. Je me reconnais Place de l'Étoile. Le n'importe-quoi, où j'ai sauté n'était pas un poisson volant. — Une Russe dont Paul Poirret prostitue les enfants, hommes, femmes, androgynes. Tant de princesses moscovites peuplent les bordels de Vaugirard et du grand Montrouge. Félicitations à l'heureuse mère. [...] dans les Music-halls, les laquais chipent les mouchoirs de ceux qui montent sur la scène pour assister de plus près aux expériences du professeur Bénévol. Prodige, mysticisme pour public des samedis soirs. [...] Des trous qui ne révèlent rien en plein jour, et où dans l'obscurité on découvre les merveilles qu'on ne peut pas se rappeler. Alors on prend l'habitude de se pencher. Qu'est-ce qu'on risque ? Le vertige et la culbute »...



32. **Alphonse DAUDET** (1840/1897). MANUSCRIT autographe signé, *Un livre*, [1887] ; 9 pages in-8, découpées pour composition et remontées, sous chemise et étui. 1 000/1 200 €

SUR LE JOURNAL DES GONCOURT.

Manuscrit de l'article publié dans *Le Figaro* du 21 octobre 1887, et consacré à la parution du second volume du *Journal* des frères Goncourt. Daudet regrette un peu la discrétion observée dans ce volume à l'égard des personnalités contemporaines. Cependant les auteurs se promènent maintenant « à tous les étages et recoins de la société parisienne », et leur talent s'est encore affermi : « Si bien que de cette improvisation au jour le jour, de ces notes jetées en hâte pour leur conserver la vivacité de l'impression, est sortie une œuvre d'art admirable, le "Livre de raison" de la littérature moderne »... Daudet évoque, à titre de comparaison, les *Mémoires* de Philarète Chasles, de Chateaubriand, et les *Choses vues* de Victor Hugo, puis cite des passages du *Journal* en prévenant les lectrices qu'elles y rencontreront, à côté de notes mélancoliques, des crudités de langage. Il souligne l'intérêt des jugements et des impressions qui varient au fil des pages : « les portraits définitifs s'y font par retouches et petits traits ajoutés, au courant d'une connaissance plus intime, d'une fréquentation plus assidue, jusqu'au contentement de ces consciences éprises d'honnêteté dans leur vie autant que de vérité dans l'art. Je m'arrête, avec le regret de n'avoir pas fait moi aussi, un large et beau portrait littéraire des Goncourt, de n'avoir pas dit une bonne fois ce que leur œuvre si multiple a créé de neuf en art, en histoire, dans le roman, de n'avoir pas déclaré bien haut que toute la littérature contemporaine, nous tous, nous sommes les redevables et tributaires de ces directs héritiers de Balzac et de Diderot »... Daudet, pour finir, lave les Goncourt de l'accusation de pornographie, et évoque avec pudeur la douleur d'Edmond après la mort de Jules et son courage pour reprendre seul le travail...



33

33. **Edgar DEGAS** (1834-1917). L.A.S., Jeudi 13 juin 1889, à Albert BARTHOLOMÉ ; 3 pages in-12 (petit deuil).
2 000/3 000 €

BELLE LETTRE SUR SA SCULPTURE LE TUB.

Il regrette de ne pas avoir profité du départ de la sculpture du Christ de Bartholomé : « On aurait suivi jusqu'à Dammartin, déjeuné, et pris le train pour redormir plus doucement jusqu'à Paris » ; il ira le voir à Crépy samedi. Puis il parle de sa sculpture *Le Tub* : « J'ai beaucoup travaillé la petite cire. Je lui ai fait un socle avec des linges trempés dans un plâtre plus ou moins bien gâché ». Il donne des nouvelles de Mary CASSATT qui « va toujours bien. Lundi on a changé l'appareil. Tout est pour le mieux »...

34. **André DERAÏN** (1880-1954). MANUSCRIT autographe signé, *Hommage à Jacques-Émile Blanche peintre splendide et critique admirable* ; 9 pages in-fol., avec ratures et corrections. 2 000/2 500 €

AMUSANT ARTICLE CONTRE JACQUES-ÉMILE BLANCHE, FAUX HOMMAGE CONSTRUIT SUR LE MODE DE L'IRONIE, publié dans la revue *Signaux de Belgique et de France* en septembre 1921.

Il faut bien du courage pour rendre hommage à « un homme officiel, riche, décoré, qui portait la haute société moderne (présidents, maréchaux, baronnes, génies, etc.) avec une maestria et un joli métier, et qui ajoute à cette chose déjà énorme "l'art d'écrire" hebdomadairement, [...] des articles où il admoneste assez vertement des jeunes gens ou des hommes mûrs qui ne sont ni décorés, qui ne font pas de portrait, qui n'ont ni situation officielle ni réputation ». Derain se réjouit que les peintres illettrés d'autrefois aient disparu, et que J.-E. Blanche relève « la maigre estime dans laquelle on avait l'habitude de tenir les peintres au sujet des Lettres »... Il loue la culture de cet homme si raffiné, si érudit, défenseur de la langue et de l'art français, mais témoigne aussi de « l'admiration béate » qu'il éprouve devant sa peinture, avec trois exemples : la pharmacie de la rue Monceau, où « le drame est à son paroxysme et rien n'échappe à l'œil aigu du peintre. On peut situer un tel génie entre Michel-Ange et Jean Béraud » ; son *Portrait d'un savant*, « stupéfiant pas son audace, la jambe qui est en l'air constituant un exercice aussi périlleux pour le peintre que pour le modèle », entre Olivier Merson et Rembrandt ; et la *Nature morte aux oignons*...

Quant à son style écrit, il se souvient d'une ancienne bonne, admirative et persuadée que Jacques Blanche était une femme, tant son style était féminin, délicat et raffiné ; il put lui confirmer le contraire après sa première rencontre avec Blanche à l'Opéra... La bonne lui raconte un rêve, des plus absurdes et grotesques, mettant en scène Marcel BOULENGER, en chasseur défenseur de la langue française, Marcel PROUST dans un hamac, BLANCHE peignant un paysage, pendant que PICABIA, derrière lui, « lui donnait des conseils avec virulence et esprit », auxquels Blanche répondait avec emphase qu'il savait déjà tout faire, que « maintenant j'aphorise, je suis un aphoriseur, président de la secte des aphorisans », pendant qu'André LHOÏTE faisait le point avec un sextant... Mais Derain revient aux articles de Blanche « sur les jeunes peintres, et je pensais comme ils prennent mal ces sublimes conseils ». Il lui rappelle une vieille tante qui passait son temps à le mettre en garde lorsqu'il était enfant, et exultait de le voir pleurer lorsqu'il n'avait pas suivi ses avertissements : « Je me fis à ce manège et je sus que pour lui causer la plus grande joie, je devais revenir vers elle en pleurant à chaudes larmes. C'est d'ailleurs vers ce temps que je contractai mes premières habitudes de sournoiserie, d'hypocrisie, lesquelles habitudes entrent pour une bonne part dans la confection de la présente lettre ».

Ancienne collection Pierre LÉVY (Troyes, 2 février 2007, n° 6).

2
N^o 12
t. n^o 9

titre | Hommage à Jacques-Emile Blanche
peintre splendide et critique admirable

Heureux Ces peintres dotés de par leurs parents de très longs
prénoms, les critiques, les ceruains de beauté, renoucent malgré
la splendeur ~~de leur oeuvre~~ ^{à faire} aux longs articles qu'il
pourraient faire, car ces pages de prénoms ~~pourraient~~
indisposeraient les directeurs qui offrent les colonnes de
leur journal. Pour une fois, je ne faillirai pas, furi
que Jacques-Emile Blanche soit une chose bien longue
et bien embêtante à redire constamment. Je ne
faillirai pas non plus à ce courage qui consiste à
rendre hommage à un homme officiel, riche, décoré,
qui portait la haute société moderne (présidents,
maréchaux, baronnes, génies, etc) avec une
maîtrise et un folit métier, et qui ajoute
à cette chose déjà énorme "l'art d'écrire"
hebdomadairement, (dans un journal quotidien,
des articles ou il admonestait aux vertueux des
jeunes gens ou des hommes mûrs qui ne
sont ni décorés, qui ne font pas de portrait, qui
n'ont ni situation officielle ni réputation,
et qui n'ajoutent pas à leur modeste situation
des articles hebdomadaires de deux cents lignes
que l'on réunit à la fin
de l'année en un volume à gros tirage

35. **Robert DESNOS** (1900-1945). 5 L.A.S., Chaumont puis Paris 1919-1923, à Louis de Gonzague FRICK ; 11 pages formats divers, enveloppes et adresses. 2 500/3 000 €

BELLE CORRESPONDANCE DE JEUNESSE.

Dans les premières lettres, le jeune « Robert-P Desnos », âgé de 19 ans, fait son service militaire à Chaumont (Haute-Marne).

[3 septembre 1919]. Il annonce qu'il a « cessé toute collaboration à *Lutétia* en raison du refus de Saulgeot à me communiquer les épreuves de mon article. Cela, vous le reconnaîtrez, je pense, n'a qu'une minime importance dans la régie de la planète. [...] Je souhaite que toutes les fleurs de cet automnal septembre jonchent la rue Notre Dame de Lorette en hommage à vos vers »...

[27 mars 1920]. Il évoque sa vie de militaire : « Pour le moment je fais un cours d'*hygiène* à ma compagnie et j'initie les recrues de la Nièvre aux bienfaits de la douche : cela en outre me permet d'en prendre une par jour ! J'ai retrouvé à Chaumont un ami qui a mis une chambre à ma disposition où je peux travailler. Je n'ai d'ailleurs emporté qu'un seul livre d'une lecture tonique : MALLARMÉ. C'est grâce à lui que j'ai pu surmonter les dégoûts de la carrière. Je suis toujours en relation avec un libraire all. qui me conseille d'attendre un mois pour éditer. Je pense donc voir sortir mon livre vers le mois de mai juin »...

S.d. « Vous offrir un livre de Laurent TAILHADE m'est un double plaisir puisque cela me permet de rendre hommage à votre talent et de faire acte d'admiration pour celui qui sut nous montrer le "beau geste". Puisse ce livre (et il le pourra) vous éloigner de la laideur actuelle dont vous savez si bien nous distraire au gré de votre conversation ou de vos rimes »...

[8 mars 1921]. « Je suis tout près de mon départ. [...] Comment fut la cérémonie Tailhade ? [...] J'ai reçu une lettre charmante de *l'Almanach des saisons* où l'on réclame ma collaboration pour le printemps. J'ai envoyé un petit poème de *Prospectus* que vous connaissez je crois. J'ignore maintenant totalement le but de mon voyage. Il se pourrait que ce soit le Maroc. Enfin quoi qu'il en soit je pars et avec joie. Tous les sergents majors alliés aux adjudants m'auraient rendu fou [...]. Si vous voyez Guy ROSEY dites-lui tous mes souvenirs ainsi qu'à madame "Qui Rose est" »...

[1923], sur MALLARMÉ et Benjamin PÉRET. Desnos félicite Frick « pour l'article Péret. C'est très bien dire ce qu'est notre ami et cela si clairement et simplement. Je doute fort qu'il y en ait de meilleur sur 125 B^d St Germain. Quant au numéro Mallarmé, laissez-moi vous féliciter d'une initiative à laquelle vous n'êtes certainement pas étranger. Votre article est très bien encre que je ne goûte pas autant que vous les *vers de circonstance* de S.M. Cela tient sans doute à ce que vous l'avez presque connu en approchant de ses amis et que sa personne vous est plus présente qu'à moi. L'article de SUARÈS est discutable mais intéressant comme tout ce qui peut amener la discussion. Je n'aime point tant le reste mais dans l'ensemble c'est une chose très bien et qui laisse à penser, surtout quand on considère la bêtise de nos contemporains Béraud et Vautel régnant »...

ON JOINT 2 L.A.S. de Youki Desnos à René Lacôte (1956-1957) ; plus *Chantefleurs et Chantefables* ill. par Gabrielle Sauvain (Gründ 1955), et le numéro de la revue 1492 consacré à Desnos (1963).

pour l

Paris Dimanche.

cher ami,

merci de votre lettre affectueuse
 comme d'habitude à qui ne pouvait
 de vous.
 toute mes félicitations pour
 l'article Peret. C'est très
 bien dire ce que c'est
 notre ami et cela si
 clairement et simplement.
 Je doute fort qu'il y en
 ait de meilleur sur
 "129. Bd St Germain"
 qu'un au même
 Mallarmé laith moi

si envoie un petit poème au Prospectus que vous connaissez le
 totalement le but de mon voyage. Il se pourrait que ce
 quoi qu'il en soit je pars et avec joie. Tous les sergents
 d'arts m'auraient rendu fou.
 adieu une sincère amitié

Robert

[Signature]

Captal
 109 R.I.
 11ème Cie
 Chammont J. M.

tous mes bonsoirs à mi qui a Madame & qui Rose est >>
 route *[Signature]*

pour me



Monsieur
 Louis & Jacques
 11 Rue Notre Dame
 Paris

en attendant de vous m'adresser cela
 c'est à dire ceux ou je pourrai
 enfin vous voir croyez moi
 Sincèrement votre *[Signature]*

36. **Marcel DUCHAMP** (1887-1968). L.A.S. « Marcel », Dimanche [été 1935], à Pierre de MASSOT ; 1 page in-4. 1 000/1 500 €

À propos de Henry MILLER qui venait de publier *Tropic of Cancer*, sur lequel Cendrars avait écrit un retentissant article dans la revue *Orbes* [« Un écrivain américain nous est né : Henry Miller, auteur de *Tropic of Cancer* », *Orbes*, juillet 1935]. Dans ce même numéro d'*Orbes*, Pierre de Massot avait publié un article sur *La Boîte verte* de Duchamp, qui lui-même avait illustré la quatrième de couverture de la revue par un dessin, *Témoins oculistes*.]

« Cher Pierre, J'ai vu Lévesque j'ai vu *Orbes* ton article est très bien et aussi celui de Lévesque – la coïncidence Blaise CENDRARS, MILLER est amusante. Je voudrais bien que tu aies un vrai "*Mariée*". – Veux tu venir le chercher chez moi [...]. Mary demande son *Tropic of Cancer* apporte le en même temps »... [*La Boîte verte (La Mariée mise à nu par ses célibataires, même)*, Paris, Éditions Rose Sélavy, 1934, 300 exemplaires].

37. **Marcel DUCHAMP** (1887-1968). 8 L.A.S. à K. G. Pontus HULTEN, Cadaquès, New York, Amsterdam, Neuilly s/Seine 1960-1967 ; 14 pages formats divers, 8 enveloppes jointes ; en anglais et en français ; avec des documents joints ; le tout sous boîte-étui toile bleue. 5 000/7 000 €

INTÉRESSANTE CORRESPONDANCE SUR SES ŒUVRES ET SUR SALVADOR DALI.

[L'historien d'art suédois Karl Gunnar Pontus HULTEN (1924-2006) fut, avant de devenir directeur du Centre Pompidou, directeur du Musée de Stockholm qui consacra à Duchamp une exposition importante en 1961 ; Marcel Duchamp le conseille sur le choix de ses œuvres. Il insiste également pour que le Musée achète un tableau de DALI qu'il juge important.]

Cadaquès 21 août 1960. Il conseille de demander à M. Marceau « the *Nude N° 3* (the *N°2* is becoming too fragile for transportation). OK for the *Chocolate grinder N° 2* (1914) [...] *Appareil rotatif* is too fragile [...] *Demisphere* is all right. *Moulin à café* is in Brazil and I am not sure whether Maria Martins would want to lend it. (A color reproduction from the *Boite-en-valise* is exactly the same size as the original). [...] *Bicycle wheel* – reconstruction all right. Impossible to have any of the glasses. Your idea of a reproduction in reduced scale of the big glass is all right »...

New York 29 avril 1961. Il est très pris par une vente d'échecs (« a Chess auction sale ») à Parle-Bernet Galleries ; TINGUELY lui expliquera. Il approuve l'idée de présenter dans l'exposition une partie d'échecs, mais refuse de la faire lui-même, et suggère de faire jouer par câble un grand maître suédois contre Nicholas Rossolino à New York. « After all a chess game of this kind belongs to a form of motion in art ! »... – Cadaquès 21 juin. Il passe l'été à Cadaquès, mais, ayant eu de très bons échos de l'exposition de Stockholm, il essaie d'organiser un voyage pour la visiter... – 2 août. Détails sur son voyage... « please tell Ulf Linde how excited I was to receive the photo of the copy of the *Bride [La Mariée mise à nu...]*, which looks very "fidèle" and convincing »... – Amsterdam 9 septembre, remerciant de l'invitation à Stockholm « et de votre empressement à faire de ce voyage une suite d'épisodes plus délicieux l'un que l'autre. Naturellement, le clou était l'exposition elle-même que même les descriptions faites par des amis enthousiastes n'arrivaient pas à rendre exactement »...

Neuilly 1^{er} juillet 1964. Il va partir pour Cadaquès, et verra Dali dès son arrivée... – Cadaquès 11 juillet : « J'ai vu hier DALI. Il y a un tableau très important de lui datant de 1934 que vous connaissez sans doute par les reproductions dans les derniers livres sur Dali. C'est *Enigma of William Tell* extrêmement grand », dont il donne les dimensions ; « il demande \$ 60.000. Le tableau doit partir pour le Japon incessamment pour une exposition qui durera quelques mois. Si vous êtes intéressé il serait bon que vous écriviez tout de suite à Dali pour au moins lui demander une option. [...] Personnellement, je trouve ce tableau un des plus importants de la bonne époque »...

New York 16 novembre 1967. Il refuse d'écrire un texte pour un catalogue d'exposition : « Such a text should be written by a (or several) professional writer with all the objective weight that an (any) artist can't have ». Philadelphia avait refusé de prêter le *Chocolate grinder N° 2* pour sa rétrospective au Musée d'art moderne de Paris...

On joint :

1°) L.S. de Robert LEBEL à Pontus Hulten (1960).

2°) Trois doubles dactyl. de lettres de Pontus HULTEN à Marcel Duchamp (1960-1961).

3°) Une carte postale a.s. de Teeny DUCHAMP.

4°) Une correspondance entre différents directeurs de Musées et Pontus Hulten concernant les prêts d'œuvres de Marcel Duchamp et leur transport.

5°) Des notes de Pontus Hulten concernant Duchamp et une carte postale du *Grand verre* annotée par Pontus Hulten avec explications pour le montage.

6°) Un catalogue d'exposition (1954) et des coupures de presse.

7°) Ektachromes et photographies d'œuvres de Duchamp.

38. [**Marcel DUCHAMP**]. **Denise BELLON** (1902-1999). 800/1 000 €

Marcel DUCHAMP dans son atelier. Photographie originale, [vers 1937] ; tirage argentique, 25 x 24 cm.

Marcel Duchamp est dans son atelier, de profil, devant un échiquier.

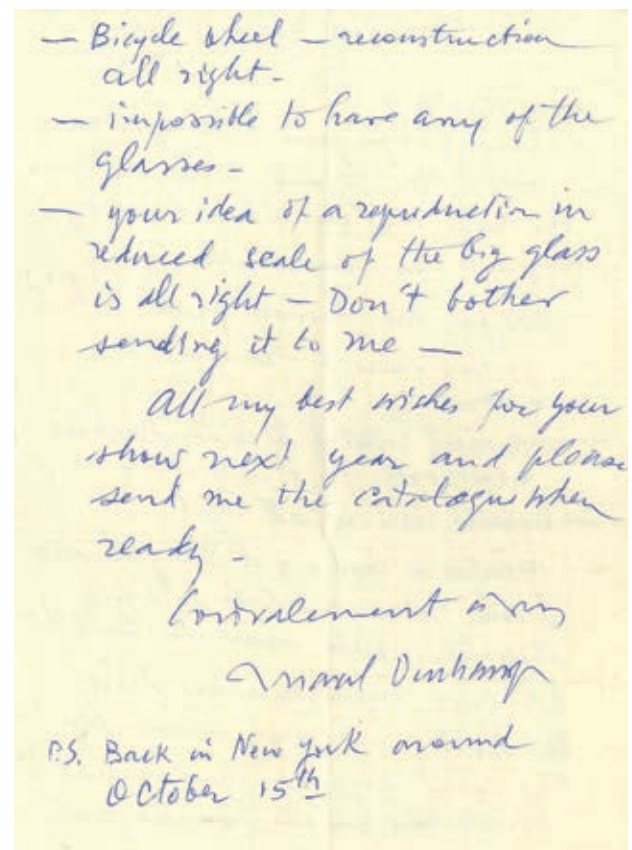
Tampon de Denise Bellon au verso.



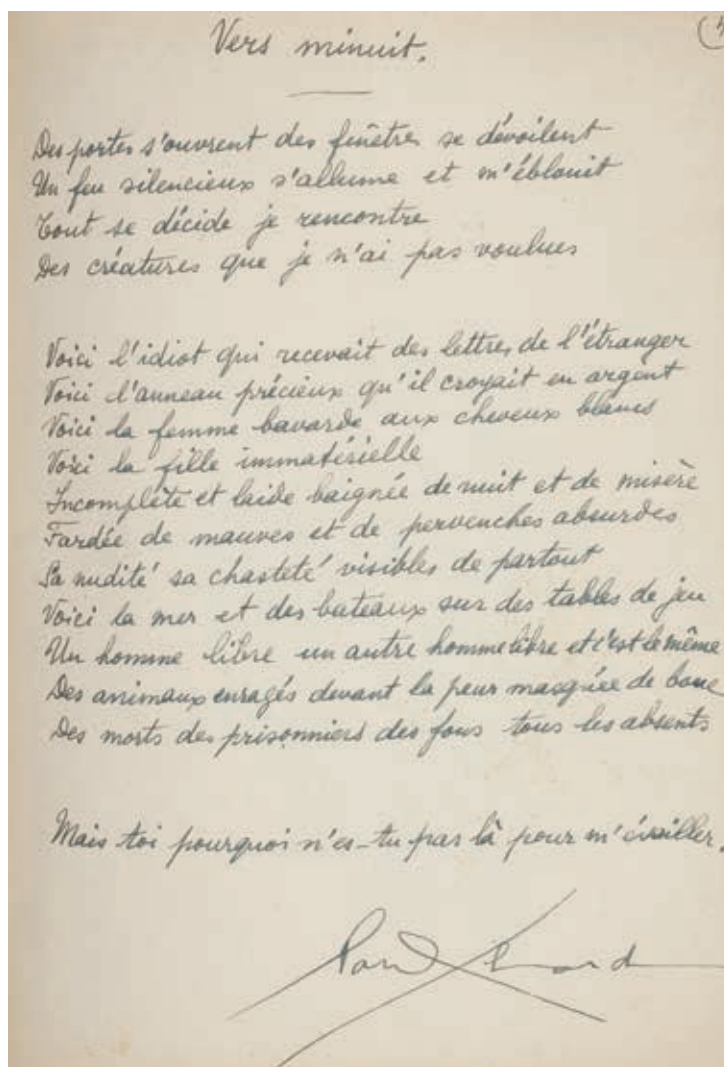
37



38



37



39. **Paul ÉLUARD** (1895-1952). MANUSCRIT autographe signé de TROIS POÈMES ; 4 pages petit in-fol., à l'encre bleue sur 4 feuillets de papier vergé ancien, reliées en un volume box noir, filet à froid sur le bord extérieur des plats, ponctué de quatre petits cercles mosaïqués de filets multicolores sur le plat supérieur, les mêmes cercles striés de noir et entouré d'un filet de couleur sur le plat inférieur, dos lisse avec nom de l'auteur en lettres colorées, étui (Renaud Vernier, 1979). 2 500/3 000 €

MANUSCRIT DE TROIS BEAUX POÈMES DE **LA VIE IMMÉDIATE** (Éditions des Cahiers Libres, 1932). Il présente des variantes avec le texte publié.

Sans vieillir a paru sous le titre *Les semblables* (44 vers) :

« Je change d'idée

A suivre les brises de fil fin »...

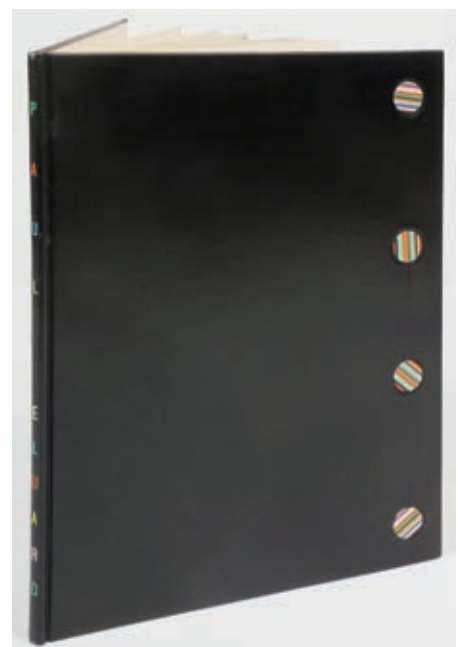
Couleur de l'air a paru sous le titre *Par une nuit nouvelle* (11 vers) :

« Femme avec laquelle j'ai vécu

Femme avec laquelle je vis »...

Vers minuit (16 vers) :

« Des portes s'ouvrent des fenêtres se dévoilent
Un feu silencieux s'allume et m'éblouit »...



II

Au-dessous des sommets
Nos yeux ferment les fenêtres
Nous ne craignons pas la paix de l'hiver

Les quatre murs éteints par notre intimité
Quatre murs sur la terre
Le plancher le plafond
Sont des cibles faciles et rompues
À ton image alerte que j'ai dispersée
Et qui m'est toujours revenue

Un monotone abri
Un décor de partout

Mais c'est ici qu'en ce moment
Commencent et finissent nos voyages
Les meilleures folies
C'est ici que nous défendons notre vie
Que nous cherchons le monde

Un pic écorché aux nuages fuyants au sourire éternel
Dans leur cage les lacs au fond des trous la pluie
Le vent sa longue langue et les anneaux de la fraîcheur
La verdure et la chair des femmes au printemps
La plus belle est un baume elle incline au repos
Dans des jardins tout neufs amortis d'ombres tendres
Leur mère est une feuille
Luisante et nue comme un linge mouillé

Les plaines et les toits de neige et les tropiques luxueux
Les façons d'être du ciel changeant
Au fil des chevelures
Et toujours un seul couple uni par un seul vêtement
Par le même désir
Couché aux pieds de son reflet
Un couple illimité.

Paul Éluard

40. Paul ÉLUARD (1895-1952). POÈME autographe signé, **À la fin de l'année, de jour en jour plus bas, il enfouit sa chaleur comme une graine**, [1935] ; 2 pages in-4 sur papier vert fin. 4 000/5 000 €

MANUSCRIT COMPLET D'UN DES TROIS POÈMES PUBLIÉS DANS **FACILE**, livre d'art publié en 1935 par l'imprimeur-éditeur Guy Levis Mano en 24 exemplaires sur Japon Impérial, et composé de douze photographies de MAN RAY.

Ce poème de 66 vers est composé de deux parties, chacune sur une page [I, 35 vers ; II, 31].

- I
« Nous avançons toujours
Un fleuve plus épais qu'une grasse prairie
Nous vivons d'un seul jet
Nous sommes du bon port » [...]
- II
« Au-dessous des sommets
Nos yeux ferment les fenêtres
Nous ne craignons pas la paix de l'hiver [...]
Et toujours un seul couple uni par un seul vêtement
Par le même désir
Couché aux pieds de son reflet
Un couple illimité ».

41. **Paul ÉLUARD** (1895-1952). MANUSCRIT autographe signé, **LE LIVRE OUVERT I** (1938-1940) ; 66 feuillets grand in-8 de papier vergé bleuté, sous chemise décorée de papier peint avec le titre *Fleurs d'obéissance* et les initiales PE au verso ; chemise demi-marroquin rouge, étui marroquin rouge. 15 000/20 000 €

MANUSCRIT COMPLET DE CET IMPORTANT RECUEIL DE 73 POÈMES.

C'est en octobre 1940 aux *Cahiers d'art* qu'Éluard publie ce premier *Livre ouvert* rassemblant des poèmes composés de 1938 à 1940, qu'il commente ainsi dans *Raisons d'écrire* : « La blême avant-guerre, la guerre grise aux prises avec les éternels prodiges. Et si je ne résiste pas à la tentation d'introduire dans ce que j'écris de puériles devinettes (par exemple, au début de *Quatre deuils*), je laisse tout leur champ à la beauté et à l'horreur, au désir et à la rébellion ». Plusieurs de ces poèmes avaient paru en volume (comme ceux de *Médieuses* en 1939) ou dans des revues (notamment dans *Mesures* du 15 avril 1940 sous le titre général *Fleurs d'obéissance*, titre un temps envisagé pour le recueil et biffé sur la page de titre).

Soigneusement tracé de la belle et élégante écriture d'Éluard à l'encre bleue, le manuscrit présente cependant de NOMBREUSES CORRECTIONS, ainsi qu'UNE ÉPIGRAPHE ET UN AVANT-PROPOS INÉDITS, biffés, et un premier PLAN d'organisation du recueil.

Le manuscrit contient les poèmes suivants (certains avec leur date, supprimée dans l'édition) :

Vivre (« Nous avons tous deux nos mains à donner »...), *Nous n'importe où* (« L'oiseau s'arrête guette un point d'or clair et tendre »...), « *Je veux qu'elle soit reine !* » (dédié à Nusch : « Un village une ville et l'écho de ma voix »...), *Seul* (« À droite du ciel sombre un arbre fleurirait »...), *Crier* (« Ici l'action se simplifie »...), *Deux voix en une* (dédié à sa fille Cécile : « Enfant toujours blotti dans un temps inégal »...), *Justice* (« Lourde image d'argent misère aux bras utiles »...), *Jouer* (« Ce pain gardé par des guerriers »...), *Mourir* [1 « Plus une plainte plus un rire »..., 2 « Qui ne veut mourir s'affole »...], *Finir* (« Les pieds dans des souliers d'or fin »...), *Passer* (« Le tonnerre s'est caché derrière des mains noires »...), *Au fond des mains* (« Au fond des mains de la croix »...).

QUATRE DEUILS : I (« Pain ronronnant banale tentation »...), II (« Ravir sans honte nids et fruits »...), III (« Je tremble c'est des misères misère »...) IV (« Meurt-de-faim mendiants et larrons »...).

Paille (« Paille mêlée au grain »...), *Enfants* (« L'alouette et le hibou dans le même jardin »...).

VUE DONNE VIE : I (« Rayons des yeux et des soleils »...), II (« Le matin les branches attisent »...), III (« Tout disparut même les toits même le ciel »...), IV (« Dans les ténèbres du jardin »...), V (« Unis la fraîcheur et le feu »...), VI (« Homme au sourire tendre »...), VII (« La grande rivière qui va »...).

MÉDIEUSES : *Je ne suis pas seul* « Chargée / De fruits légers aux lèvres »... ; *Médieuses* : I (« Elle va s'éveiller d'un rêve »...), II (« Près de l'aigrette du grand pont »...), III (« Sous des poutres usées »...), IV (« Dans les parages de son lit rampe la terre »...), V (« Mes sœurs prennent dans leurs toiles »...), VI (« Où es-tu me vois-tu m'entends-tu »...), VII (« Et par la grâce de ta lèvre arme la mienne »... ; *Au premier mot limpide* (« Au premier mot limpide au premier rire de ta chair »...).

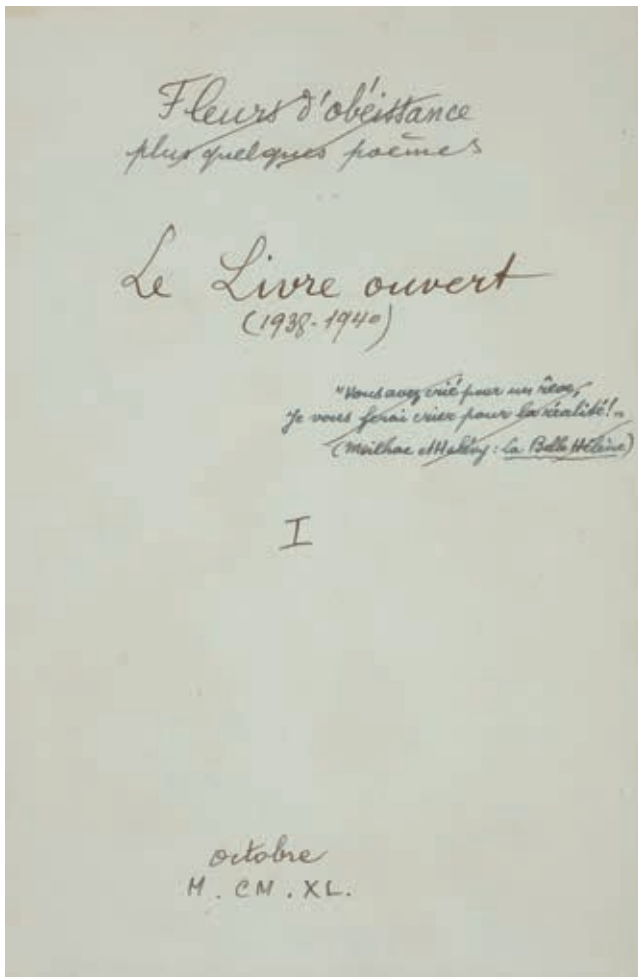
ONZE POÈMES DE PERSISTANCE : *Rien que le grand air*, *Le rôle de l'impuissance*, *Jours sans ombres*, *Bariolage*, *Premier moment*, *Les dieux*, *L'orage*, *Proportions*, *Premier et dernier acte de la tragédie*, *Renoncement*, *Indépassable* ;

RENCONTRES (I à XI, dédié à Germaine et Georges Hugnet) ;

POUR VIVRE ICI : I (« Je fis un feu, l'azur m'ayant abandonné »..., daté 1918), II (« Le mur de la fenêtre saigne »...), III (« La lune enfouie les coqs grattent leur crête »...), IV (« Autour des mains la perfection »...), V (« Aucun homme n'est invisible »...).

RÈGNES (avec titres biffés) : I [M.N] (« Tôt sur la terre un gentil rire »...), II (« La plus faible en ce bas monde »...), III [D'une seule] (« Notre maison autour de ta beauté »...), IV [Aimer] (« Ma foi en toi est si bien entourée »...), V (« La douce chair recueillie aujourd'hui »...), VI [Claire] (« La maison s'éleva comme un arbre fleurit »...), VII [Belle] (« Construire il y a d'autres jeux »...), VIII [Claire] (« Les fleurs les feuilles les épines »...), IX [Belle] (« Jeune arbre idole mince et nue »...), X (« Sur un pré blanc des nuages blancs »...), XI (« Il fait une nuit de moineaux »...).

Ancienne collection Pierre LEROY (26 juin 2002, n° 199).



Médiuses

I

Elle va s'éveiller d'un rêve noir et bleu
Elle va se lever de la nuit grise et mauve
Sa jambe est lisse et son pied nu
L'audace fait son premier pas

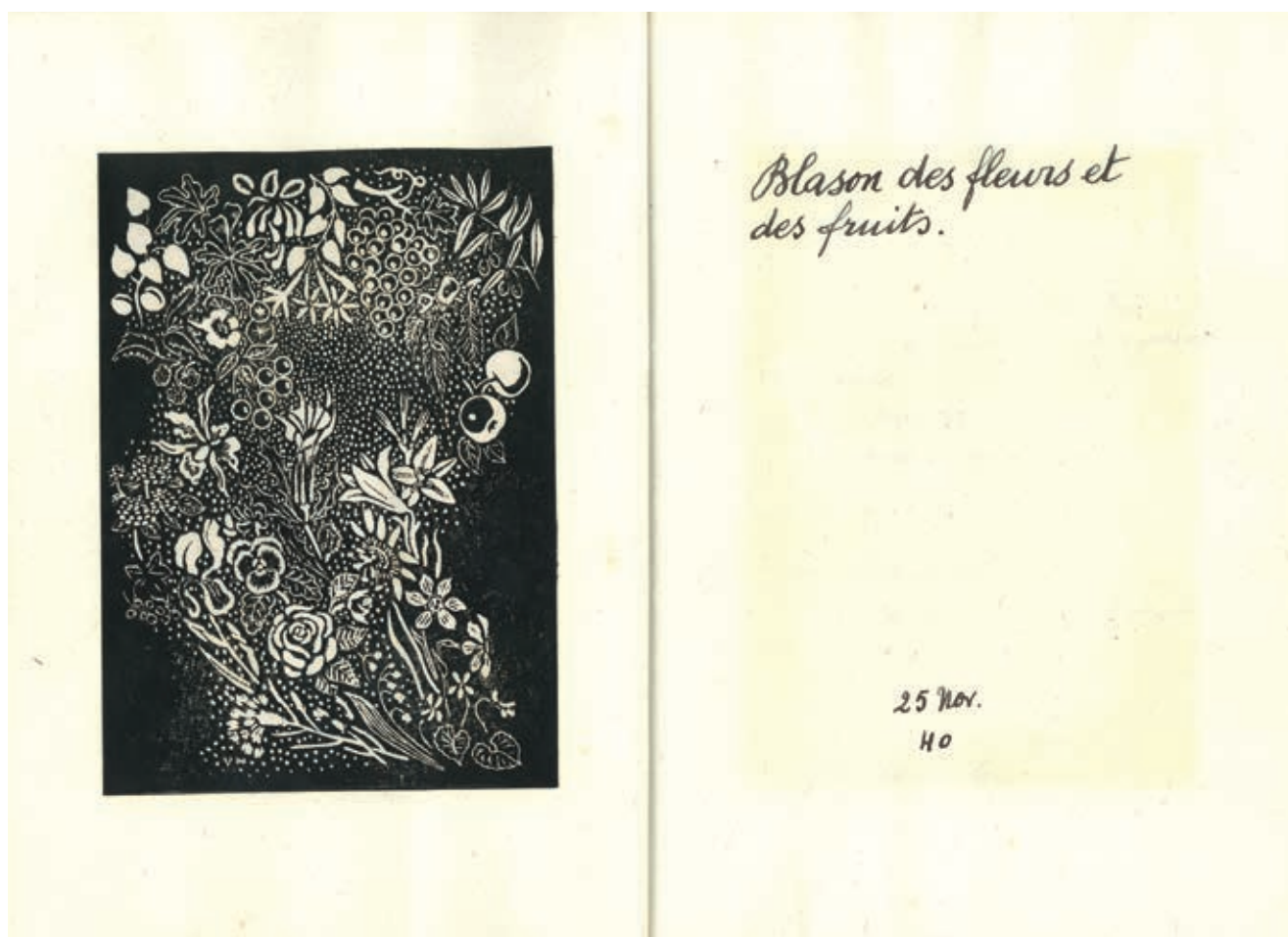
Au son d'un chant prémédité
Tout son corps passe en reflets en éclats
Son corps pavé de pluie armé de parfums tendres
Démêle le fuseau matinal de sa vie.

II

Près de l'aigrette du grand pont
L'orgueil au large
J'attends tout ce que j'ai connu
Comblée d'espace scintillant
Ma mémoire est immense

La bonté danse sur mes lèvres
Des haillons tièdes m'illuminent
Une route part de mon front

Proche et lointaine
La mer bondit et me salue
Elle a la forme d'une grappe
D'un plaisir mûr



42. **Paul ÉLUARD** (1895-1952). MANUSCRIT autographe signé, **BLASON DES FLEURS ET DES FRUITS**, 1940 ; 12 pages in-8, sur papier vélin, avec plusieurs gravures de Valentine HUGO, couverture de papier rouge ; reliure de plexiglas, noir pour le second plat, le premier plat fumé sur les bords et transparent au centre laissant voir le portrait de Paul Éluard par Valentine Hugo, dos de maroquin noir, étui (Mercher, 1960). 5 000/7 000 €

PRÉCIEUX MANUSCRIT ORIGINAL, EXEMPLAIRE DE VALENTINE HUGO.

Blason des fleurs et des fruits fut copié en 1940 par Éluard à 12 exemplaires illustrés d'un bois gravé de Valentine HUGO. Celui-ci est l'exemplaire n° 1, celui de Valentine Hugo, qui a noté : « mon exemplaire avec les corrections de Paul Eluard ».

En effet, ce manuscrit comprend de NOMBREUSES RATURES ET CORRECTIONS, présentant QUANTITÉ DE VARIANTES INÉDITES.

La page de titre porte la date « 25 nov. 40 » ; en regard, le bois gravé de Valentine Hugo (n° 1/12) ; Valentine Hugo a ajouté à l'exemplaire divers états de ce bois : épreuve sur papier or n° 1, 1 chine bois rayé, 1 japon ancien bois rayé, « unique épreuve essai sur japon ancien ». L'exemplaire comprend encore un projet autographe d'Éluard pour la page de titre avec un oiseau dessiné par Éluard ; en tête, un remarquable portrait d'Éluard gravé au pointillé par Valentine Hugo, signé et numéroté 15/40.

Blason des fleurs et des fruits fut placé par Éluard en 1941 dans son *Choix de poèmes* puis en 1942 dans *Le livre ouvert II* ; ce long poème sera dédié à Jean PAULHAN.

Ancienne collection du colonel Daniel SICKLES (Bibliothèque d'un amateur. Surréalisme, Dadaïsme, Cubisme, 23-24 mars 1981, n° 151).

Fleurs à l'haleine colorée
Fruits sans détours câlins et purs
Fleurs récitantes passionnées
Fruits confidentiels de la chaleur
J'ai beau vous unir vous mêler
Aux choses que je sais par cœur
Je vous perds le temps est passé
De penser en dehors des murs.

~~Paul Leonard~~

43. **Paul ÉLUARD** (1895-1952). POÈME autographe signé, *Blason des arbres*, [1941] ; 2 pages in-4. 2 000/2 500 €

BEAU ET LONG POÈME de 80 vers, publié dans la revue *Fontaine* en septembre 1941, puis dans le *Choix de poèmes* (Gallimard, 1941), avant d'être recueilli dans *Le Livre ouvert II*, (Cahiers d'Art, janvier 1942), où il est dédié à Yvonne Zervos ; il a ensuite été repris dans le *Livre des arbres* en 1956.

Le manuscrit, sur papier quadrillé, et signé en lettres capitales, est celui envoyé à *Fontaine* ; il ne porte pas de dédicace, et présente une variante à la 6^e strophe : « Ou le saule » qui deviendra « Ou le tremble »...

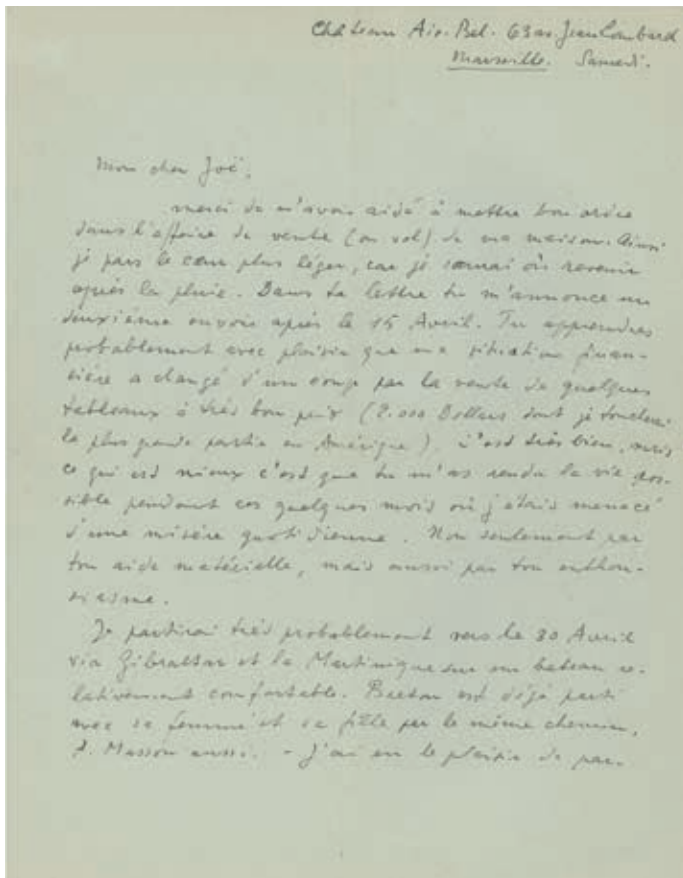
« Bouche folle ou sage
Il te faut parler
Bouche ouverte ou close
Il te faut rêver
Plus haut que ton souffle »...

44. **Dominique ÉLUARD** (1914-2000). 3 L.A.S. et 5 L.S., 1953-1955, à René LACÔTE des *Lettres Françaises* ; 7 pages in-8 et 2 cartes postales, enveloppes. 200/250 €

Correspondance de la dernière épouse du poète avec le directeur de la revue *Les Lettres Françaises*.

5 novembre 1953. Elle lui demande de collaborer au « numéro anniversaire de la mort de Paul »... 18 août 1954. Elle veut savoir s'il a proposé son article sur le *Phénix* ?... 10 janvier 1955. Sachant qu'il traverse des moments difficiles, elle se met à sa disposition... 28 mars 1955. « J'ai souvent besoin du travail bibliographique que vous avez fait sur l'œuvre de Paul », elle lui propose de le dactylographier... 10 novembre 1955. Elle veut le voir avant de partir, car elle doit « montrer chez Gallimard la bibliographie que vous avez établie »... Mercredi matin. « Le Club Français du Livre réédite l'anthologie de poésie ancienne de Paul en complétant les notices (non faites par Paul) que Paul lui-même trouvait insuffisantes ». Elle juge ce travail scolaire et inacceptable, et propose que Lacôte le refasse rapidement, au prix qu'il souhaitera... ON JOINT une L.A.S. à Mme Lacôte, 5 novembre 1958, lui demandant de lui retourner les documents qu'elle avait confiés à son mari pour son étude sur Paul Éluard ; le faire-part de l'enterrement de Nusch Éluard (1946) ; une photo d'Éluard avec Nusch et un ami (retirage) ; etc.

45. **Max ERNST** (1891-1976). L.A.S., Marseille Château Air-Bel Samedi [avril 1941], à Joë BOUSQUET ; 1 page et demie in-4. 1 500/1 800 €



SUR SON PROCHAIN DÉPART POUR LES ÉTATS-UNIS.

La lettre est écrite de la fameuse villa Air-Bel où les Surréalistes s'étaient retrouvés fin 1940 après la défaite, en attendant de gagner les U.S.A.

« Merci de m'avoir aidé à mettre bon ordre dans l'affaire de vente (ou vol) de ma maison. Ainsi je pars le cœur plus léger, car je saurai où revenir après la pluie. [...] Tu apprendras certainement avec plaisir que ma situation financière a changé d'un coup par la vente de quelques tableaux à très bon prix (2000 dollars dont je toucherai la plus grande partie en Amérique). C'est très bien mais ce qui est mieux c'est que tu m'as rendu la vie possible pendant ces quelques mois où j'étais menacé d'une misère quotidienne. Non seulement par ton aide matérielle, mais aussi par ton enthousiasme. Je partirai très probablement vers le 30 avril via Gibraltar et la Martinique sur un bateau relativement confortable. BRETON est déjà parti avec sa femme et sa fille par le même chemin. A. MASSON aussi »... Il a parlé de lui avec le directeur des *Cahiers du Sud* Jean BALLARD, et lui donne son adresse provisoire, au Museum of Modern Art de New York. Il espère recevoir encore une dernière lettre de son ami avant son départ : « Au revoir, mon très cher Joë et merveilleux ami »... [Max Ernst arrivera en juillet à New York.]

BLASON DES ARBRES

Bouche folle ou sage
Il te faut parler
Bouche ouverte ou close
Il te faut rêver
Plus haut que ton souffle

Paroles paroles pendues
Aux plumes vérités des nids

Entre les branches dessinées
Du mur sans fin de la forêt
Les étoiles des œufs s'accumulent

C'est le boubeau la coquille
Et les roues fuscées en ailes

De douces devenant subtiles
Les bouches tremblent de savoir
Légère brise sur les îles

Et mille plages c'est l'aune
Ou le saule sans rupture
La caresse s'éternise
Dans ce globe de verdure
Piétiné par les oiseaux

Il a plu sur les acacias
Poitrines que la fraîcheur mêle
Seins libérés des jours des heures
Tempes marquant un pas fidèle
Grand route éprouvant son pouvoir

Une autre nuit que notre nuit
La chaleur avagante et crue
Sûre de retrouver sa force
Entre les doigts entre les bras
Entre les membres du platane

C'est le cyprès sur les tombeaux
Et pour tout dire il faut mentir
Les mots les morts découronnés
Plongent leur ombre dans son ombre
Sans sortir d'un sommeil de pierre

Ête comblez-moi cette ornière
Car une autre ornière vous guette
Le plus bel astre perd racine
La nuit vous moulera la tête
L'if en flammes n'allume rien

Le sapin aux lèvres dures

(Suite au verso)

46. **Gustave FLAUBERT** (1821-1880). MANUSCRIT autographe signé, **VOYAGE EN ORIENT. I. LA CANGE**, février 1850 ; 23 pages sur 15 feuillets in-fol. (36 x 23,5 cm) reliés demi-marquin brun à larges coins, dos à 5 nerfs (P.-L. Martin). 20 000 / 25 000 €

Précieux manuscrit de premier jet du tout début du *Voyage en Orient*, rédigé à bord de la cange sur le Nil.

Rappelons que c'est de 1849 à 1851 que Flaubert voyagea en Orient en compagnie de Maxime Du Camp, pour un long voyage qui les emmena d'abord en Égypte, puis en Palestine, au Liban, en Syrie, en Turquie, en Grèce et enfin en Italie, voyage qui le marquera durablement. Chargés d'une vague mission gouvernementale, Flaubert et Du Camp s'embarquent à Marseille le 4 novembre 1849 et touchent terre à Alexandrie le 15 novembre, puis arrivent le 26 novembre au Caire d'où ils partiront le 5 février 1850 pour un long périple.

Le manuscrit a été rédigé du 6 au 20 février 1850, « à bord de la cange » (embarcation légère utilisée pour la navigation sur le Nil), alors que Flaubert vient de quitter Le Caire pour remonter le Nil, et qu'une tempête de sable (*khamsin*) le retient enfermé.

Claudine Gothot-Mersch, dans son édition du *Voyage en Orient*, a mis en évidence la particularité de ces pages de *La Cange* au sein du *Voyage en Orient* : Flaubert « construit et rédige soigneusement son texte : il commence par le relier à son voyage de 1840 aux Pyrénées et en Corse ; il l'orne de plusieurs retours en arrière, d'un parallèle entre le Nil et la Seine ; il superpose adroitement ses deux arrivées à Marseille ; il divise le récit en très petits chapitres numérotés. *La Cange* est un écrit plein d'émotion, d'un style vibrant de questions, d'exclamations, de rhétorique, et qui offre ainsi un contraste frappant avec le reste du *Voyage en Orient*, dans lequel Flaubert l'intercalera plus tard. Sa rédaction est abandonnée quand les occasions de visites deviennent plus nombreuses : à ce moment-là, plutôt que de faire l'écrivain, "il vaut mieux être œil tout bonnement". »

Après ces pages de *La Cange*, Flaubert a préféré prendre des notes sur ses carnets, à partir desquels il rédigera, à son retour en France, le manuscrit de son *Voyage en Orient*, qui ne sera publié qu'après sa mort. Il y recopiera (avec des variantes) ces pages de *La Cange*, après les quelques pages qui évoquent son départ de Croisset puis de Paris, avec cette indication : « J'intercale ici quelques pages que j'ai écrites sur le Nil, à bord de notre cange. J'avais l'intention d'écrire ainsi mon voyage par paragraphes en forme de petits chapitres, au fur et à mesure, quand j'aurais le temps – c'était inexécutable. Il a fallu y renoncer dès que le khamsin s'est passé et que nous avons pu mettre le nez dehors. J'avais intitulé cela *La Cange*. »

Ces huit chapitres de *La Cange* seront d'abord partiellement publiés dans *Le Gaulois* du 13 mars 1881 (d'après le texte recopié dans le manuscrit du *Voyage en Orient*), repris dans le tome VI des *Œuvres complètes* chez Quantin en 1885, dans *Par les champs et par les grèves* (Charpentier, 1886), et en édition séparée sous le titre *À bord de la Cange* (Ferroud, 1904), avant la première édition du *Voyage en Orient* chez Conard en 1910.

Voyage en Orient.

Gaspard

I.

La Cange.

à plain des valons. la revue au d'air - Carquante de l'autre - avec du vent d'air
 les cheues, ~~de l'autre~~ des paysages à l'horizon - et le soir les sentiers des pays
 et cinq cheues à l'air - petite verte et portant de toute barbe un large
 blanc qui s'élève devant vous sur une belle route - et le premier marquis de
 - et les deux frères
 avec cinq cheues qui
 galef des sentiers
 bel. route - avec des pays
 vents à l'h. - la route
 des foins coupés - et de
 vent d'un bel h. tant
 qu'il en faut

la revue au d'air, avec
 la sentier des foins
 de vent d'un bel h. tant
 des paysages et
 l'horizon et cinq cheues
 blancs qui s'élèvent
 devant vous sur une
 belle route - de vent
 dans les cheues, et la
 sentier des foins coupés -
 les conversations faibles
 rires tout haut - les
 fuses, des bons mots
 tout ce que comporte
 l'avis

la revue au d'air - Carquante de l'autre - avec du vent d'air
 les cheues, ~~de l'autre~~ des paysages à l'horizon - et le soir les sentiers des pays
 et cinq cheues à l'air - petite verte et portant de toute barbe un large
 blanc qui s'élève devant vous sur une belle route - et le premier marquis de
 - et les deux frères
 avec cinq cheues qui
 galef des sentiers
 bel. route - avec des pays
 vents à l'h. - la route
 des foins coupés - et de
 vent d'un bel h. tant
 qu'il en faut

la revue au d'air, avec
 la sentier des foins
 de vent d'un bel h. tant
 des paysages et
 l'horizon et cinq cheues
 blancs qui s'élèvent
 devant vous sur une
 belle route - de vent
 dans les cheues, et la
 sentier des foins coupés -
 les conversations faibles
 rires tout haut - les
 fuses, des bons mots
 tout ce que comporte
 l'avis

la revue au d'air - Carquante de l'autre - avec du vent d'air
 les cheues, ~~de l'autre~~ des paysages à l'horizon - et le soir les sentiers des pays
 et cinq cheues à l'air - petite verte et portant de toute barbe un large
 blanc qui s'élève devant vous sur une belle route - et le premier marquis de
 - et les deux frères
 avec cinq cheues qui
 galef des sentiers
 bel. route - avec des pays
 vents à l'h. - la route
 des foins coupés - et de
 vent d'un bel h. tant
 qu'il en faut

la revue au d'air, avec
 la sentier des foins
 de vent d'un bel h. tant
 des paysages et
 l'horizon et cinq cheues
 blancs qui s'élèvent
 devant vous sur une
 belle route - de vent
 dans les cheues, et la
 sentier des foins coupés -
 les conversations faibles
 rires tout haut - les
 fuses, des bons mots
 tout ce que comporte
 l'avis

~~Plan de Paris à Marseille rien qu'entre la France~~
~~francaise~~ Voilà le troisième fois que j'ai été route, et j'en
 prendrai d'autres différentes toutes les fois ? rien que
 de la France

quelques relations d'affaires.
 L'été dernier, j'étais allé
 voir la femme qui ou Breven
 gagnait sa vie à la saum, deux ans
 passés qui lui avait fait
 regards (un jour femme) à table mince
 gante mais très frotte et qui portait sur sa Lafayette des
 parler d'Atah un long voile vert. Elle avait une petite redingote
 et un oati elle avait un petit redingote

gante mires les papiers de son
parker d'Italie un long voile vert. -
Elle avait sous son paletot de fine soie elle avait une petite redingote
d'humour à collet de velours ~~avec boutons de métal~~
qui traînait avec des poches sur les côtés dans lesquelles elle
mettait ses mains - les plus amples de sa robe lui
venaient sur les genoux à la base de l'épaule qui
s'effaçaient contre elle. cela lui donnait une apparence
bouteilleuse. les cols les boutons et les manches
cela lui serrait au corps en lui laissant les manches
qui se portaient les plus ~~de sa robe tombant~~ quand
et dans les plis ~~qui se portaient~~ ses genoux à la

~~et de la fraicheur~~ et de la fraîcheur qui tombait sur nous
soufflait le vent du Nord - elle était garnie de gants en
trois parties et se tenait souvent appuyée sur le
bastingage du navire à regarder les rives.
Elle avait à côté d'elle une amie sur un
siège à côté d'elle.

allant à d'autres

Le manuscrit est écrit à l'encre noire, de premier jet, réservant une large marge à gauche pour les ajouts ; il présente de très nombreuses ratures et corrections, et d'importants passages biffés ou retravaillés, avec des variantes inédites. Après deux feuillets de titre, signés, il est folioté par Flaubert de 1 à 11, plus [6 bis] et [8 bis], et comprend huit chapitres (I-VIII).

I (1 r^o-v^o). « 6 Février 1850. à bord de la Cange ». Flaubert évoque abruptement le souvenir de son retour de Corse : « C'était, je crois le 12 novembre de l'année 1840. J'avais 18 ans. Je revenais de la Corse (mon premier voyage !). La narration écrite en était finie [...] J'ai jeté sur les feuilles noircies un long regard d'adieu puis les repoussant de la main gauche j'ai reculé ma chaise de ma table et je me suis levé. Alors j'ai marché de long en large dans ma chambre, les mains dans les poches, le cou dans les épaules, les pieds dans mes pantoufles, le cœur dans ma tristesse. C'était fini. J'étais sorti du collège. Qu'allais-je faire ? J'avais beaucoup de plans, beaucoup de projets, cent espérances, mille dégoûts »...

II (2 r^o-v^o). « Il y a déjà dix ans de cela. Aujourd'hui je suis sur le Nil et nous venons de dépasser Memphis. Nous sommes partis du Vieux Caire par un bon vent du Nord. Nos deux voiles, entrecroisant leurs angles, se gonflaient dans toute leur largeur, la cange allait penchée, sa carène fendait l'eau. [...] Il y avait beaucoup de soleil. Le ciel était bleu. Avec nos lorgnettes nous avons vu de loin en loin sur la rive des hérons ou des cigognes. L'eau du Nil est toute jaune »... La première moitié du verso est biffée, avant d'être reprise : évocation de « l'éternelle rêverie de Cléopâtre et comme un grand reflet de soleil le souvenir doré des Pharaons », avant la belle description du coucher de soleil.

III (3 r^o). Retour en pensée à Croisset : « Là-bas, sur un fleuve moins antique plus doux j'ai qq part une maison blanche dont les volets sont fermés maintenant que je n'y suis pas. Les peupliers sans feuilles frémissent la nuit dans le brouillard froid [...] J'ai laissé la longue terrasse bordée de tilleuls L. XIV où je me promène après les repas en fumant ma pipe »...

IV (4 r^o-v^o, 5 r^o). « Vous raconter ce qu'on éprouve, à l'instant du départ, et comme votre cœur se brise à la rupture subite de ses plus tendres habitudes, ce serait trop long, je saute tout cela ». Récit du voyage en diligence ; description des passagers...

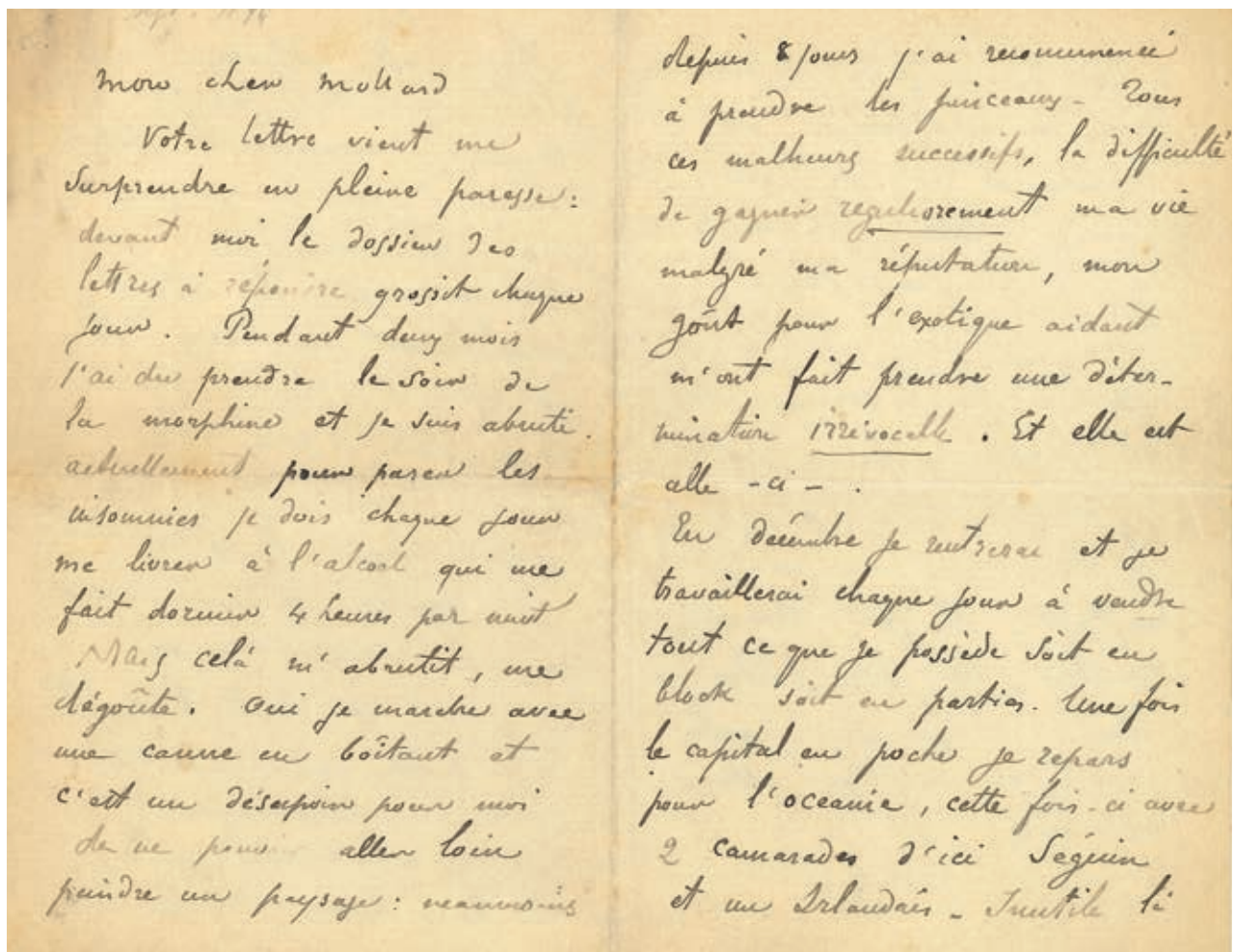
V (6 r^o). « J'ai souvenir, pendant la première nuit, d'une côte que nous avons montée »... Suite du voyage ; conversation de deux voyageurs. [au verso, première version très différente et abondamment corrigée de la page 5].

VI (7 r^o-v^o, 8 r^o-v^o ; en 6 bis, r^o-v^o, première version très corrigée du début de ce chapitre). « Donc de Paris à Marseille (voilà la troisième fois que je fais cette route et dans quelle situation différente toutes les fois !) rien qui vaille la peine d'être écrit. Parmi les passagers du bateau de la Saône nous avons regardé avec qq'attention une jeune et gde créature qui portait sur sa capotte de paille d'Italie un long voile vert. [...] j'ai cette manie de bâtir des romans sur les figures que je rencontre. Une invincible curiosité me fait me demander malgré moi quelle peut être la vie du passant que je croise. Je voudrais savoir son métier, son pays, son nom, ce qui l'occupe à cette heure, ce qu'il regrette, ce qu'il désire, ses amours oubliés, comme ses rêves d'à présent, jusqu'à la bordure de ses gilets de flanelle et la mine qu'il a quand il se purge. Et si c'est une femme, alors la démangeaison devient cuisante. Comme on voudrait tout de suite la voir nue (avouez-le !) et nue jusqu'au cœur, surtout ! »... [Sur le feuillet 8 bis, r^o-v^o, première version de ce passage.]

VII (9 r^o-v^o, 10 r^o). « Nous savions que Gleyre était à Lyon chez son frère, son beau-frère ou quelque chose d'analogue »... Causerie avec Gleyre sur l'Orient. Embarquement sur le bateau du Rhône... On prend le chemin de fer à Avignon... Arrivée sous la pluie à Marseille.

VIII (11 r^o-v^o). « La première fois que je suis arrivé à Marseille, c'était par un matin de 7^{bre}. Le soleil brillait sur la mer – elle était plate comme un miroir, toute azurée étincelante de mille rayons. [...] Je suis descendu de voiture pour respirer plus à l'aise & me dégourdir les jambes. C'était une volupté virile comme j'en ai peu retrouvé depuis. Comme je me suis senti pris d'amour pour cette mer antique dont j'avais tant rêvé tous les rivages. [...] Comme il y a longtemps de cela, mon Dieu ! » Suivent six lignes biffées restées inédites : « Comme j'ai vécu de jours depuis, comme il s'est passé de choses. Qu'ai-je fait de tout ce temps-là – était-ce bien moi ? n'est-ce pas une histoire qu'un autre m'aurait contée et que je répète ». Enfin la date finale : « 20 février – mercredi ».

Succession de Mme FRANKLIN-GROUT-FLAUBERT (vente Paris 18-19 novembre 1931, partie du n° 155) ; puis collection Marc LOLIÉE (25 avril 1997, n° 50).



47. **Paul GAUGUIN** (184-1903). L.A.S., [Pont-Aven septembre 1894], à William MOLARD ; 8 pages in-8.

8 000 / 10 000 €

IMPORTANTE LETTRE OÙ GAUGUIN ANNONCE SA DÉCISION DE QUITTER PONT-AVEN POUR RETOURNER DÉFINITIVEMENT EN OCÉANIE.

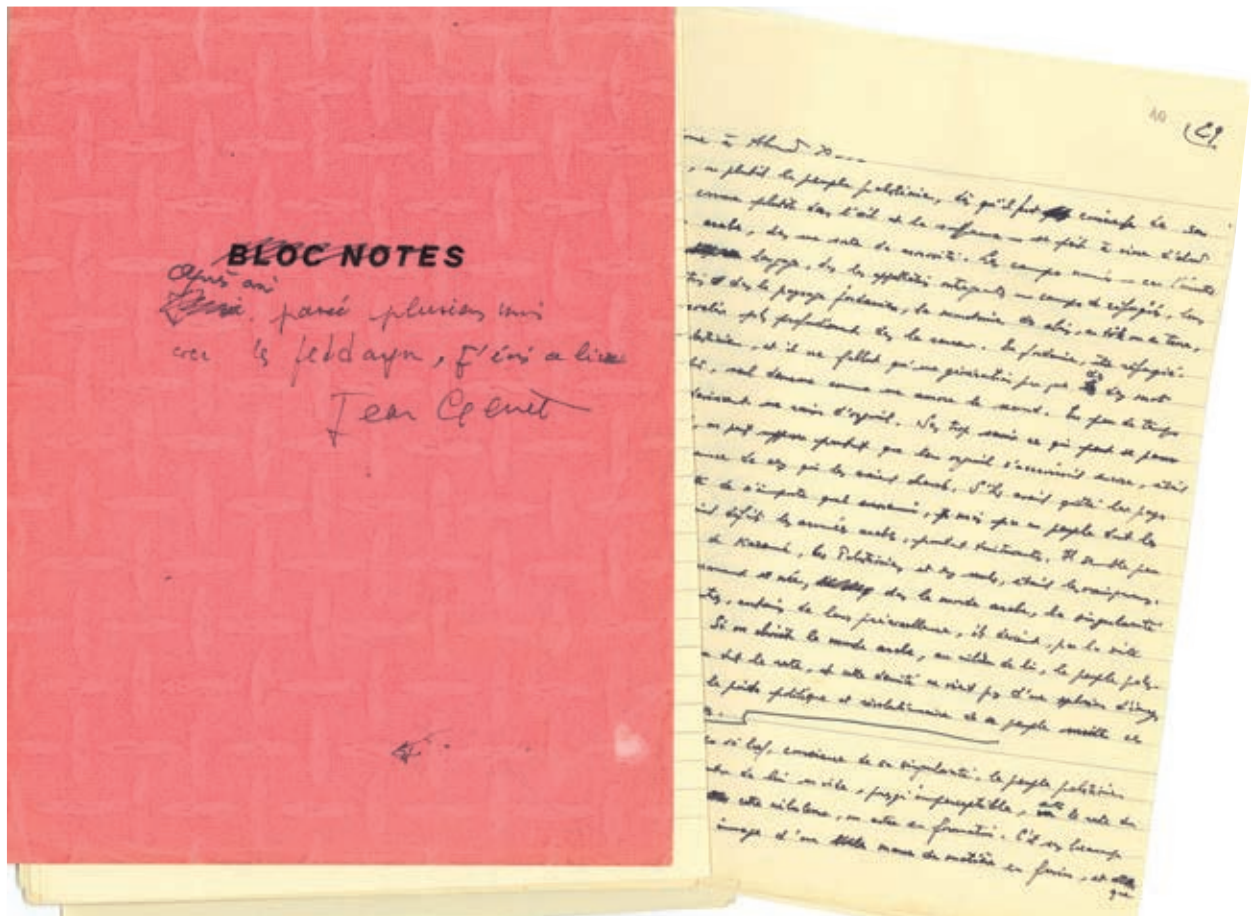
Il n'a pu lui répondre : « Pendant deux mois j'ai du prendre le soir de la morphine et je suis abruti. Actuellement pour parer les insomnies je dois chaque jour me livrer à l'alcool qui me fait dormir 4 heures par nuit. Mais cela m'abrutit, me dégoûte. Oui je marche avec une canne en boitant et c'est un désespoir pour moi de ne pouvoir aller loin peindre un paysage : néanmoins depuis 8 jours j'ai recommencé à prendre les pinceaux. Tous ces malheurs successifs, la difficulté de gagner regulierement ma vie malgré ma réputation, mon goût pour l'exotique aidant m'ont fait prendre une détermination irrévocable. [...] En décembre je rentrerai et je travaillerai chaque jour à vendre tout ce que je possède soit en block soit en parties. Une fois le capital en poche je repars pour l'Océanie, cette fois-ci avec 2 camarades d'ici Séguin et un Irlandais - inutile li

Il parle de la carrière diplomatique de Leclercq, du prochain retour d'Anna [sa compagne javanaise] à Paris : « pas toujours commode la petite femme ». Taoua [sa guenon apprivoisée] est morte : « elle était complètement en liberté et me suivait comme un chien même dans l'eau. Mais son esprit touche à tout lui a fait manger la fleur blanche du Youka et nous n'avons pu la sauver du poison qui avait agi toute la nuit ». Gauguin charge Molard de lui acheter des cordes pour sa guitare et un livre de la langue des Samoa.

Puis il raconte la suite judiciaire de la bagarre de Concarneau : « J'ai jeudi dernier été en police correctionnelle. Malgré toute la plaidoirie d'un avocat, malgré tous les torts barbares prouvés, il n'y a eu qu'une condamnation dérisoire. Et cela parce que dans ces petits pays la justice ne s'occupe que du parti Electoral »... Les dommages et intérêts ne couvriront pas les frais de médecin, d'avocat et d'hôtel, et pourtant la partie adverse fait appel. Il suggère de demander à GEFFROY de faire un article dans un journal : « Il paraît qu'à Rennes les juges sont très sensibles à ces articles. [...] Comment on aurait droit d'assassiner ou estropier un innocent ; parce qu'il serait étranger au pays de Concarneau, sa maladie ses souffrances son temps perdu ne seraient rien car les bandits de Concarneau sont des électeurs, que mon agresseur est ami des autorités républicaines »...

48. Jean GENET (1910-1986). MANUSCRIT autographe signé, **Après avoir passé plusieurs mois avec les feddayn j'écris ce livre**, [1971] ; 18 pages in-4 d'un Bloc notes, la plupart encore attachées au bloc, foliotées ; titre et signature sur la couverture de papier rose du bloc. 3 000/4 000 €

Projet de préface qui semble inédit pour un livre sur la « révolution palestinienne », qui deviendra **Un captif amoureux** (ouvrage posthume, 1986).



Genet replace d'abord la situation en Palestine dans son contexte historique et politique : « Le sens du mot révolution est multiple. [...] Pour les Palestiniens, les mouvements de libération peuvent leur apparaître comme une révolution à l'intérieur du monde arabe. On ne leur en fera aucune querelle, mais c'est avec une certaine tristesse que l'on apprend que le mot "feddayn" veut dire en arabe sacrifié. Cet excès de résignation aurait pu disparaître si les feddayn étaient partout vainqueurs, mais aujourd'hui ils semblent en effet sacrifiés à l'armée jordanienne ». Il explique que le 20 février 1971 les trois principaux mouvements (Fatih, FDPLP, Saïda) décident d'avoir un commandement militaire unique. Mais le LCCOLP s'oppose à la création d'un état palestinien : « L'existence d'un tel état serait souhaitée par l'URSS. Territorialement il occuperait la Cisjordanie et une partie de la Transjordanie »... Genet décrit la vie des Palestiniens, de ces feddayns pris en otages par tant d'enjeux contraires et menaçants, les actions de la résistance palestinienne, le rôle de l'Islam sur ces territoires, de l'URSS (qui soutient les palestiniens), des États-Unis (pro-Israël), etc... Il insiste sur l'importance du rôle de la femme palestinienne : « Rien ne pourra être entrepris sérieusement si l'on n'accepte pas la libération de la femme palestinienne. Il ne s'agit pas seulement de la femme dans la vie publique, politique [...]. Ce pouvoir elle l'exerce mais par le biais d'une suggestion alors qu'en dernier ressort c'est l'homme qui décide. Il est indispensable que la femme se libère de toutes les contraintes que lui impose la société musulmane et le rigorisme des mâles »... Genet enfin dénonce les camps, qui sont devenus l'incarnation symbolique de la terrible situation de la Palestine : « le peuple palestinien, dès qu'il prend conscience de son homogénéité [...] est prêt à vivre d'abord un misérabilisme arabe, une sorte de morosité. Les camps nommés – car l'insulte est aussi dans le langage, dans les appellations outrageantes – camps de réfugiés, leur structure, leur disposition dans le paysage jordanien, la monotonie des abris, en tôle ou en terre, sont aptes à les ensevelir plus profondément dans la rancœur ». Il revient sur la question de la révolution palestinienne : « Il est assez clair que pour beaucoup d'Arabes, la révolution palestinienne représente un des moyens par lesquels [...] le monde arabe s'arrachera à son embaumement et bientôt peut retrouver sa puissance passée »... Etc.

sur la stupide voie marxiste, athée, aboutissant
à la plus abjecte domestication de l'esprit qu'on ait
jamais imaginée... Victor Serge et la bande à Bonnot
avaient donné l'exemple de l'action directe... Lanza et
Vassio. Sans un autre sens. Et tombé aussi. Mais Breton
a toujours attendu que les autres déclenchent la
Révolution... Et il est tombé dans le plus conformiste
des anticonformismes.

Je vis en solitaire sans une monture. Mais il
est fort possible qu'un de ces jours je prenne sans
le vouloir la direction d'un Surréalisme authentique
intégral, celui qui réclamait avant tout "à la
Grande Nuit", quand il flétrissait l'orientation stupide
tournée à un mouvement qui devait être avant tout
ésotérique et magique... et qui n'a abouti qu'à une déception
lamentable entre le trotskiste Breton, le stalinien Aragon
et le communiste sentimental Eluard.

Je te serre cordialement la main

Gengenbach

P.S. Accuse moi réception du tout : Livre - photomontage
affiche "Le Mouvement Troubadour", manifeste "Bouillons l'Inquisition".

49. **Ernest de GENGENBACH** (1903-1979). 18 L.A.S., La Tourette-Cabardès, Paris, etc. 1956-1962, au surréaliste
Adrien DAX à Toulouse ; 35 pages la plupart in-4 (dont 6 cartes postales), enveloppes. 1 500/2 000 €

INTÉRESSANTE CORRESPONDANCE DE CE SURRÉALISTE DISSIDENT, OCCULTISTE ET AGENT SECRET.

6 mai-2 octobre 1956. Gengenbach adresse 13 lettres à Dax. Envois de plusieurs documents (la plupart joints) : son manifeste dactylographié *Brûlons l'Inquisition*, plusieurs photomontages, épreuve d'affiche, d'un exemplaire grand luxe de son *Judas ou le Vampire Surréaliste*, coupures de presse, etc. Il veut éditer son texte sur *La Messe d'or* chez Pauvert... Il regrette le virage politique du Surréalisme : « BRETON malheureusement, et c'est ce que les jeunes lui reprochent, a engagé politiquement le surréalisme, au lieu de l'engager ésotériquement, et il a engagé le surréalisme sur la stupide voie marxiste, athée, aboutissant à la plus abjecte domestication de l'esprit qu'on ait jamais imaginé. Victor Serge, et la bande à Bonnot, avaient donné l'exemple de l'action directe [...] mais Breton a toujours attendu que les autres déclenchent la Révolution. Et il est tombé dans le plus conformiste des anticonformismes »... « Si après la connerie démentielle de l'expérience stalinienne Breton n'est pas guéri de la politique et récidive, alors c'est à désespérer »... Prédications astrologiques, métaphysiques et ésotériques : « Nous entrons dans l'ère du Verseau et nous allons assister à des bouleversements traumatismes cosmiques, sociaux, planétaires »... Sur la crise algérienne : « J'ai été l'hôte à Alger du révolutionnaire Ferhat ABBAS, quand il n'était encore qu'étudiant [...] et dès cette époque il était à prévoir qu'il mijotait de rejeter à la mer les compatriotes de Charles Martel »... Critique des milieux littéraires : « De même que me fait rigoler la *Nuit de la Poésie*, qui a servi de prétexte à ISOU et ses illetristes pour un chahut

maison... Tout cela organisé sous le parrainage de COCTEAU »... « D'accord avec toi sur le caractère falot des surréalistes belges »... Il se revendique d'un surréalisme authentique à la ARTAUD : « quand il flétrissait l'orientation stupide donnée à un mouvement qui devait être avant tout ésotérique et magique »... Il veut partir en vacances mais craint un conflit : « Nous ne pensons quitter notre ermitage qu'au début de septembre, si les palabres diplomatiques de tous nos perroquets politiques internationaux, n'aboutissent pas à l'éclatement d'une troisième conflagration mondiale, comme pendant les vacances de 1939 »... Dax ayant dit que Gengenbach n'est plus pris au sérieux les Surréalistes : « Il ne faudrait pas se tromper. C'est moi qui ne prend plus au sérieux Monsieur Breton et tout son groupe de fumistes »...

23 janvier 1960-22 juin 1962 (6 lettres). Quatre ans plus tard, il a oublié les fumistes : « Je suis à Paris, je vais voir Breton, mon œuvre sur le mysticisme érotique des Troubadours va être éditée. [...] PÉRET est mort. DOMINGUEZ s'est suicidé. BRETON est malade. Je suis devenu complètement cathare. Les Cathares du Languedoc ont été les seuls êtres à approfondir l'horreur de vivre bien avant Camus »... Il a vu l'Exposition Surréaliste : « à mon avis on eut pu faire mieux ». Il se plaint du délaissement de la presse : « Partout, mauvaise foi, refoulement etc. Paris est à vomir. [...] J'étais en droit de m'attendre à une attentive sympathie, mais j'ai pu constater que la pagaie et l'anarchie et la connerie de la "nouvelle vague" régnaient en maître à la RTF. Je n'ai pas insisté ». Sur son renvoi du groupe : « Le fait que j'ai refusé (comme Artaud) et continue de refuser de voir le Surréalisme détourné de son but par le séparatisme politique me sépare de Breton depuis la mort de CREVEL et me rapproche d'ABELLIO. [...] Il ne restera bientôt personne de l'équipe du début des temps héroïques du Surréalisme que nous formions en 1927 : ÉLUARD est mort, Dominguez s'est suicidé, Péret vient de mourir. Breton (et il a toujours été ainsi depuis que je le connais) perd son temps à écouter des crétins, [...] et néglige d'authentiques valeurs et d'indéniables porteurs de messages »... Il a reçu une lettre de la Présidence de la République, à propos de ses activités en Algérie : « Je vais sans doute être chargé de mission. Je suis le seul écrivain français qui est connu Ferhat ABBAS, au début de sa crise de révolte à Alger en 1932 [...] Là aussi j'avais le droit de me faire entendre dans une revue surréaliste puisque c'est parce que je faisais partie de la révolution surréaliste que Ferhat Abbas m'avait accordé sa confiance. Enfin, libre à Breton de faire ses expériences, – libre à moi aussi de faire les miennes »... Il reconnaît plus tard que le fait d'avoir connu Abbas lui a valu des ennuis : son éditeur Jérôme LINDON des Éditions de Minuit a été incarcéré deux fois et n'a pu publier son *Brûlons l'Inquisition* ; en fait « Ma situation est devenue des plus dramatiques ». Il envisage une expatriation provisoire ; Abbas a pris contact et veut le rencontrer à Genève ; il a besoin d'argent pour gagner la Suisse d'urgence, et demande à Dax de l'aider à trouver les fonds, car n'étant relié à aucun parti, aucun mouvement politique, « Je suis anarchiste individualiste »... Etc.

ON JOINT : 2 tapuscrits, *Brûlons l'inquisition* (13 p.), *Le Moine et la Sirène* (3 p.) ; 2 photomontages (pochette pour *Brûlons l'inquisition*) ; 1 L.A.S. à Éric Losfeld des éditions Le Terrain Vague ; 2 reproductions photographiques de photomontages ; une curieuse gouache érotique ; et une affiche *Le Moine Troubadour*...



L'ARBRE DES VOYAGEURS

Comment sans vanité et sans tromperie, parler de certaines œuvres qui nient la critique déshonorante et qui ligote toute paraphrase au fond de son silo où elle s'émerveille des splendeurs interdites ?

Une œuvre aussi vaste, aussi recueillie, pleine de figures comme la Terre d'où elle sort comme une pipite, aussi offerte aux pas de voyageur ~~perpétuel~~, que "l'homme approximatif", prouve qu'un commentateur accompagne l'action déployée comme un main courante, prête à saisir un pan du ciel pour s'en couvrir. On lance son canot sur cette mer d'écume qui résonne, on risque la noyade, on arrive au bout, si l'on arrive, ruisselant et brulé, les mains pleines d'ampoules. "L'arbre des voyageurs" est une œuvre pure ~~difficile~~, certaine, comme une vitre.

"l'homme approximatif" s'étend de 1925 à 1930 continue une manière de Tzara, un ton inéluctable, devenu ouragan, à qui rien ne peut s'opposer. "L'arbre des voyageurs" contient d'anciens poèmes, mais ceux de 1929 et de 1930, qui sont en nombre les trois quarts du volume, apportent un ton nouveau, une tendresse sans douceur, une force tranquille, sûre de soi, un lyrisme mat et une concision qui déconcertent l'analyse.

50. **Georges HUGNET** (1906-1974). MANUSCRIT autographe, *L'Arbre des voyageurs*, [1930] ; 4 pages in-4 numérotées, avec quelques ratures. 1 000/1 200 €

BEAU TEXTE DE CRITIQUE LITTÉRAIRE SUR LE LIVRE DE TRISTAN TZARA *L'ARBRE DES VOYAGEURS* (1930), PREMIER LIVRE ILLUSTRÉ PAR MIRÓ.

« Comment sans vanité et sans tromperie, parler de certaines œuvres qui nient la critique déshonorante et qui ligote toute paraphrase au fond de son silo où elle s'émerveille des splendeurs interdites ? [...] L'arbre des voyageurs est une œuvre pure, certaine, comme une vitre. L'homme approximatif écrit de 1925 à 1930 continue une manière de Tzara, un ton inéluctable, devenu ouragan, à qui rien en peut s'opposer. L'arbre des voyageurs contient d'anciens poèmes, mais ceux de 1929 et de 1930 [...] apportent un ton nouveau, une tendresse sans douceur, une force tranquille, sûre de soi, un lyrisme mat et une concision qui déconcertent l'analyse. Il est difficile de raconter l'histoire d'un livre qui raconte son histoire sans un mot de trop, sans une défaillance, toujours avec une égale puissance sans vantardises, simplement solide pour ne pas dire inusable. Il y a dans ces poèmes de Tzara une perfection de ton, une pudeur dans l'expression, proche de celle d'Eluard »... Il cite et analyse plusieurs poèmes du volume, décomposant et « racontant » son ouvrage...

51. **Georges HUGNET** (1906-1974). MANUSCRIT autographe signé, avec ÉPREUVES corrigées et MAQUETTES, *L'Esprit Dada dans la peinture*, 1932-1934 ; 29 pages in-4 ou in-fol. autographes, et 23 pages in-4 d'épreuves ou maquettes. 3 000/4 000 €

IMPORTANTÉ ÉTUDE SUR LE DADAÏSME ET LA PEINTURE.

Divisée en 4 parties, elle a été publiée dans les *Cahiers d'Art* de 1932 à 1936, dans 3 numéros : 7^e année, n° 1-2, 1932 (I, II) ; 8^e année, n° 8-10, 1932 (III) ; 11^e année, n° 8-10, 1936 (IV).

I Zurich, New-York. Épreuves corrigées (9 ff in-4 imprimés au recto avec quelques corrections et indications pour l'imprimeur).

II. Berlin - Hanovre - Cologne. Manuscrit autographe ; 20 pages in-4 à l'encre sur papier violet avec quelques ratures et corrections.

III Cologne et Hanovre. Manuscrit autographe signé ; 22 pages petit in-fol. à l'encre avec ratures et corrections. – Maquette ; 7 pages grand in-4, avec collages des textes en épreuves et les reproductions légendées à l'encre et au crayon pour la mise en pages par Christian Zervos. – Épreuves corrigées ; 7 ff in-4 imprimés au recto avec quelques corrections autographes.

IV Dada à Paris. Manuscrit autographe signé ; 7 pages in-fol., avec ratures et corrections.

Hugnet raconte la naissance et l'avancée de Dada en Suisse, en Allemagne, puis en France, et son internationalisation. Il évoque toutes les étapes de l'évolution du mouvement, chaque publication (ouvrages, revues, manifestes), chaque événement (expositions, bals Dada, Salons), chaque provocation de Dada, etc. Il revient ainsi sur le rôle déterminant qu'ont joué pour le mouvement de nombreux artistes et intellectuels : Richard HUELSENBECK, Raoul HAUSSMANN, George GROSZ, Hans ARP, Tristan TZARA, BAADER, Max ERNST (« Dadaman »), Marcel DUCHAMP, Francis PICABIA, John HEARTFIELD, André BRETON, Johannes BAARGELD, Salvador DALI, Kurt SCHWITTERS, etc.

« Si Dada et ses manifestations prirent à Berlin une forme caractéristique bien différente de la révolte, du dégoût et de la subversivité poétiques de Zurich [...], il ne faut point en rechercher longtemps les raisons profondes. La situation politique, l'effervescence révolutionnaire et les malheurs sociaux de Berlin, ceci ajouté à l'effondrement d'un impérialisme pourrissant [...] placèrent immédiatement Dada sur un plan positif et réaliste. [...] Précis, l'esprit dada y gagna de la violence et de l'intensité en même temps que son réalisme lui procurait une activité sociale strictement

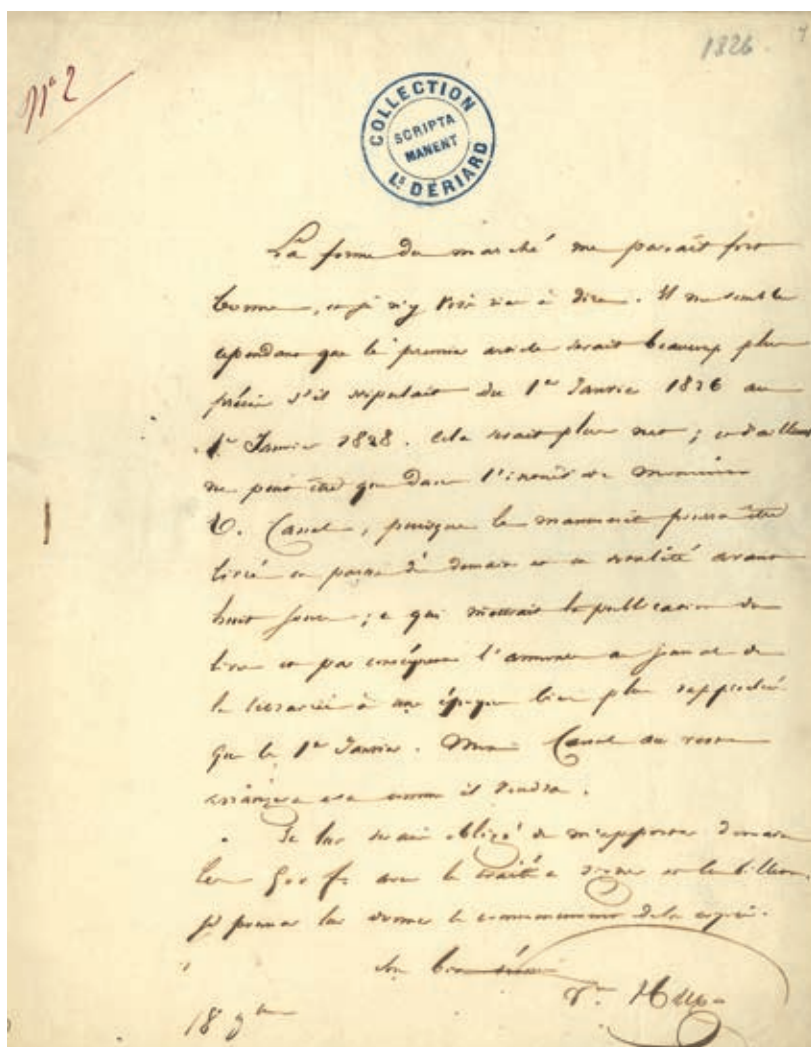
L'ESPRIT DADA DANS LA PEINTURE

II

BERLIN - MANOVRE - COLOGNE

Si Dada et ses manifestations prirent à Berlin une forme caractérisée bien différente de la révolte, du dégoût et de la subversion poétiques de Zurich qui font qu'on ne peut confondre malgré leur étiquette identique les deux mouvements résultant, au demeurant, du même état d'esprit, il ne faut point en rechercher longtemps les raisons profondes. La situation politique, l'effervescence révolutionnaire et les malheurs sociaux de Berlin, ceci ajouté à l'effondrement d'un impérialisme pourrissant et à l'immonde leçon donnée par ceux qui mènent le monde avec un conflit où l'homme n'y trouve point son compte, placèrent immédiatement Dada sur un plan positif et réaliste. Une tâche immédiate et concrète s'offrit donc à ceux qui ^{furent la somme} ~~_____~~, au moyen des événements intérieurs et extérieurs, de l'instinctive révolte, du rôle à jouer et de la préméditation. Puis, l'esprit Dada y gagna de la violence et de l'intensité, en même temps que son réalisme lui procurait une activité sociale strictement révolutionnaire. Révolte d'esprit sur un plan poétique et révolte politique sur un plan humain. Dada, et l'on n'a

révolutionnaire. Révolte d'esprit sur un plan poétique et révolte politique sur un plan humain. Dada [...] a toujours été humain dans sa révolte contre tout esclavage esthétique et moral. [...] Ainsi Dada se mit spontanément au service du prolétariat et descendit dans la rue. Il se fit agressif, et, à la fois, réconfortant. Cette force [...] passait et agissait. [...] En 1919 les Dadaïstes de Zurich s'étaient divertis avec les faux communiqués adressés aux quotidiens. On avait annoncé un duel au pistolet entre Tzara et Arp, duel qu'on tenta d'empêcher. Dans les débuts on se targua de l'adhésion de Charlie Chaplin au mouvement. Les journaux crurent vraiment au congrès international Dada à Genève et envoyèrent des reporters. Dada mourut la même année à Berlin et à Cologne. Tous abandonnent son chevet et le transportent plus loin. Max Ernst en 1922 part pour Paris où il manifestera avec le mouvement de Littérature »... Etc.



52. **Victor HUGO** (1802-1885). L.A.S., 18 novembre [1825], au libraire Urbain CANEL ; 1 page in-4, adresse, sceau cire rouge brisé (cachet encre de la collection L. Dériard). 1 000/1 500 €

AU SUJET DU CONTRAT D'ÉDITION ET DE LA PUBLICATION DE *BUG-JARGAL*.

« La forme du marché me paraît fort bonne, et je n'y vois rien à dire », si ce n'est qu'il serait plus clair de stipuler dans le 1^{er} article du contrat « du 1^{er} janvier 1826 au 1^{er} janvier 1828 », ce qui d'ailleurs serait dans l'intérêt de Canel, « puisque le manuscrit pourra être livré en partie dès demain et en totalité avant huit jours ; ce qui mettrait la publication du livre à une époque bien plus rapprochée que le 1^{er} janvier »... Il prie Canel de lui apporter demain « les 500 f. avec le traité à signer et les billets. Je pourrai lui donner le commencement de la copie »...

53. **Joris-Karl HUYSMANS** (1848-1907). MANUSCRIT autographe signé, *Bouquins*, [1899] ; 4 pages in-fol. montées sur onglets, reliure bradel demi-percaline crème. 2 000/2 500 €

BELLES PAGES DE CRITIQUE D'ART ET DE CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Cet article, paru dans *L'Écho de Paris* du 26 avril 1899, n'a jamais été repris en volume ; il a été republié dans le *Bulletin Huysmans* n° 49 (1965). Le manuscrit a servi à l'impression, et comporte des ratures et corrections.

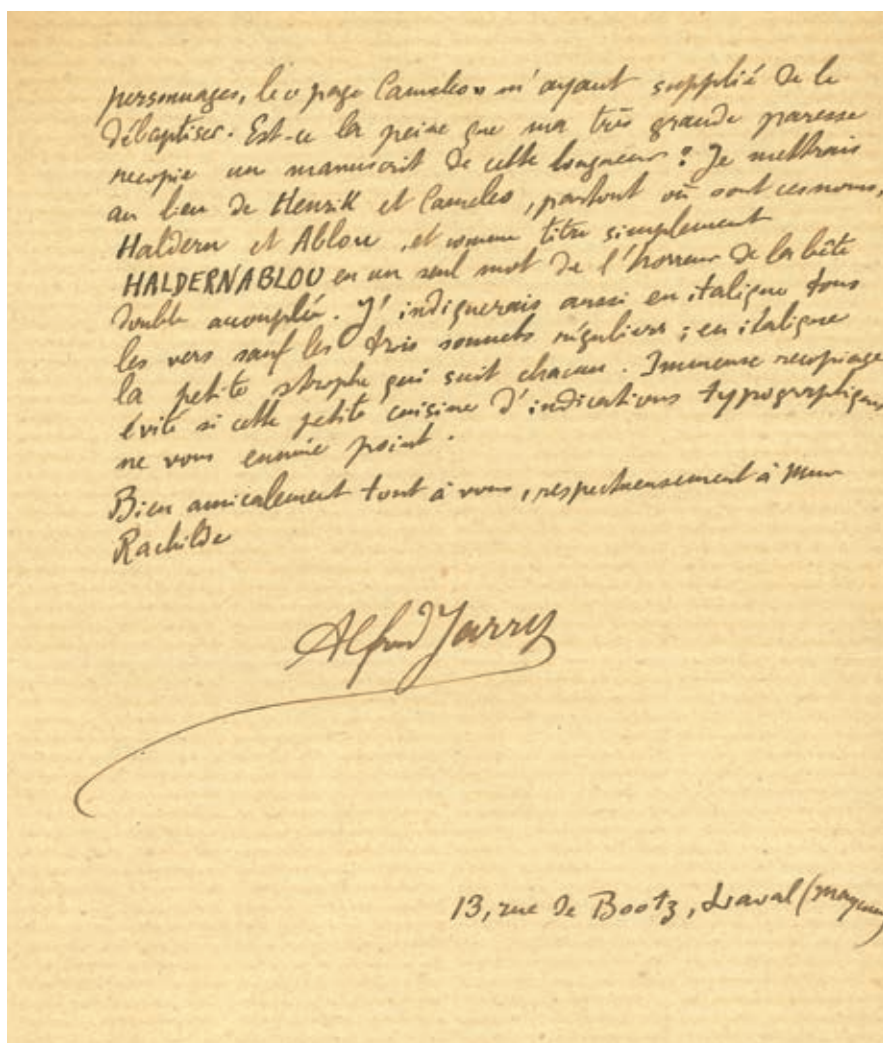
Huysmans commence par un volume de critique de BARBEY D'AUREVILLE, regrettant vivement la dispersion forcée de cet écrivain : « Que d'heures perdues dans cet au jour le jour du journalisme ! S'il n'avait été obligé, à cause de la mévente de ses livres, de façonner tant d'articles, peut-être nous aurait-il donné cette suite de romans sur la chouannerie du Cotentin [...]. Il n'est pas dans la littérature contemporaine, de plus ardentes et de plus fières pages que celles de *l'Ensorcelée*, et personne, sans excepter Balzac, n'a mieux rendu que l'auteur du *Chevalier des Touches* l'aspect et la senteur d'un salon de province [...] ce style aux couleurs fracassantes, aux épithètes de bataille, aux verbes qui font feu des quatre pieds, vous tonifient »... Cependant, Barbey critique « n'est pas sans inquiéter pourtant un peu, car il est en même temps spirituel et trop prévenu, grandiloquent et futile »... Après avoir parlé d'Ernest HELLO, dont le même Barbey avait souligné les défauts, et de Dom LEGEAY, trop méconnu, Huysmans en vient à *L'art du XIII^e siècle en France*, la célèbre thèse de doctorat d'Émile MÂLE, qui fit sensation en 1899. Le sujet ne pouvait qu'intéresser l'auteur de *La Cathédrale*. « La lecture des basiliques a donc fait un pas de plus, avec lui »... Mais Huysmans formule aussi des critiques : « Après avoir très véridiquement établi que rien dans une cathédrale n'a été laissé au hasard, M. Mâle soutient tout à coup que la flore et la faune de ces édifices sont de simples amusettes d'artistes et qu'elles ne parlent nullement la langue des symboles. Pourquoi cette différence entre ces deux branches de la symbolique et les autres ? Certes, il y a eu des excès d'interprétation », dont il a lui-même relevé dans *La Cathédrale* »... Il termine par un éloge de ce « volume bourré de remarques et nourri de faits, un condensé, une sorte d'of meat de renseignements exacts qui forme un ensemble, un tout, d'une réelle ampleur »...

Ancienne collection du Président Robert SCHUMAN (I, 1965, n° 137).

- Bouquins -

Ce n'est pas sans une certaine tristesse que j'ouvre les volumes de critique de Barbey d'Aurevilly, car, chaque fois que je les relis, cette réflexion me vient : que d'heures perdues dans cet au jour le jour du journalisme ! Il n'avait été obligé à cause même de la misère de ses livres, de faire tout d'anticipation, peut-être nous aurait-il donné cette suite de romans sur la chouannerie ou l'otomanie, qu'il avait, avant que son existence ne fût ainsi dispersée, résolu d'écrire. Deux tomes de cette série, seuls, existent : l'Enfermement et le chevalier des bouches, et il n'est pas, dans la littérature contemporaine, de plus ardentes et de plus fières pages que celles de l'Enfermement et personne, sans excepter Balzac, n'a mieux rendu que l'auteur de le chevalier des bouches, l'aspect et la senteur d'un balcon de province et décrit une vue plus magnifique, lorsque la lutte engagée sur la presqu'île de ~~la Bretagne~~ entre les troupes des chouans et les armées des blancs. Par ces temps où, pourtant, l'art se débilite, on peut attester que ces deux ouvrages sont, comme les autres œuvres de d'Aurevilly, de roste, d'énergie stimulants et de prompts cordons ; ce style ~~est~~ ^{prosaïque} aux couleurs, aux épithètes de bataille, aux ombres qui font fuir des quatre pieds vous tonifient et vous ^{reconfortent} ~~reconfortent~~. ~~Deux autres romans~~ ^{romans} deux autres étaient annoncés dans la préface de l'Enfermement : le gentilhomme de grand chemin et une tragédie à l'ambassade et l'artiste a dû les sacrifier pour s'atteler à la vaine besogne d'intéresser de lettres. Cette besogne, il convient de le dire pourtant, il a su la marquer de sa hantise, d'impression. Le Barbey critique de livres ^{à tort} ^{à tort} ^{à tort} peu, car il est en même temps spirituel et prévenant, grandiloquent et futile, et ce mélange de qualités et de défauts finit par constituer un bien singulier amalgame ! Dans son dernier volume qui vient de paraître des œuvres et des hommes avec ce sous-titre les philosophes et les écrivains religieux, il prend des bouquins catholiques de néant et jingle avec. Il se substitue à ce qu'il dépiste et l'on en arriverait, grâce à ce subtilisme, presque à croire que ~~l'histoire~~ ^{l'histoire} méritent qu'on les ~~voit~~ ^{voit} ! la vérité, c'est qu'il égare avec l'amasante parade de ses mots, la mélancolie des sujets que son métier de journaliste l'oblige à subir. Et un endroit de ce nouveau recueil, il se ruse sur le loi d'Angleterre Henri VIII et le traité de "bibère théologique", à un autre, il s'empare de Victor Cousin et le qualifie de "Chef de l'école eclectique mort depuis longtemps comme expression d'idées, après s'être tiré dans la tête ce coup de pistolet d'enfant, chargé à bouillons qu'on appelle l'histoire de Madame de Longueville", mais deux articles intéressent davantage parmi les vingt qui composent le livre, l'un sur le Monseigneur d'Augustin dont il note cette joyeuse phrase adressée à des novices en mal d'ennui : croyez-vous que nous sommes venues aux Carmélites pour rechacher ce qui nous amuse et que la société des douze apôtres ait été toujours bien amusante pour N.-S. Jésus Christ ? — et un autre sur les Contes extraordinaires d'Heller.

Celui-là est des plus curieuses, car d'Aurevilly, qui voulait, le premier, imposer à un public indifférent Heller, se trouve en face d'historiettes ^{continues} ~~de~~ médiocres et il va s'agiter, pour en dire du bien, de louer. Et le fait est que ces Contes ne sont pas extraordinaires du tout ; ils



54

54. [Alfred JARRY (1873-1907). L.A.S., Laval 27 mai 1894, [à Alfred VALLETTE] ; 1 page et demie in-8.

1 200/1 500 €

BELLE LETTRE DU JEUNE JARRY AU SUJET D'HALDERNABLOU, SON PREMIER TEXTE QUE VA PUBLIER LE *MERCURE DE FRANCE* (numéro de juillet 1894).

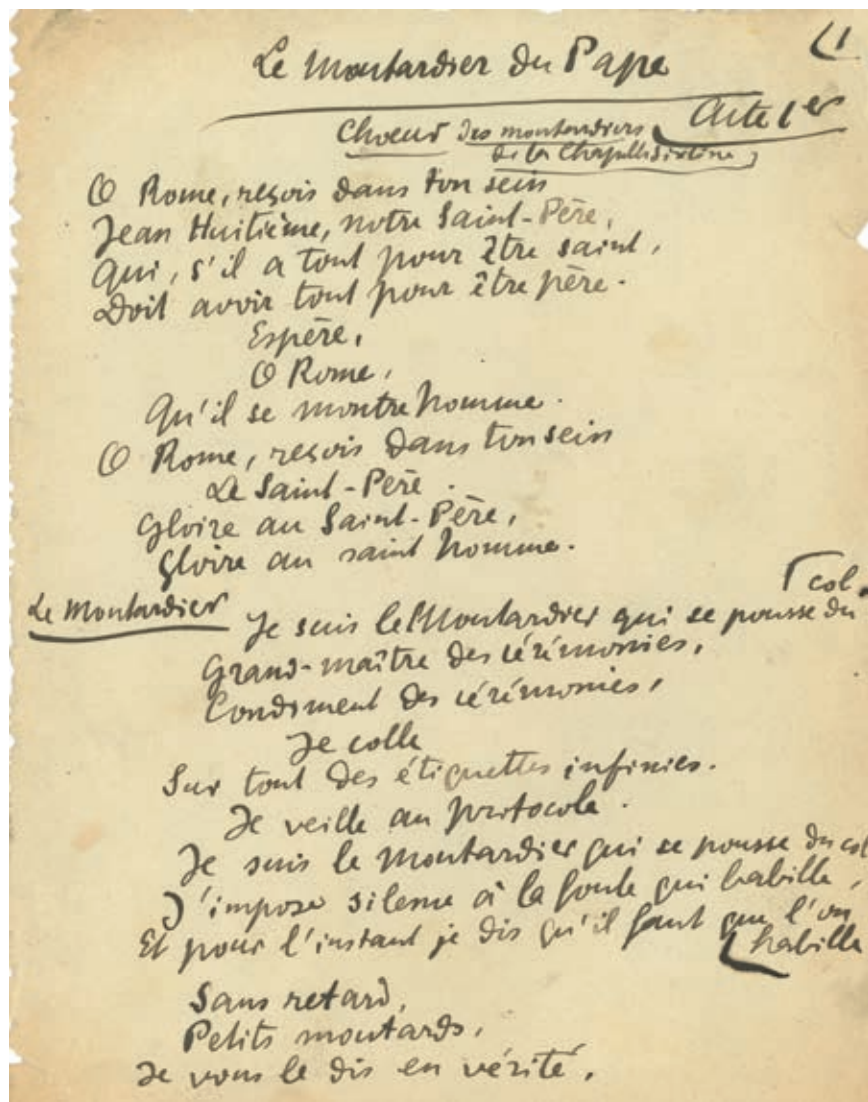
Suite à son absence imprévue, il demande deux services : il regrette de manquer la pièce *Le Vendeur de Soleil* [de Rachilde] sur laquelle il voulait écrire un compte rendu dans *L'Art Littéraire*, et demande qu'on donne une des places que Mme RACHILDE lui avait promises à Léon-Paul FARGUE. Il lui demande aussi l'envoi du dernier *Mercure*, pour y relire la conférence de Laurent TAILHADE... Après mûre réflexion avec Remy de GOURMONT, Jarry souhaite « changer le titre de la pièce et changer aussi les noms des personnages, le "page Cameleo" m'ayant supplié de le débaptiser [...]. Je mettrai au lieu de Henrik et Cameleo, partout où sont ces noms, Haldern et Ablou, et comme titre simplement HALDERNABLOU en un seul mot de l'horreur de la bête double accouplée. J'indiquerais aussi en italique tous les vers sauf les trois sonnets réguliers ; en italique la petite strophe qui suit chacun. Immense recopiage évité si cette petite cuisine d'indications typographiques ne vous ennuie point »...

55. Alfred JARRY (1873-1907). MANUSCRIT autographe, **Le Moutardier du Pape**. Acte I^{er} ; 5 pages petit in-4 au recto de 5 feuillets numérotés 1 à 5, sous couverture d'un cahier d'écolier de la Ville de Reims (titrée par J.H. Sainmont).

1 500/1 800 €

DÉBUT D'UNE PREMIÈRE VERSION INÉDITE DE L'OPÉRETTE LE MOUTARDIER DU PAPE, « Opérette Bouffe en trois actes », que Jarry va publier au *Mercure de France* en 1907. C'est la version bouffe de l'histoire de *La Papesse Jeanne*, que Jarry va traduire avec Jean Saltas d'après le « roman médiéval » d'Emmanuel Rhodès (1908).

Manuscrit complet de la première scène de l'Acte I, dans sa version primitive. Soigneusement écrit à l'encre noire, il présente des variantes, assez importantes, par rapport à l'édition définitive ; il ne présente que les paroles des airs, sans les dialogues parlés.



55

Il commence (p. 1-2) par le « Chœur des moutardiers de la Chapelle Sixtine » : « O Rome, reçois dans ton sein / Jean Huitième, notre Saint-Père »..., suivi du couplet du Moutardier : « Je suis le Moutardier qui se pousse du col »..., puis d'interventions de plusieurs dignitaires (qui seront désignés dans l'édition comme « Grand Papetier » et « Grand Muletier »). L'air de la Camériste (p. 3-4) « Car il a tout d'une papesse »... comprend ici un troisième couplet inédit :

« Non, je ne suis pas méprisée.
Ces petits doigts, ces petits pieds,
Sa robe blanche d'épousée
Et mille détails épiés
Me révèlent certains guêpiers.
Pourtant, quand y a quelque chose d'infâme,
Ça se confess' de femme à femme.
Est-ce un pape ? Est-ce
Une papesse ? »

Vient alors (p. 4) l'Air de la Chaise, par le Moutardier Macaro : « La chaise, / Ne vous déplaie »... La dernière page (p. 5) donne un Duo inédit entre le Moutardier Macaro et la Papesse en deux couplets de neuf vers chacun, dont l'édition ne gardera que les quatre premiers vers dans une version très différente de celle du manuscrit que nous donnons :

« Un corset, c'est très imprudent.
Voyez ce que dit l'hygiène.
Une femme, cela la gêne.
Un pape, c'est sans précédent »...

56. **Alfred JARRY** (1873-1907). MANUSCRIT autographe, *Pantagruel* Prologue – Acte premier ; 33 pages sur 30 feuillets in-fol. (effrangeures aux premiers et derniers feuillets de l'acte I), sous chemise cartonnée verte portant le cachet de J.H. Sainmont et le tampon à la tête de crocodile. 8 000/10 000 €

MANUSCRIT DE TRAVAIL D'UNE TOUTE PREMIÈRE VERSION DE PANTAGRUEL, AVEC UN PROLOGUE INÉDIT.

Le projet de *Pantagruel*, livret d'opéra-bouffe d'après RABELAIS pour son ami le compositeur Claude TERRASSE (1867-1923), occupa Jarry près de dix ans, de 1897 à 1905, et connut plusieurs versions successives ; c'est Eugène Demolder qui mettra au point le livret en 5 actes et 6 tableaux sur lequel travaillera Terrasse (l'œuvre fut créée au Grand Théâtre de Lyon le 31 janvier 1911) et qui sera publié en 1911 sous les deux noms de Jarry et Demolder.

Le présent manuscrit correspond à la seconde rédaction de la première version (après une première rédaction en ancien français), élaborée en 1899-1901, et destinée au théâtre des Pantins. Il est soigneusement établi à l'encre noire, les noms des personnages et les didascalies soulignés à l'encre rouge. Il a cependant servi ensuite de manuscrit de travail, et présente de nombreuses corrections, additions et annotations, par Jarry lui-même, mais aussi par Claude TERRASSE et par WILLY, à la collaboration duquel on a fait appel (Terrasse annonçait dans *Le Courrier français* du 5 mai 1901 avoir terminé *Pantagruel*, « livret de Jarry et Gauthier-Villars »).

Prologue. Cahier in-fol. cousu, comprenant 1 feuillet de titre et 6 feuillets numérotés au crayon rouge 1 à 6 écrites à l'encre au recto ; sur la page de gauche en regard des pages 2, 3 et 4, Jarry a noté des brouillons de vers au crayon, très corrigés.

Ce *Prologue*, resté inédit, comprend deux scènes ; il évoque la mort de Badebec, femme de Gargantua, qui vient de donner naissance à Pantagruel. « La scène représente une prairie ». *Scène I* : « Gargantua, le petit Pantagruel aux soins des Gouvernantes, Buveurs, Sages-Femmes, Pages, moines » ; elle commence par un *Chœur des Buveurs* : « Tire, baille, tourne, brouille »... (qu'on retrouvera avec des variantes en tête de l'acte I du livret de 1911), suivi d'un *Chœur funèbre* : « Elle en mourut, la noble Badebec »... Les deux chœurs alternent et se mêlent aux déplorations de Gargantua... La scène s'achève sur cette didascalie : « Le Chœur sort ; Chœur Funèbre, mouvement de marche, presque devenu le Chœur bachique, mais sur les paroles : *Elle en mourut*, etc. se perdant au loin. Gargantua reste à table et s'assoupit en marmottant exactement sur l'air bachique : *Ci-gît son corps*, etc. » *Scène II* : la Fée Glou-Glou apparaît à Gargantua, et d'un coup de baguette ressuscite Badebec et tous les aïeux de Gargantua : « *Marche des Géants, qui couvrent toute la scène* » ; Glou-Glou se déclare marraine de Pantagruel sur qui elle veillera, en donnant à Gargantua et Badebec l'immortalité ; « *Le Chœur des Buveurs reprend à l'orchestre* ».

Claude Terrasse a porté quelques annotations au crayon rouge ou bleu ; Jarry a corrigé quelques vers de la première scène, porté en marge quelques annotations, mais surtout a couvert trois pages de brouillons pour mettre en vers plusieurs passages parlés.

Acte premier, complet, en 5 tableaux. Cahier in-fol. cousu de 23 feuillets écrits à l'encre au recto (cahier en partie défait avec les feuillets en partie détachés). Sur la page de gauche en regard, mais aussi parfois en marge du texte, nombreuses annotations au crayon ou à l'encre, principalement par WILLY.

Premier Tableau (5 scènes) : « Le parvis de Notre-Dame. Les tours dans le fond » ; Pantagruel décroche les cloches de Notre-Dame ; figurent le Peuple de Paris, Panurge, les jeunes Gouvernantes, Pantagruel « en gros bébé sur un cheval de bois » ; intervention du Guet ; scène avec les Vieilles et les Portefaix ; le tableau s'achève avec l'apparition de la Sorcière. *II^e Tableau* (3 scènes) : « La salle du conseil de Picrochole » : Picrochole, La Sorcière, le duc de Menuail, le comte Spadassin ; puis apparaît la Fée Glou-Glou « travestie en vieux capitaine à la barbe blanche ». *III^e Tableau* (4 scènes) : « Le Cloître de Sévillé. La porte fermée du couvent à la première scène, l'intérieur du réfectoire ensuite » : Pantagruel, Panurge en écuyer, hommes d'armes de la suite de Pantagruel, Glou-Glou (qui va se changer en Frère Jean), le Frère Portier, le Prieur, Moines ; à la fin surviennent Picrochole, Spadassin, Menuail, la Sorcière, l'armée de Picrochole. *IV^e Tableau* (2 scènes) : « Panurge à la broche dans une cheminée turque. Une vieille Nègresse le retourne devant le feu ». Panurge est sauvé par Glou-Glou ; long monologue de Panurge à la scène 2. *V^e Tableau* (2 scènes) : « Devant la grande porte de Thélème » : Pantagruel, Glou-Glou en moine, Panurge, Suite, Gardes, Pages, etc. Maîtres d'instruments, Chevaliers, Dames à cheval, etc. Le « Chœur des Gardes, des deux sexes », commente six entrées de ballet : les religieux et religieuses de Thélème » ; les Maîtres d'instruments ; Orfèvres, lapidaires, brodeurs, tailleurs, etc. ; les Chevaliers ; les Fauconniers ; les Dames à cheval. L'acte s'achève ainsi : « (*La porte s'ouvre. L'inscription fulgure, et tous crient :*) *Fais ce que voudras*. Bacchanale ».

Pas de correction de Jarry, à l'exception d'un béquet à la scène 2 du II^e tableau. En marge, et sur les pages de gauche en regard, nombreuses annotations de la main de Claude TERRASSE et aussi de WILLY : « Maintenir c'est parfait », « en vers », « Ficher en vers, confectionner un couplet de présentation par la Fée des Buveurs d'Eau à l'usage du public de poires », « maintenir intégralement cette phrase leitmotiv », etc. Au III^e Tableau notamment, Willy note : « Il faut que Frère Jean ait son existence propre (et ne soit pas Glou-Glou) ; il faut que le rôle soit gueulé par une basse, non pas miaulé par un soprano, n'est-ce pas Claude ? Par conséquent, bousculer toute cette scène II, et présenter joyeusement Frère Jean, solide, entripaille, luron etc. etc. » Et il biffe au crayon toute une partie de la scène

ON JOINT un L.A.S. de Claude TERRASSE à JARRY lui demandant de venir déjeuner le lendemain : « Avons à causer urgence *Pantagruel* – Munissez-vous du manuscrit complet. Expliquerai affaire demain – ai convoqué Willy »...

Expojarrisation (1953), n° 332.

Pantagruel

Prologue

La scène représente une prairie.

Scène Ire

Gargantua, le petit Pantagruel aux vins des
Gouvernantes, Buveurs, Sages-Femmes, Pages, moines.

Chœur des Buveurs

Tire, baille, tourne, lève-mille,
Verse à moi sans can.
Mon âme est une grenouille
De tonneau.

Si je suis à sec, je meurs : verse à moi sans can.
Et verse, verse de nouveau :

~~Y'a la brulure de la paille en flamme~~
~~Y'a du chaut de la paille en flamme~~

~~Verse à moi sans can~~
Lavons les tripes de ce veau
Que ce matin nous habillâmes.

Chœur Funèbre

Elle en mourut, la noble Babedue,
Du mal d'enfant, lulle, lulle à d'leu.
Car elle avait rouge trogne et bon bec,
Corps d'espérance et bedaine de serine.
Suppliez Dieu qu'il daigne être propice
En sa bonté que pécheur ne lassa.
Portons son corps, lequel vécut sans vice
Et mourut l'an et jour qu'il trépassa.

Gargantua

~~Elle est morte, elle est morte, elle est morte.~~
~~Elle est morte, elle est morte, elle est morte.~~
Elle est morte, elle est morte, elle est morte.

Chœur Funèbre

Du mal d'enfant, lulle, lulle à d'leu.

La couleur ~~peinture~~^{dans} l'architecture.
 L'art abstrait qui fut ~~et~~^{est} l'aboutissant
 d'une évasion du réel en peinture et arrivé à
 son point mort. Tout, je pense, a été plus
 ou moins réalisé. Le sujet, l'objet, ont
 disparu. Les tableaux en couleurs pures sont
 apparus, libérés de toute contrainte réaliste ou
 objective. Dans cette montée vers la liberté
 plastique, il s'est passé ceci : c'est que la
 couleur s'est trouvée entièrement libérée.
 Elle est devenue une valeur en soi, disponible
 et sans limite - ~~c'est~~^{c'est} une de ces valeurs
 valables de cette tendance révolutionnaire
~~de l'active~~^{de l'active} dans les années actuelles -
 En 1920-25 j'étais préoccupé personnellement
 par une adaptation possible de cette couleur
 libre : au mur - dans le même temps les
 architectes modernes avaient complètement
 nettoyés le mur, des ornements décoratifs.
 1900 - Le mur apparaissait blanc et
 libre - Le mur blanc était-il habitable ?
 Oui pour une minorité oui. mais pour
 le public non évolué, c'était ^{plus} difficile -
 La révolution était trop radicale pour être
acceptée par les masses moyennes.
 acceptée immédiatement

58. **Fernand LÉGER** (1881-1955). MANUSCRIT autographe signé « F.L », **La couleur dans l'architecture** ; 3 pages in-4. 1 500/2 000 €

TRÈS INTÉRESSANT TEXTE SUR L'ÉVOLUTION DE L'ART CONTEMPORAIN.

« L'art abstrait qui fut et est l'aboutissement d'une évasion du réel en peinture est arrivé à son point mort. Tout, je pense, a été plus ou moins réalisé. Le sujet, l'objet, ont disparu. Les tableaux en couleurs pures sont apparus, libérés de toute contrainte réaliste ou objective. Dans cette montée vers la liberté plastique, il s'est passé ceci : c'est que la couleur s'est trouvée entièrement libérée. Elle est devenue valeur en soi, disponible et sans limite ». Léger s'interroge sur l'utilisation de la peinture en décoration par les architectes modernes qui dans les années 20 (alors que lui s'intéressait à « une adaptation possible de cette couleur libre : au mur »), ont « complètement nettoyé ce mur des ornements décoratifs 1900. Le mur apparaissait blanc et libre. Le mur blanc était-il habitable ? Oui pour une minorité. Mais pour le public non évolué, c'était plus difficile. [...] C'est un nouvel ordre qui lentement se développe, s'impose, s'adapte et s'harmonise avec les transformations sociales et humaines qui sont notre avenir ».

59. **Pierre LOTI** (1850-1923). L.A.S. « Julien », [janvier 1862], à son frère Gustave VIAUD ; 3 pages in-12. 200/250 €

Charmante lettre d'enfance.

Le tout jeune Julien Viaud, âgé de 12 ans, écrit à son grand frère Gustave, médecin de marine stationné à Tahiti (d'où il partira le 5 juin 1862) : « Mon bon frère, Je pense bien que c'est la dernière fois qu'on s'écrit à Tahiti. [...] Au printemps on commencera à arranger ta chambre, j'arrangerai toutes tes petites affaires que tu m'avais confiés, tes petits vases et ton petit rat qui est bien serré dans le bahut, et ta petite pharmacie est toujours restée dans son placard. Il faudra aussi mettre un peu de désordre dans ta chambre pour lui donner l'air de toi, qu'elle n'a plus du tout quoiqu'elle ait encore un peu ton odeur ». Ils n'ont pas fait de réveillon cette année, préférant l'attendre et l'an prochain « en faire un magnifique et mettre tout en l'air ». Ils ont pourtant fait une jolie petite fête pour la nouvelle année, où il a reçu « de bien jolies étrennes, j'ai eu des morceaux de musique, de Papa La chute des feuilles, de maman La danse des esprits, de Lucie Les cloches du monastère, et puis de grand'mère et de tante Clarisse un beau livre d'histoire naturelle, pour classer mes coquilles, de tante Lalie un livre de réussites avec des cartes, de tante Corine une marine pour le stéréoscope [...] et puis tout espèce de bonbons. Adieu mon bon frère [...] je t'embrasse bien bien des fois et bien fort ». Il signe : « Ton petit frère, Julien ».

60. **Pierre LOTI** (1850-1923). L.A.S. « Julien », 11 janvier 1867, à SA MÈRE ; 1 page et demie in-8. 200/250 €

Lettre de jeunesse à sa mère.

[Julien Viaud quitte Rochefort et vient à Paris en octobre 1866 pour intégrer la classe préparatoire au Lycée Napoléon (futur Lycée Henri IV) afin de préparer son concours d'entrée à l'École Navale.]

« Mère aimée, Si tu savais comme je me suis fait des reproches de t'avoir causé de l'inquiétude la semaine dernière » : en effet ses lettres sont arrivées en retard, notamment parce qu'il en avait confié une à un facteur rencontré dans la rue. Il lui écrit cette fois avant le jour fixé, pour la prévenir qu'il est resté quelques jours alité : « Dans ce moment que je grandis beaucoup, il m'a pris dans les côtes une douleur un peu dans le genre de celles que j'ai eues quelquefois à Rochefort ». Le médecin de la pension l'a examiné et lui a dit qu'il n'y avait rien de grave, mais qu'il fallait rester couché : il a été « bien soigné, bien dorloté sans perdre pour cela un coup de dent ». Il est guéri et pense retourner au lycée le lendemain comme à l'ordinaire...

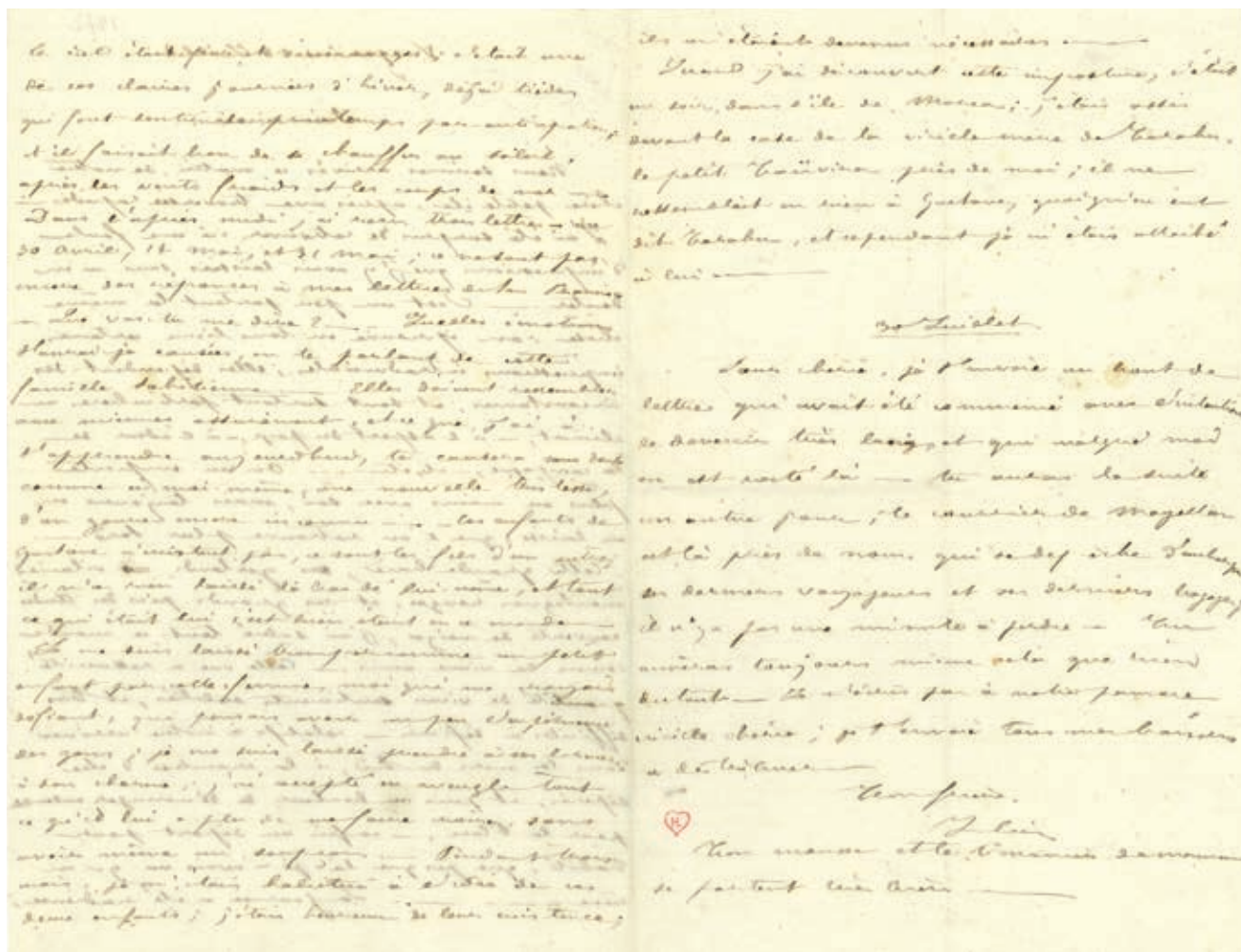
61. **Pierre LOTI** (1850-1923). 5 L.A.S. « Julien », [1872-1889], à SA SŒUR Marie VIAUD-BON ; 13 pages in-8 ou in-12 (une lettre incomplète). 1 200/1 500 €

BELLE CORRESPONDANCE À SA « SŒUR CHÉRIE » MARIE, AU COURS DE SES VOYAGES.

[Las Palmas 1870, alors qu'il est aspirant sur le vaisseau-école *Jean-Bart*]. Il est allé « faire une longue promenade à terre, dans une vallée humide, entre de hautes montagnes vertes et couvertes de brume. Il pleuvait par torrents et je patageais au milieu d'une végétation herbacée assez semblable à nos foins du mois de Juin, mais trois fois plus haute, toute mouillée et très exotique. Je viens de rentrer trempé »... Il parle de son « frère » [Joseph Bernard, le « Jean » d'*Un jeune officier pauvre*], qui vient d'apprendre la mort d'un jeune frère, et qu'il doit consoler : « Je l'admire tous les jours davantage à mesure que je le connais plus profondément »...

San Francisco mai [1872]. Il lui envoie par la *Néréide* « une caisse contenant des dessins de l'île de Pâques, pour que tu les fasses passer, par l'intermédiaire de Nelly ou d'une autre personne, à un journal illustré quelconque ; je préférerais le *Tour du monde* si cela se publie toujours ; en second lieu l'*Illustration* ». Il y a joint des documents pour qu'elle puisse rédiger un article d'accompagnement. « Je t'envoie entre autre un cahier sur lequel j'avais écrit, jour par jour, les incidents de mon séjour là-bas, avec des détails d'une minutie exagérée. [...] ce pays était jusqu'à ce jour peu connu » ; il envoie aussi des « hiéroglyphes [...] Ce sont des empreintes que j'ai prises sur des morceaux de bois gravés, frottant dessus avec un crayon. Je ne crois pas qu'on ait envoyé encore en Europe de spécimen de cette écriture. [...] Cette écriture s'appelle : Timo te ako ako. [...] Les gens qui savaient la lire sont morts ».

Valparaiso 18-30 juillet [1872]. Au retour de Tahiti, belle évocation qu'on retrouvera dans *Un jeune officier pauvre* : « Cette grande baie, ces goëlands, ces vilaines montagnes rouges, et ces grands pics des Andes couverts de neige, j'ai salué tout ce monde comme de vieux amis. – Cette vue a ressuscité quantité de vieux sentiments oubliés, et très difficiles à définir – relatifs à notre arrivée dans les mers du Sud, à la crainte d'être séparés, [...] enfin au départ pour Tahiti que jusque là je n'avais vu qu'en rêve »... Puis il rétablit la vérité sur la « famille tahitienne » qu'aurait laissée là-bas leur frère Gustave : « Ces enfants de Gustave n'existent pas, ce sont les fils d'un autre ; il n'a rien laissé là-bas de lui-même, et tout ce qui était lui est bien éteint en ce monde. Je me suis laissé tromper comme un petit enfant par cette femme, moi qui me croyais défiant, qui pensais avoir un peu l'expérience des gens ; je me suis laissé prendre à ses larmes, à son charme, j'ai accepté en aveugle tout ce qu'il lui a plu de me faire croire, sans avoir même un soupçon. Pendant trois mois, je m'étais habitué à l'idée de ces deux enfants ; j'étais heureux de leur existence ; ils m'étaient devenus nécessaires. Quand j'ai découvert cette imposture, c'était un soir, dans l'île de Morea ; j'étais assis devant la case de la vieille mère de Tarahu, le petit Taivira auprès de moi, il ne ressemblait en rien à Gustave, quoi qu'en eut dit Tarahu, et cependant je m'étais attaché à lui »...



61

Mercredi [Bucarest automne 1887]: « Tout se passe à mon gré dans mon voyage. Tu as eu de la bonté de rester de te tracasser de ces articles de journaux ; c'était à prévoir ; si tu savais le dédain que j'en fais »...

[Rochefort décembre 1889, à propos du Roman d'un enfant et de l'évocation de la plage de la Brée sur l'île d'Oléron]: « Chère petite sœur, Veux-tu parcourir de suite ce passage où je me suis permis de prendre quelques paragraphes de tes notes sur la Brée, – et dis-moi, avant la publication, si tu m'y autorises ou si cela te contrarie »...

62. **Pierre LOTI** (1850-1923). 9 L.A.S « Julien », [1871-1887], à SA NIÈCE Nadine Bon dite Ninette (future Mme Duvignau) ; 20 pages formats divers (petite découpeure dans la 1^{ère} lettre). 1 200/1 500 €

BELLE CORRESPONDANCE À SA NIÈCE CHÉRIE NINETTE.

[En mer 1871]. Il lui a envoyé de Cherbourg une boîte en fer : « il y a dedans un gros ananas du Brésil que nous avons mis confire pour toi ; tu feras bien de te dépêcher de défoncer la boîte, et de le manger » ; il y a aussi « une petite coupe en argent, travaillée à la façon de l'île de Malte » ; il lui enverra aussi « un petit oiseau bleu, une petite perruche verte, un oiseau-mouche rose, et un oiseau-mouche vert.[...] nous venons d'apercevoir un bateau prussien bien loin sur la mer, et nous allons tâcher de l'attraper »...

[Début 1880], indications sur son arrivée ; espoir d'un congé.

En mer Dimanche soir 22 mars [1885]. Il s'est embarqué, et est bien triste de ne pouvoir être au mariage de Ninette. « Jusqu'au départ du Mytho j'ai eu une bonne et joyeuse escorte, une vraie cour, qui réussissait à m'émourdir ; mais à présent, seul au milieu d'inconnus, j'ai conscience d'une sorte d'effondrement de toute ma vie passée, je ne me sens aucun entrain pour cette campagne dont le terme est entouré de tant d'incertitudes. Je pars avec de pauvres gens aussi peu convaincus que moi de l'aventure dans laquelle on nous lance. [...] Je pense que le 8 avril je serai dans le beau bleu de la mer des Indes, le grand soleil que je vais trouver là-bas me consolera un peu »...

... / ...

un peu. Tu pourrais peut-être
avoir une chambre toute seule, tant ce
que nous avons bien pu nous amuser de
l'autre ; prends les longues bandes qui
sont parvenues pour faire des draps
de fortune, ce sera très fait — En
Algérie n'est occupé que de ma
commission de l'autre ; ce n'est pas
la peine de s'occuper de l'autre, à
cela sera le moment ; à mon retour
j'aurai peut-être changé d'idée —

Je pense que le 8 avril je serai
dans le train de la gare de Lyon, de
là bas me conduira un peu — Envoie
moi à Saigon, on je m'occupe peut-
être plusieurs fois — J'espère que ma
maison sera faite je m'occuperai de la
laissant à l'autre et mon pauvre frère
si vous ne recevez pas toutes mes
lettres, n'ayez pas d'inquiétude, je vous

En mon Dimanche 11 sept 1885
ai dit que j'étais
généralment à l'autre
J'espère que j'aurai
tout ce que j'ai
J'ai reçu ta lettre à
l'autre, un moment de l'après-midi
la dernière de toutes, en même
temps que une de l'autre —
C'est vous savez qui n'avez tenu
jusqu'au bout la plus fidèle
compagne — Je m'occupe de
savoir quand j'en aurai maintenant,

mais que ce soit Justine
pour que jete prête — Dis à
ta mère le mariage de Blanche
et une petite fille en restant
comme en 1880 — Tu pourrais
mettre un  petite pour
autour, mais faudrait l'autre tout
de suite — Le petit Justine
d'avoir des ballets chez lui
pour grand, mais voilà, afin
de faire paraître mes vœux, de
l'avant-bras qui sera un —

Maintenant j'attends à la
double de P. qui est un
statue pour lui demander la
permission de faire paraître chez
elle un collier de diamants qui
est perdu dans la chambre à

coucher à l'autre de la (?)
faulx, si l'autre — Si j'ai
la même à l'autre, l'autre
d'après, faudrait que tu aies
complaisance y aller ; lui ne
dit que ce serait les diligences
si tu n'as pas d'après moi
te dérange — Attends à l'autre
du sein d'un autre, attends par
cette fois j'attends moi-même,
Vous embrassez tous,
Julien

Tchéfou 11 sept 1885
Donnez vite vos recommandations de
l'autre, de vous en avoir —
Mon petit frère

Pierre m'a quitté hier au soir,
moitié joyeux, moitié pleurant, et je me
trouve bien seul sur cette Triomphante —
D'un côté on ne m'aurait pas une
seconde lettre, je vous le répète mes petites
recommandations pour lui — Il m'écrit
à l'autre au soir, j'espère qu'il
sera arrivé après cette lettre, — probablement à 11h
du soir par la gare de Lyon pour repartir
le lendemain matin par la gare Montparnasse —
Le lui ai fait promettre mon bon frère (il
faisait beaucoup de choses, disant qu'il
ne serait pas qu'il était) de la première pour
après le jour de son passage — D'abord j'ai
pensé que tu devais attendre de la gare, et puis
je vous savais bien recommandant à tous deux
de lui donner l'hospitalité pour quelques jours,
et de ça ne m'a pas empêché par temps, si vous
suscitez de la première avec une femme à la
gare de Lyon pour le mener chez vous — Il ne
le portera rien, qu'une petite attrape, à la fois
japonaise que nous nous étions amusés à acheter
pour toi — Du prix de dix sous — D'abord il est
parti bien tranquillement, et puis sans de telles
conditions de l'autre que ce que j'ai moi-même
craint ont été bien amusés comme de passages
affaires (il m'a laissé un petit des petites choses
japonaises) — Voilà pourquoi je ne m'occupe pas
par son retour de l'autre —

Mais attendez-moi à l'autre, j'ai
dit à l'autre, pour un voyage magnifique —
à moi, ça ne me dit rien, je n'ai pas d'autre
idée que de revenir —

Adieu, mon petit frère, je vous
embrasse tous
Julien

Vois donc ce que c'est qu'une lettre inutile
l'autre (de l'autre) qui m'a dit à l'autre, une lettre
de moi en 1880 — On m'a dit que c'était juste et
la lettre —

Tchéfou 11 septembre [1885]. Recommandations minutieuses pour le retour en France du marin Pierre Le Cor [modèle de Mon frère Yves]. Ninette est chargée d'aller le chercher gare de Lyon, de le loger la nuit avant son départ pour la Bretagne le lendemain par la gare Montparnasse. « Pierre m'a quitté hier au soir, moitié joyeux, moitié pleurant, et je me trouve bien seul sur cette Triomphante. [...] Il ne te portera rien qu'une petite attrape de la foire japonaise que nous nous étions amusés à acheter pour toi, du prix de dix sous. [...] Nous allons retourner au Japon, c'est décidé, faire un voyage magnifique, à moi ça ne me dit rien, je n'ai pas d'autre idée que de revenir »...

[Rochefort février 1887]. Au sujet d'une fête costumée chez Juliette Adam. Il a envoyé « la caisse contenant : la belle ceinture, le petit voile, le costume turc bleu et or (veste, gilet, pantalon, guêtres), un soulier pour modèle, une ceinture de cuir pour les armes, une ceinture de soie rayée, une chemise de soie jaune, une chemise en gaze de Brousse »... Il parle aussi des bijoux (dessin d'une broche)...

[Rochefort 1887]. Il rassure Ninette sur l'état de santé de sa femme : « Les médecins ont déclaré ce matin que Blanche était hors de danger. Elle revient de loin, la pauvre petite »...

63. **Pierre LOTI** (1850-1923). MANUSCRIT autographe signé, *Propos d'exil* ; titre et 45 pages petit in-4, reliées demi-vélin à coins au chiffre P.C. en lettres gothiques dorées dans le coin sup. droit (étiquette de titre au dos en partie disparue ; page de titre renforcée au dos). 2 500/3 000 €

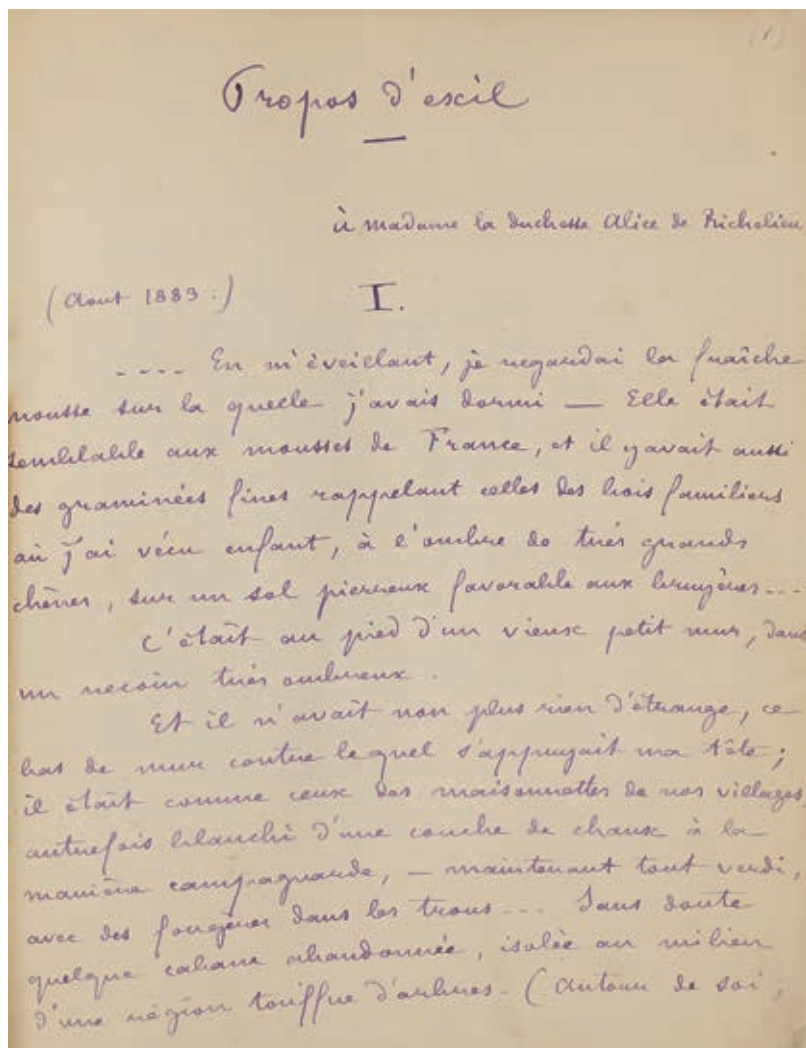
TRÈS BEAU MANUSCRIT, JOURNAL DU SÉJOUR DE LOTI AU TONKIN EN 1883, qui sera publié en juin 1887 chez Calmann-Lévy.

Écrits à l'encre violette, ces *Propos d'exil* sont ici dédiés (sur le titre et en tête de la première page du manuscrit) à la duchesse Alice de RICHELIEU [l'édition est dédiée « À la mémoire de Madame Lee Childe née Blanche de Triqueti »]. Ils sont datés d'Août 1883 au 16 décembre 1883. Le manuscrit correspond à la première partie du livre auquel ces *Propos d'exil* donnent le titre (chap. II à XV), sans le premier chapitre qui est le récit « Corvée matinale » (ici chapitres I à XIV) ; il présente quelques variantes avec l'édition.

Lieutenant de vaisseau, Julien Viaud (Loti) a été envoyé à bord du cuirassé *Atalante* faire la campagne du Tonkin.

Loti, endormi près d'une vieille pagode, évoque son départ de France, l'escale à Alger, le passage de Suez, la vision de Ceylan, l'arrivée au Tonkin, la prise de Than-an, puis la paix du séjour à Tourane avec de merveilleuses évocations. Reconnaissance à Shun-an. La vie à bord. Loti rêve à son enfance, à sa mère, à sa sœur. Les drames de la guerre, les événements de Hué. Installation du marchand chinois Shang-Hoo à Tourane. Une vieille femme vient dans la pagode implorer Bouddha. Le 14 décembre, Loti apprend qu'il est rappelé en France à cause de ses articles sur l'expédition du Tonkin. Faisant ses adieux à son matelot, ils évoquent ensemble la Bretagne. Départ sur la *Corrèze*. Pleine mer...

Citons le dernier chapitre : « Cela s'enfuit très vite, s'efface dans le bleu. Avant midi nous sommes au large. Alors vient cette paix de la mer, de la mer qui change et anéantit tout ; c'est comme un trait final tiré à jamais sur ce temps qui vient de s'accomplir. Et, au milieu de cette paix-là, voici que, dans ma tête, la *Circé* et la baie de Tourane s'effondrent brusquement, s'évanouissent comme dans un extrême lointain, me laissant à peine un souvenir. Je savais bien que cela passerait, mais cette rapidité me confond. En somme, il n'y a jamais eu que l'amour qui ait pu m'attacher d'une façon un peu durable à certains lieux de la Terre... »



64. **Pierre LOTI** (1850-1923). 24 L.A.S. (une non signée), 1884-1894, à Marcel SÉMÉZIES à Montauban ; environ 50 pages la plupart in-12 ou in-8, 2 enveloppes. 1 500/2 000 €

TRÈS BELLE CORRESPONDANCE AMICALE ET LITTÉRAIRE, d'abord signée « Julien Viaud » puis « Pierre Loti ».

[Marcel SÉMÉZIES (1858-1935), de Montauban, avait quitté la magistrature pour se consacrer aux lettres : poète, romancier, journaliste, érudit, secrétaire général de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne, il se lia d'amitié avec Pierre Loti, à qui il rendit visite à Rochefort, et qu'il fit entrer dans la « Compagnie des Mousquetaires gris de M. de Baugé » sous le nom de *Simbad le Marin*. Il a laissé des *Mémoires de ma vie et de mon temps* (Montauban, 2004).]

La correspondance commence au début de leur amitié, en 1884, lorsque Sémézies rend visite à Loti à Rochefort : « vous aurez un désenchantement certain quand vous verrez le garçon tout ordinaire et "comme tout le monde" que je suis. Tant pis, je vous reçois avec grand plaisir »... Remerciements pour l'envoi d'un poème : bien qu'il n'aime pas en général les vers, « je les aime quand ils sont jolis et je vous assure j'ai beaucoup aimé le sonnet [...] ; seulement vous avez peint trop beau mon logis, et les femmes vont en rêver »... Séjour de Loti à Montauban : « Merci aux mousquetaires [*Les Mousquetaires gris*, groupe littéraire fondé notamment par Sémézies] du bon accueil que j'ai reçu »... Félicitations pour le roman de Sémézies *L'Étoile éteinte* (Ollendorff 1886), « bien joli livre [...] écrit par un garçon de cœur – allons, vous êtes un gentil petit mousquetaire, vous avez du talent et je vous serre la main en vous prédisant mille bonnes choses pour l'avenir »... [Octobre 1886]. Loti l'invite à son mariage et lui demande l'adresse des Mousquetaires habitant Bordeaux pour les convier à la bénédiction... C'est au tour de Sémézies de se marier, mais Loti ne peut pas venir... Touchante lettre suite à une fausse couche : « personne mieux que moi ne peut comprendre votre chagrin » ; il espère que cet incident n'aura pas les mêmes suites graves que pour sa femme (qui avait vécu la même expérience peu de temps avant), et lui prédit pour l'an prochain un gentil bébé...

[Février-avril 1888]. Plusieurs lettres pleines d'une excitation palpable, à propos de la préparation du célèbre DÎNER LOUIS XI que donna Pierre Loti le 12 avril 1888 dans la salle médiévale de sa demeure à Rochefort. Loti expose d'abord son projet, en détails : « Le dîner aura lieu sous le règne du roi Louis XI, vers 1430. Les mets et la manière de servir seront conformes aux usages de ce temps-là. Pour être admis, le costume de l'époque sera de toute rigueur ». Les invités sont priés de choisir des costumes de couleurs éteintes, comme « saupoudrés de la poussière du temps », ainsi qu'un nom d'époque, qui sera annoncé ; peu d'éclairage ; les fourchettes n'existant pas, il faudra s'en passer ; et « autant que possible on emploiera dans la conversation les formules et le langage du temps »... Loti compte sur son ami pour faire des recherches « sur les choses dinatoires de cette époque : menus, manière de servir, ustensiles à mettre sur la table, etc... Songez-vous toujours à votre entrée en Ménestrel ? ». Il le remercie et le félicite : « les deux pièces que vous avez apprises sont parfaites », il faut les réciter toutes les deux. Il va à Paris commander « un paon avec ses plumes, qui me semble un mets de rigueur », et veut des indications sur la vaisselle... Sémézies lui est d'une aide précieuse, mais Loti craint qu'il ait de ce dîner une vision trop grandiose et qu'il soit déçu. Il va faire essayer toutes les sauces et préparer tous les breuvages. « J'aurai un paon et des hérissons, mais je vais réduire le menu pantagruélique que vous m'envoyez : ma femme a été terrifiée ! [...] et puis 13 valets pour servir ! Il ne resterait pas de place pour les invités ». Il y aura quatre valets et deux servantes costumés, « trois joueurs de cornemuse et un sonneur de cor ». Il s'inquiète du problème de l'éclairage, qui doit être authentique, mais son plus gros souci reste les animations de la soirée : comment donner un mystère ou une farce ? où trouver des acteurs ? C'est encore Sémézies qui va s'en occuper, à la plus grande satisfaction de son ami... Il faut aussi fabriquer les costumes, et le temps presse. Il s'interroge : peut-on garder son chapeau à table et porter « des diamants taillés » ?... Il s'inquiète des choix des instruments de musique de Sémézies pour son entrée : la guitare ?, mais la saqueboute est « plus du temps et plus décorative pour votre entrée ». Sémézies arrivera quelques jours plus tôt pour l'aider... Leurs épouses respectives s'échangent leur portrait photographique... [Fin 1888]. Après la fête, Loti s'ennuie à Rochefort et envie son ami qui voyage : « Moi je suis resté très sédentaire et morne ; je n'ai vu d'autre mer que celle d'ici [...] Je commande un petit bateau appelé *l'Écureuil*, qui vraisemblablement ne s'éloignera pas avant l'automne de 89, – à moins qu'il n'aille se faire au Sénégal une légère promenade. L'envie de courir au large et au soleil me travaille terriblement ; si je ne suis pas déjà parti, c'est que j'attends un petit enfant au mois de février et c'est une grave inquiétude »... Loti encourage son ami à reprendre l'écriture, heureux qu'il soit revenu sur « votre mauvaise détermination de ne plus écrire. Ce serait très dommage »...

[Automne 1889]. Invitation : il donnera début novembre « une petite soirée en costume oriental, pour inaugurer mon logis arabe restauré. Tous les costumes musulmans (arabe, turc, persan, etc.) seront admis »... Rendez-vous sur la Côte d'azur : alors que Loti est en service sur le *Formidable* à Golfe Juan, il serait ravi de revoir son ami en fin de semaine : « J'ai promis d'aller à la bataille des fleurs »... [1891]. Remerciements pour l'envoi de son « charmant livre » *Sous le dolman* (Ollendorff, 1891). Il accepterait volontiers de le parrainer à la Société des Gens de lettre, mais il n'en fait pas partie... [Mai 1891]. À propos des calomnies dont il est l'objet après sa réception à l'Académie française : « dans le comique concert d'injures et d'inepties que mon discours a provoquées, on m'a accusé [...] d'avoir eu une grand-mère anthropophage !!! »...

ON JOINT 3 télégrammes, une carte d'invitation et une carte de visite avec ajouts autogr., une dédicace a.s. découpée de son discours de réception à l'Académie, de Pierre Loti à Sémézies ; une carte autogr. de Mme Julien Viaud au même ; une L.A.S. d'Émile POUVILLON à Sémézies au sujet de Loti ; et 6 L.A.S. de Samuel Loti-Viaud au même.

Gachepont 10 Mars 1888

Le dîner aura lieu sous le règne du roi Louis XI, vers 1470. Les mets et la manière de servir seront conformes aux usages de ce temps-là.

Pour être admis, le costume de l'époque sera de haute rigueur.

Les invités sont priés de se vêtir comme des petits nobles de province, des chevaliers ou des bourgeois. (On recevra également les pèlerins et les ménétriers. Il y aura même une table pour les mendiants et truands s'il s'en présente).

La salle sera peu éclairée et les invités sont priés de choisir pour leurs costumes des couleurs sombres; ils devront avoir un air un peu saupoudré de la poussière du

de résine, — et c'est une peste. J'ai imaginé des cierges peints en brun et légèrement badigeonnés de résine du haut en bas. — Pas de chandeliers sur les tables, n'est-ce pas ?

Ma grande inquiétude est causée par les distractions de la soirée. Le mystère, ou la farce, ou prendre cela, et quels acteurs ? auriez-vous l'heroïsme de vous en occuper ? J'ai ici un seul invité capable de jouer là-dessous, un jeune ingénieur qui fait du théâtre. Encore faudrait-il qu'il pût répéter...

Nous aurons bien du mal, mon cher bras droit, à faire une autre chose. Bien votre, Lati

Gachepont 10 Mars 1888
à Damiens

Vaici mon image, que je prie madame Sémézies de bien vouloir accepter, en attendant celle de ma femme.

Mon cher ami,

Il a fallu toute la semaine d'une semaine à Paris pour m'empêcher de vous remercier plus tôt. M. Daniel a reçu toutes vos lettres et il est très-ému de la peine

seriez vous ne vous ennuyiez
pas trop - mais voilà, le dur
serait d'y venir - tantôt longes
donc un peu à la vraie joie que
j'en aurais --- ---

Verriez, je vous prie,
présenter mes hommages respectueux
à Madame Daudet, et accepten
toute mon affection,

Votre

Loti



Mon cher
cher maître, je
à Sapho et je
vous en avoir
ma lettre de ne
en disais, je croi
manière inciden
de suite à une
campagnard qui
ce jour là -

65. **Pierre LOTI** (1850-1923). 20 L.A.S., 1884-1895, à Alphonse DAUDET ; 59 pages la plupart in-8, quelques lettres à son chiffre (certaines avec sa devise *Mon mal m'enchanté*), une adresse. 2 000/2 500 €

TRÈS BELLE CORRESPONDANCE AMICALE ET LITTÉRAIRE À SON MAÎTRE ET AMI ALPHONSE DAUDET.

[Rochefort juin 1884]. « Mon cher matelot, mon cher maître, je repense souvent à Sapho et je m'inquiète de vous en avoir si peu parlé. [...] mon impression sur votre livre a encore un peu plus de valeur que celle de tant de gens qui vous louent sans comprendre, par habitude [...] Alors je veux vous dire que je vous ai admiré profondément et, je crois, plus que jamais ; vos personnages me sont restés longtemps en pleine vie dans la mémoire ; il m'a semblé que vous étiez encore monté, encore plus fort, comme en progrès sur vous-même »... Il lui écrit de son « logis musulman où il y a une odeur de mosquée, de la chaux blanche sur de vieilles ogives arabes, et dans un coin mon matelot Daniel coiffé en turban qui arrange les coussins. C'est mon rêve depuis longtemps de vous voir assis là un jour »...

Port Saïd 30 [janvier] 1886. Prière de lui adresser un exemplaire de *Tartarin des Alpes* à bord de la *Triomphante*, qu'il trouvera à son retour à Toulon ; il veut dédier à Mme Daudet « une petite Japonerie [Un bal à Yeddo] qui est prête à paraître »... À bord du *Magicien* 13 mai [en rade des Trousses]. « Vous m'avez laissé hier sur une parole triste qui m'est revenue en tête bien des fois [...] vous l'avez dite avec un air de sincérité qui m'a fait un peu mal [...] Je suis arrivé juste pour appareiller et nous voici au mouillage en grande rade. Une petite côte de sable, basse et sauvage

66. **Pierre LOTI** (1850-1923). 75 L.A.S., 1885-1910, à Julia DAUDET ; 153 pages formats divers, la plupart in-8, quelques-unes à son chiffre (certaines à la devise *Mon mal m'enchanté*) ou divers en-têtes, quelques adresses. 3 000/3 500 €

IMPORTANTE CORRESPONDANCE À MADAME DAUDET. Nous ne pouvons en donner ici qu'un aperçu.

[1885]. Il a eu un extrême plaisir à recevoir son livre [*Impressions de nature et d'art*], qui l'a fait penser à un livre que M. Daudet lui a fait connaître, *Idées et Sensations* [des Goncourt], mais qu'il préfère : « il y a sans doute des choses qu'un homme, si délicat qu'il soit, n'est jamais capable d'assez bien dire. [...] Votre livre me paraît être l'expression même, je dirais presque la définition, de la femme raffinée et exquise »... [Rochefort juillet 1889]. Remerciements pour son « petit livre d'adorable mère » [*Enfants et mères*] ; il comprend son chagrin, « moi qui n'ai pas de plus grande anxiété dans la vie, que de voir vieillir ma bien-aimée mère »... [Hendaye printemps 1892 ?]. Il reçoit Rose et Ninette, avec « une précieuse petite dédicace que je retiens comme une nouvelle promesse de mon grand ami. Vous auriez ici une hospitalité tout à fait modeste et campagnarde ; une paix absolue dans un recoin isolé, un petit jardin en terrasses où l'air et la vue sont incomparables, et puis des matelots et des canots à vos ordres pour remonter la rivière »... [Mars 1893], au sujet de la candidature d'Eugène MANUEL à l'Académie : « J'ai déjà des engagements pris. Je ferai maintenant, pour M. Manuel, tout ce que ma conscience me permettra de faire »... [Janvier 1894]. Il a perdu ses *Chansons grises*, « moi qui ne perds jamais rien, surtout des choses qui me sont confiées. – Je le dirai à HAHN pour qu'il vous en envoie un autre exemplaire »... [1895], remerciant pour *Poésies*, « pour les beaux vers doucement tristes [...] À certains passages, en lisant il me semblait vous entendre parler »...

“Le Javelot”, Hendaye 29 avril [1897], remerciant pour *Notes sur Londres*, « le charmant petit livre à couverture bronze. Il m'a donné une impression vive et étrange de société anglaise et de printemps voilé de là-bas. Il me semble que j'ai connu les gens dont vous parlez et que j'ai vu les grands parcs humides »... Hendaye 9 septembre [1898]. C'est à Rochefort qu'il voulait l'inviter : « ici, c'est un campement de bohémiens. Ceci dit, si une chambrette blanchie à la chaux, des chaises de paille et une simplicité rudimentaire ne vous font pas peur »... Sa femme et son fils sont partis : « Mais il me semble qu'un vieil académicien qui travaille dans les prix de vertu peut très bien recevoir des dames seules »...

[Mai ? 1902]. Il dit combien le souvenir de son « grand ami » lui est cher... « Je mène une vie absurde, accablé que je suis de service maritime. Entre les essais de torpilleurs qui me mènent en mer et mon récit de l'Inde auquel je ne puis travailler que la nuit, il ne me reste pas le temps de vivre »... [Mars 1903], remerciant pour *Reflets sur le sable et sur l'eau* : « Moi qui fais profession de ne pas aimer les vers [...], je me suis laissé charmé par les vôtres comme par certains de Rodenbach : c'est autre chose, mais il y a autant de mystère sur les mots... » Il faudra commencer *L'Inde* par le milieu : « Ce qui est avant me paraît singulièrement négligeable »... – Il lui a envoyé *L'Inde* : « toute la première moitié est de M. Georges Ohnet »... [Avril 1903], il va tâcher de lui trouver une place pour la réception d'Edmond Rostand ; invitation à sa fête chinoise : « Ce sera vraiment un spectacle curieux, l'arrivée de l'Impératrice de Chine »... [Juin 1903]. Il se réjouit du mariage de Léon : « il aura trouvé là le port et le refuge ». Il part pour deux ans : « Je vais commander un beau bateau dans le Bosphore et les parages d'alentour ; comme je suis aux trois quarts bédouin, cela me plaît, j'en suis content avec mélancolie »...

[Le Caire] 19 mars [1907]. Longue explication de la cause du froid survenu entre eux, à propos de sa nièce qui « est un peu comme ma petite sœur ou ma fille » ; il est cependant touché d'être rappelé : « Les chers souvenirs que vous évoquez, l'ami qui n'est plus, le temps où nous lui chantions la jeune princesse, votre accueil que je retrouvais toujours en revenant de mes longs voyages, si vous saviez comme cela est resté vivant dans mon cœur ! »... Rochefort mercredi [12 février 1908]. « Mercredi 19, mais je crois bien que cela tombera le soir de la première de *Ramuntcho* à l'Odéon »... Décembre 1909, il lui réserve une place pour la réception de Jean Aicard. – Il est grippé, ainsi que Jean AICARD : « nous sommes deux pauvres oiseaux du Midi, que tuent les brumes de Paris et surtout ses calorifères », et risquant d'être « ridicules et lamentables »... [Avril 1910]. Il va lui envoyer un billet pour « la canonisation » de Marcel Prévost ; il veut lui faire plaisir en soutenant la candidature de Pomairols... Il craint de ne lui avoir rien dit de ses *Souvenirs autour d'un groupe littéraire* : « c'est une des formes de l'affaïssement sénile [...] Tout ce que vous avez bien voulu dire de moi était discret, délicatement flatteur et m'a fait un vrai plaisir [...] J'avais été si blessé au contraire de certains passages du journal de M. de GONCOURT »... – Il a soutenu sans succès *Ma fille Bernadette* de Francis JAMMES, mais a su par Thureau-Dangin que Jammes « est sûr d'avoir l'un des plus grands prix de poésie »... Hendaye 1^{er} mai [1910]. Il ne pourra assister à la pose de la pierre commémorative de François COPPÉE... Hendaye 6 novembre [1911], en faveur de Louis de ROBERT pour le concours de *la Vie heureuse*... [4 juin 1912] : « une chose qu'il faut bien que je vous dise, bien que cela me soit très pénible : je ne voudrais plus rencontrer Léon, car il a écrit des choses telles que je ne pourrais lui serrer la main »... [1913], envoi de *Turquie agonisante* : « des gens m'avaient affirmé, dans des salons parisiens, vous avoir entendu critiquer sévèrement mes plaidoyers pour les Turcs. [...] Quel inconcevable aveuglement est celui des catholiques de France qui s'obstinent à marcher avec leurs pires ennemis, les Orthodoxes ! et surtout les Exarchistes ! »... Hendaye Lundi [1914], il votera pour

je n'aur e'ai e
fais que je suis v
hépente a été un
chais, n'a pas ée
alors je me suis
mais j'attends
Et maintenant
sur le cœur, et
en les femmes si
visite, en ne venant
pneumatog. Et va
j'aurais tant de joie
J'écrit à l'ord
chais que ma lettre
Veuillez agréer
mon nouvel hommage
Je reviens de la
au début.

Henry BORDEAUX. Puis sur Léon DAUDET : « J'ai haussé les épaules tristement, à la lecture du tissu de petites sornettes haineuses que ce pauvre Léon vient d'écrire sur moi » ; il est inexcusable, « sachant l'affection si ancienne qui m'attache à sa famille et à la mémoire de son père. Je m'étais détourné de lui parce qu'il a calomnié odieusement et sciemment la religion de mes ancêtres [protestants]. [...] Je le plains de vivre perpétuellement dans l'ironie et la haine »...

Aux armées 12 janvier 1916. Il a quitté Paris « pour les armées de Champagne, où je suis plus près de mon fils, et plus près du feu »... Rochefort 25 décembre [1916]. « Je vous assure que je suis un ami fidèle, quoi qu'ait pu en écrire notre pauvre Léon, parmi tant d'autres billevesées malveillantes »... 1^{er} février 1917 : « jamais, jamais plus je ne reparaitrai en public, à aucun prix [...] J'ai fini mon petit bout de rôle, je suis tristement remisé »... 28 décembre 1917 : il ne fait partie d'aucune commission à l'Académie, où il n'a presque pas mis les pieds depuis le début de la guerre, et où il n'a pas d'influence... « Mon fils Samuel vient d'obtenir une belle citation à l'ordre du jour ; mais je vis dans une continuelle angoisse à son sujet »... [Septembre 1918] : « j'ai fait mon temps dans ce monde, je suis de la classe, alors je me retire de plus en plus de tout et de tous ; je vous demande d'être indulgente pour mon grand âge d'antédiluvien »... [Janvier 1919], il considère comme « une petite redevance à vie » de réserver à Mme Daudet une de ses deux cartes pour les réceptions académiques. « J'ai commencé un livre [Prime jeunesse] auquel je m'intéresse avec passion et que je voudrais finir avant de mourir »... Rochefort novembre 1919. Il ne reviendra plus à Paris : « J'ai décidément fini mon petit rôle terrestre ; mon temps me déplaît et m'épouvante ; je ne peux plus m'y adapter et je me retire dans l'ombre »... Il va lui envoyer ses « souvenirs de jeunesse, [...] un livre qui prouve bien les affirmations de Léon, à savoir que "l'éducation protestante n'est autre que matérialiste et athée" »... Mars 1920, annonce du mariage de son fils Samuel...

Ailleurs, il adresse, accepte ou décline des invitations, il signale ses passages à Paris, évoque des prix littéraires et des réceptions académiques, etc.

ON JOINT une L.A.S. de son fils Samuel Viaud, à Julia Daudet, au sujet de la publication des lettres de Daudet conservées dans le journal de Loti.

19 mars 1902

Comme vous êtes bonne de ne m'en avoir pas voulu pour cette histoire de billets académiques ! Oh, je vous en remercie de tout cela, aux trois quarts libérés par le fait. Je vis de la vie de la vie, comme vous savez ! Et, vu les ans, je n'ai plus aucune mémoire.

Chère madame,

Combien m'est précieuse la preuve d'affection que votre lettre vient de me donner ! Bien vite je laisse tout pour vous répondre.

Je suis désolé, je vous assure, de vous avoir fait un peu de peine. Et en même temps j'aime presque mieux que le drame ait été écrit ainsi, puisqu'il me vaut cette bonne lettre qui renoua à l'avenir ma confiance inébranlable. Les chers souvenirs que vous évoquez, l'ami qui n'est plus, le temps où nous lui chantions

demander on tolérât précieusement la dernière venue chez vous, en juin 1905. Votre diligence qui m'a glacé, et qui, je rappie aux autres personnes présentes. Et : mon affection ne changera pas, i peut revenir que l'on me rappelle. ut j'ai été tout ce que j'avais -vous m'avez rappelés, rappelés lieux et si touchants que eux j'aurais et à Paris, chez vous, si vous us m'invitez, à dîner, n'est-ce pas, e à reprendre ma place en votre belle, au milieu d'un tapage infernal, je ne m'en fait que plus malade. ie, je vous prie, chère madame, le e mon plus cher et affectueux salut. Pierre Loti Haute Egypte et je pars pour ma retraite.

67. **Pierre LOTI** (1850-1923). 24 L.A.S. à divers, 1886-1919 ; 56 pages formats divers, quelques-unes à son chiffre (certaines à la devise *Mon mal m'en-chante*), quelques enveloppes ou adresses (petits défauts à quelques lettres).

400/500 €

[Septembre 1886], à une traductrice. [Juin 1887], priant de « faire un indulgent accueil à un petit livre très dé-

cousu » [Propos d'exil]... [1889], envoi de la photo « de la porte de mon harem »... [Rochefort 28 octobre 1890], à Émile POUVILLON, à propos d'une rencontre manquée... [1891], il n'est pas retourné à Pen-Bron depuis son article, mais sait que l'hôpital « a été augmenté de moitié »... [1890 ?], il y a déjà des traductrices pour *Propos d'exil* et *Le Mariage de Loti*... [1892 ?], au sujet d'un concert de « notre petite amie Isabelle » [Levallois]... Hendaye 6 juillet 1894, en faveur d'un marin de son bateau qui veut être admis comme douanier à La Rochelle ou Rochefort... [28 novembre 1896], à Juliette ADAM au sujet d'un article qu'il lui a promis. [Hendaye avril 1898], refusant d'écrire une préface... [Mai 1898], pour la vente de ses photographies à Madrid. [28 octobre 1898], à la princesse BIBESCO, se réjouissant de voir Saint-Saëns. [1906 ?], au sujet de l'engagement du peintre Étienne à Rochefort. [Rochefort 26 novembre 1906], au marquis de SÉGUR, lui promettant sa voix, sauf si Jean Aicard se présente. [25 décembre 1910], à Edmond PERRIER, le remerciant de son « très beau et si curieux livre »... [Début 1912], à Gaston CALMETTE, sur les réactions à un article sur l'Italie... Avril 1919, à un « cher petit ami », sur ses relations avec Calmann Lévy : « Il me tient par un traité inéluctable qui durera plus longtemps que ma vie »...



68. **Pierre LOTI** (1850-1923). MANUSCRIT autographe signé, **À Yann Nibor**, [1892] ; 2 pages grand in-fol. (traces d'encadrement, fentes aux plis réparées). 1 000/1 200 €

PRÉFACE AUX CHANSONS ET RÉCITS DE MER DE YANN NIBOR.

[Le marin Jean ROBIN, dit YANN NIBOR (1857-1947), originaire de Saint-Malo, après avoir quitté le service actif, entra comme bibliothécaire au ministère de la Marine, et commença à écrire des récits de mer et des chansons de marins qui devinrent vite populaires. Ses *Chansons et récits de mer*, illustrés par Léon Couturier, et préfacés par Pierre Loti, parurent en 1893 chez Marpon & Flammarion, et obtinrent le Prix Montyon 1894.]

« Vous m'avez dédié la première de vos poignantes chansons [« Les Quatre-Frères et l'Ella »], de vos chansons qui font couler les bonnes larmes saines, qui font pleurer les forts. Je vous en remercie. Le plaisir que j'en éprouve est un peu de la nature de celui que m'a causé l'inscription de mon nom sur ce quai de Paimpol, – d'où nos amis Islandais partent, pour quelquefois ne plus revenir. Et en retour, vous me demandez de présenter au public votre livre. [...] À ceux qui ont aimé mes matelots et mes pêcheurs, je n'ai qu'à dire, avec une sincère humilité : lisez ou chantez ces poèmes rudes ; ils sont encore plus fidèles que tout ce que j'ai osé écrire. Ils sont tellement *cela*, qu'en les parcourant il me semble entendre, comme à bord, de braves voix, franches et brusques, à l'accent breton, raconter, causer, riposter en l'argot honnête de la mer, avec ces élisions qui donnent la vitesse et la vigueur. Tant de gens essayent de peindre des matelots et si peu y réussissent ! [...] Mais vous, dans un petit livre qui sent bon le sel, le goudron et le vent du large, vous nous les montrez tels qu'ils sont, avec leurs dévouements de héros, avec leurs délicatesses rudes et leurs adorables pitiés ; avec leurs rêves aussi – car, à l'inverse des paysans terre à terre et des ouvriers gouailleurs, les marins sont, pour la plupart, grands rêveurs et inconscients poètes sans voix »... Etc.

Au bas du 2^e feuillet, on a collé un **dessin** original de Léon COUTURIER (1842-1935), mine de plomb et encre de Chine (11 x 22 cm), esquisse du dessin illustrant *La Chanson des matelots* (p. 21 du livre).

D'angoisse et une jaugante alimégation de la vie ; quelque chose qui souvent s'exprime en un langage fermé ~~mais~~ aux profanes, en des termes de mer, salubres et vivifiants par eux-mêmes. Il y en a d'incorrigeables, de ces facettes de galien, qui à bord excitent les franes rires, contagieux jusqu'à l'officier de quart.....

Quant à votre musique, si secondaire que soit son rôle dans votre oeuvre, j'admire aussi comme elle va bien ! Ils redoublent, les airs de vos chanteurs, à ces petites mélodies que composent inconsciemment, pendant la monotonie des opérateurs de nuit, dans le vent et dans l'embrun, les rêves qui songent au village, aux vieux parents et à la mort.

Ma crainte est que vous ne soyez pas toujours compris, même par ceux qui en auraient le cœur capable. Vous semblez n'avoir écrit que pour les marins, se désignant un peu les autres. Vous avez été donner la note vraie, dans sa naïveté barbare, — et c'est ce qui fait le charme nouveau et hardi de votre livre ; mais il faut presque une certaine acclimatation maritime pour bien tout saisir.

Je voudrais, voyez-vous, que tout le monde entendit vos chanteurs d'ites au chantées par vous-même. Oh ! alors le succès serait assuré... Et d'ailleurs, si, après les "Solistes de Noël" ou après l'"Eclair", il se tenait dans l'auditoire quelque sec imbecile n'ayant pas les yeux voilés et l'âme remuée, je vous conseillerais simplement de lui donner une de ces énormes bourrades de matelot qui sont des mépris en action.

Pierre Loti



69. **Pierre LOTI** (1850-1923). MANUSCRIT autographe signé, **Visite à la Reine**, 1898 ; 5 pages grand in-fol. découpées pour l'impression et contrecollées sur cartes, avec quelques ratures et corrections.

1 000 / 1 500 €

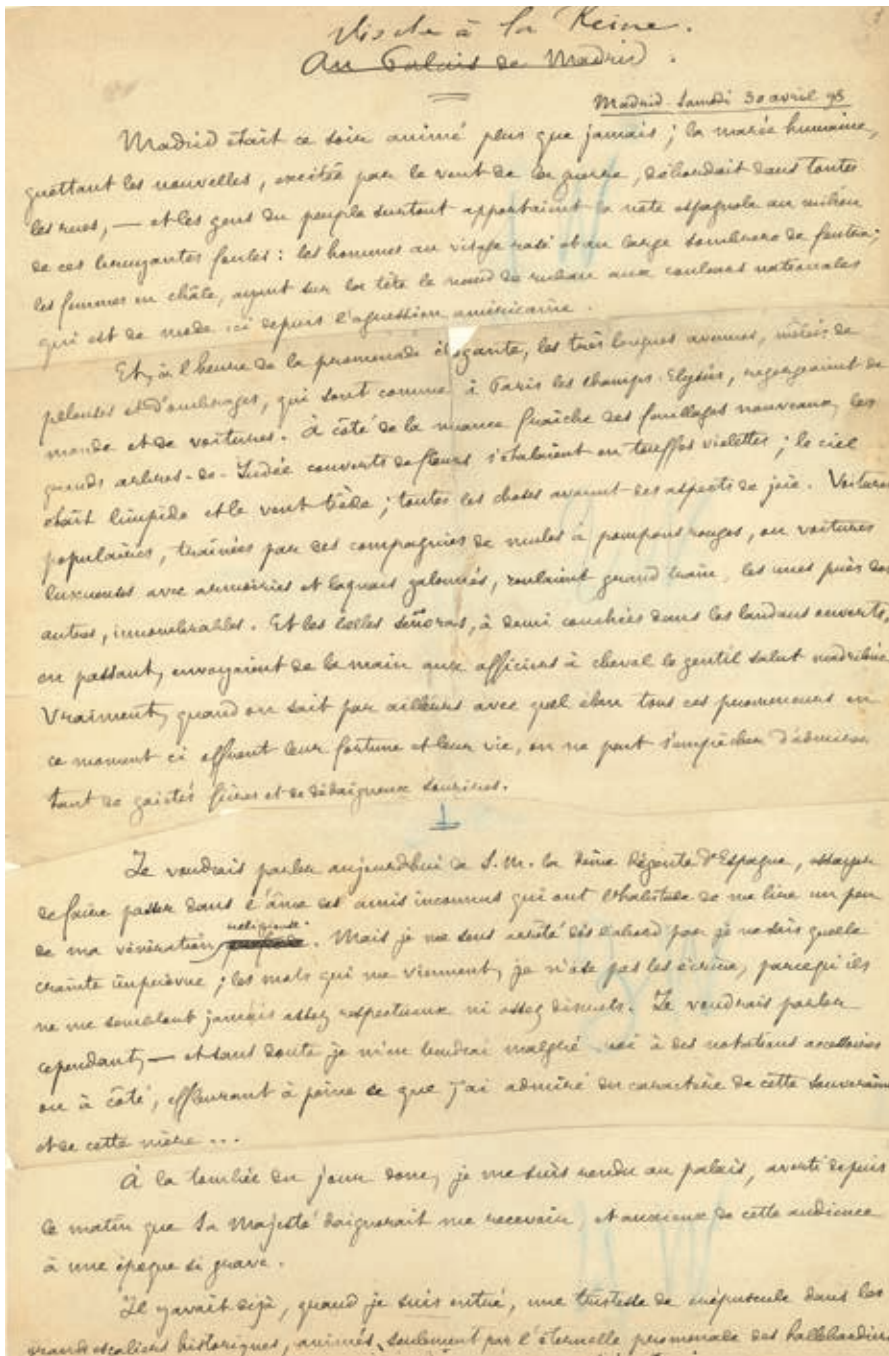
Récit d'une visite à la Reine d'Espagne Marie-Christine, en pleine guerre hispano-américaine.

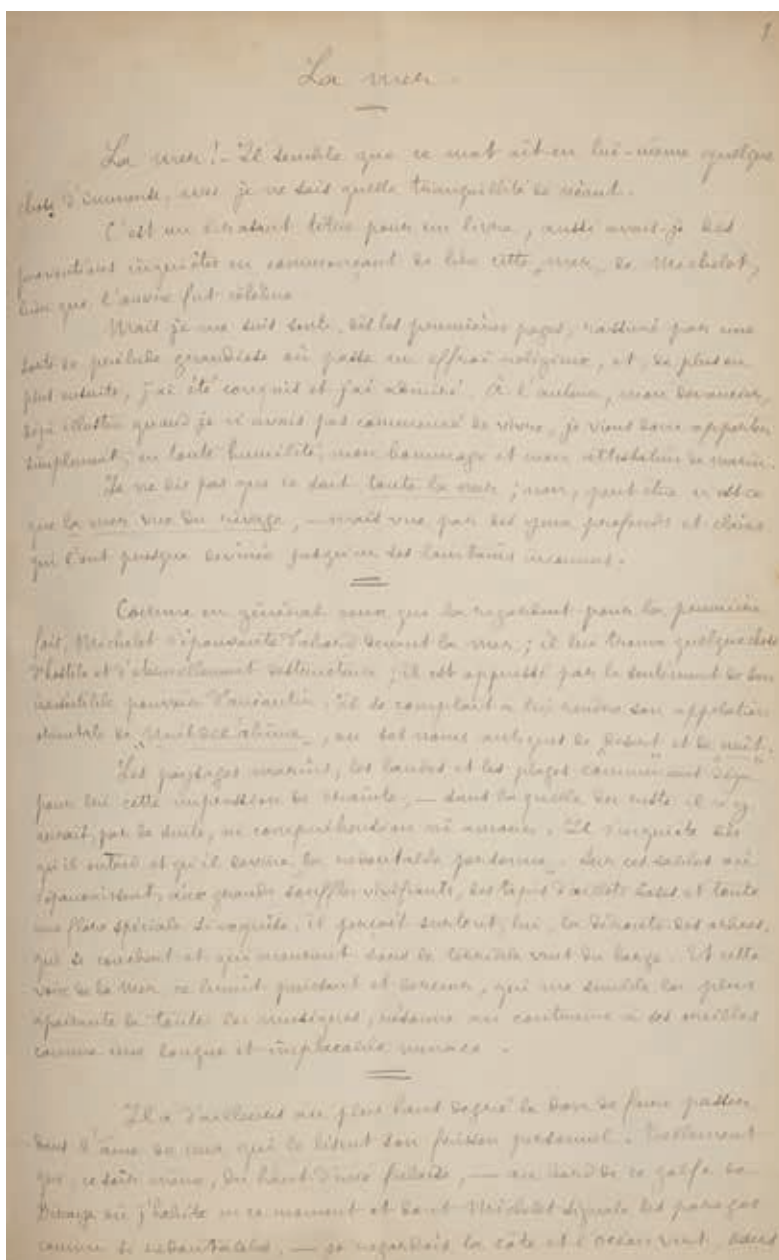
Ce récit, daté en tête « Madrid, samedi 30 avril 98 », a été publié dans *Le Figaro* du 6 mai 1898, et recueilli en 1899 dans *Reflets sur la sombre route*. Le titre primitif, rayé sur le manuscrit, était : « Au Palais de Madrid ».

Loti relate sa visite à la Reine régente d'Espagne MARIE-CHRISTINE (veuve d'Alphonse XII), quelques jours après la déclaration de guerre des États-Unis à l'Espagne ; cette guerre fera 100.000 morts du côté espagnol qui perdra Cuba, les Philippines et Porto-Rico. Cette visite de Loti, qui venait d'être mis à la retraite d'office, reste assez mystérieuse ; largement relayée par les articles qu'il envoie au *Figaro* (du 2 au 31 mai), elle avait peut-être au départ un aspect officieux, mais des pressions semblent avoir été très vite exercées sur Loti pour observer une certaine neutralité.

Loti évoque la foule madrilène, « guettant les nouvelles, excitée par le vent de la guerre », et les promenades élégantes sous les ombrages. Il raconte son arrivée au palais royal, son attente « dans les immenses salles aux splendeurs

anciennes »... Il se souvient de la Reine qui l'accueillait souvent à Saint-Sébastien. La Reine lui accorde l'audience : « Sa Majesté daigne me recevoir aujourd'hui, me remercier d'être venu. Mais voici que ce trop précieux remerciement me trouble et me gêne, comme d'ailleurs l'accueil que l'on veut bien me faire à Madrid, car j'ai conscience de ne point mériter tout cela, puisque je n'ai aucun moyen, hélas ! de seulement prouver ma dévotion pour une cause qui m'est cependant si chère ; étranger ici, retenu par les lois de neutralité, je n'ai même pas le droit d'offrir ma vie, comme le plus obscur des soldats espagnols. Et tout à coup je me sens confus d'être venu, confus d'avoir demandé cette audience en un pareil moment, confus de tout ce que j'ai fait, dans un élan sans doute par trop irréfléchi, puisqu'il était sans résultat possible. En m'excusant, je ne puis que répéter à la Reine ce que tous mes amis de France m'ont dit au moment de mon départ – et ce qui, je crois, ne serait désavoué par aucun français, – leur entière sympathie pour l'Espagne, leur révolte de la voir ainsi attaquée et abandonnée ». Loti rapporte la réponse de la Reine. Il voit ensuite le jeune Roi [ALPHONSE XIII] : « il m'apparaît grandi, très fortifié, embelli, les joues roses, les yeux vifs ; dans toute sa petite personne, une grâce élégante et fière »... Avant de quitter le palais, il va saluer l'archiduchesse Élisabeth d'Autriche, mère de la Reine...





70. **Pierre LOTI** (1850-1923). MANUSCRIT autographe signé « P.L. », **La mer**, [1898] ; 5 pages et demie in-fol., reliées demi-vélin ivoire à coins. 1 000/1 500 €

TRÈS BEAU TEXTE SUR LA MER, publié en avant-propos de *La Mer* de Jules MICHELET (Calmann-Lévy, 1898).

« La mer ! Il semble que ce mot ait en lui-même quelque chose d'immense, avec je ne sais quelle tranquillité de néant ». Loti a été conquis par le livre de Michelet, qui dès les premières pages fait partager l'effroi et l'épouvante devant cette « nuit de l'abîme » que Loti vient de ressentir au bord du golfe de Biscaye dont il brosse une grandiose évocation. La description que fait Michelet de la tempête a rappelé à Loti « cette souveraine tempête d'octobre 1859, la première que virent mes yeux et que mes oreilles entendirent »... Après ces visions d'effroi, Michelet « entre en communion plus intime avec son terrible modèle. [...] il se prend d'une sorte d'amour épouvanté pour la grande Tueuse et la grande Créatrice ; il la proclame amie, mère et nourrice des êtres ». Michelet se montre là « un poète unique, d'une incomparable grandeur ». Ce qui fascine Loti, c'est que Michelet ait pu, en n'ayant vu la mer que du rivage et ses richesses que sur des étagères de musées d'histoire naturelle, recréer avec une telle puissance le monde des eaux. Pour finir, dans une admirable page, Loti évoque son « premier voyage de marin » et « le souvenir d'un soir où je fus plus particulièrement en communion et en contact avec les puissances vitales épandues dans ces mers », en plein milieu de l'Atlantique, sous l'Équateur... Et il conclut : « Alors la Mer m'apparut bien telle que Michelet l'a comprise, le grand creuset de la vie, dont la conception permanente, l'enfantement ne finit jamais ».

71. **Pierre LOTI** (1850-1923). MANUSCRITS autographes, « **Papiers de service et journal de bord du Redoutable** », 1900-1902 ; 25 feuillets in-fol. (plus ff. blancs), en feuilles, sous chemise demi-maroquin vert, étui. 4 000/5 000 €

MANUSCRITS D'UN GRAND INTÉRÊT SUR LA CAMPAGNE DE CHINE.

Le Président Louis BARTHOU a publié des fragments de ce journal de bord dans la *Revue de France* (1^{er} janvier 1932), précédés de ce très intéressant commentaire : « Voici une liasse, composée d'une série de trois pièces. L'une est relative à la tactique, aux signaux de jour, aux formations, aux trompes d'incendie, aux canons. Des petits dessins, des schémas, des chiffres. Ce sont des résumés, que l'officier de marine a écrits avec soin, comme un sage étudiant qui ne veut pas perdre les profits d'une lecture ou d'une leçon. L'autre série se compose de cinq grandes pages avec quatre chapitres de longueur inégale qui portent sur les États, et plus particulièrement sur les relations des consuls avec les autorités maritimes, sur les mers et fleuves, sur les bâtiments de guerre, sur les abordages. Il ne m'en coûte pas d'avouer que ces notes tirent moins leur intérêt d'elles-mêmes que de la personnalité de leur auteur. Leur sécheresse ne devient émouvante que parce qu'elles ont été écrites de la même main que *Pêcheur d'Islande*. Elles ont la netteté, la propreté, l'élégance de tous les manuscrits de Pierre Loti. Il s'appliquait à tout avec le même souci de travail et de conscience. Officier de marine ou romancier, qu'il rédigeât une note technique ou qu'il fit une description, il avait le scrupule de s'égaliser à sa tâche. Il lui arrivait de remplir dans le même cahier ce double rôle. Ainsi fit-il pour ce journal de bord du *Redoutable*, qui est la troisième pièce de la liasse dont ma joie de collectionneur s'énorgueillit. Depuis le *Courbet*, où il avait achevé son service le 18 novembre 1891, Pierre Loti n'avait pas navigué. Il reprit la mer sur le *Redoutable*, à Cherbourg, le 2 août 1900. Le vice-amiral POTTIER l'avait choisi comme son premier aide-de-camp dans l'expédition de la flotte internationale qui devait abattre en Chine la puissance des Boxers. Ce voyage nous a valu *Les Derniers Jours de Pékin*. Composé de notes envoyées par Pierre Loti au *Figaro*, ce livre était dédié au commandant en chef de l'escadre française en Extrême-Orient [...] Pierre Loti avait pris ses notes dans des conditions particulièrement difficiles qu'il invoquait, dans son épître dédicatoire au vice-amiral Pottier, pour excuser l'apparent décousu. Il avait écrit "au jour le jour, pendant une pénible campagne, au milieu de l'agitation continuelle de la vie de bord". Mais lui fallait-il les loisirs qui auraient été nécessaires à une composition ordonnée ? Saisies sur le vif, ses impressions n'en étaient que plus vivantes : elles font, par leur sincérité et par leur variété pittoresque, des *Derniers Jours de Pékin*, un beau livre, [...] écrit à la façon ordinaire de Pierre Loti : d'après les notes de son journal, personnel et privé. [...] Le journal de bord était autre chose, non officiel, mais plus technique. [...] Il va, pour cette expédition de Chine, du lundi 24 septembre 1900 au mardi 9 octobre, une période qui correspond à peu près exactement aux 28 premières pages des *Derniers Jours de Pékin*. D'ici, de là, quelques traits sont communs au journal de bord et au livre. Mais il y en a d'autres, les plus nombreux et les plus riches, dont le premier n'avait pas confié le secret au second. C'est du Loti, inédit, et qui est de la bonne manière du plus grand écrivain, avec les facultés de vision et d'expression que seul peut-être il a possédées à un tel degré ».

Ce dossier est ainsi composé :

Journal de bord, commencé « À bord du *Redoutable*, Lundi 24 Sept^{bre} » [1900] et tenu jusqu'au Mardi 9 octobre (10 ff.). Relation très détaillée des préparatifs de la flotte à Takou et du débarquement des Européens à Shan-Haï-Kouan. Au verso, brouillon de lettre au Consul général pour aller visiter avec la flotte les ports de Chine, en commençant par Foutcheou.

Tactique. Notes sur les *Signaux de jour*, avec petits croquis ; *Instructions générales* ; *Pavillons isolés* ; *Canons* ; *Epuisement-Incendie...* (6 ff.).

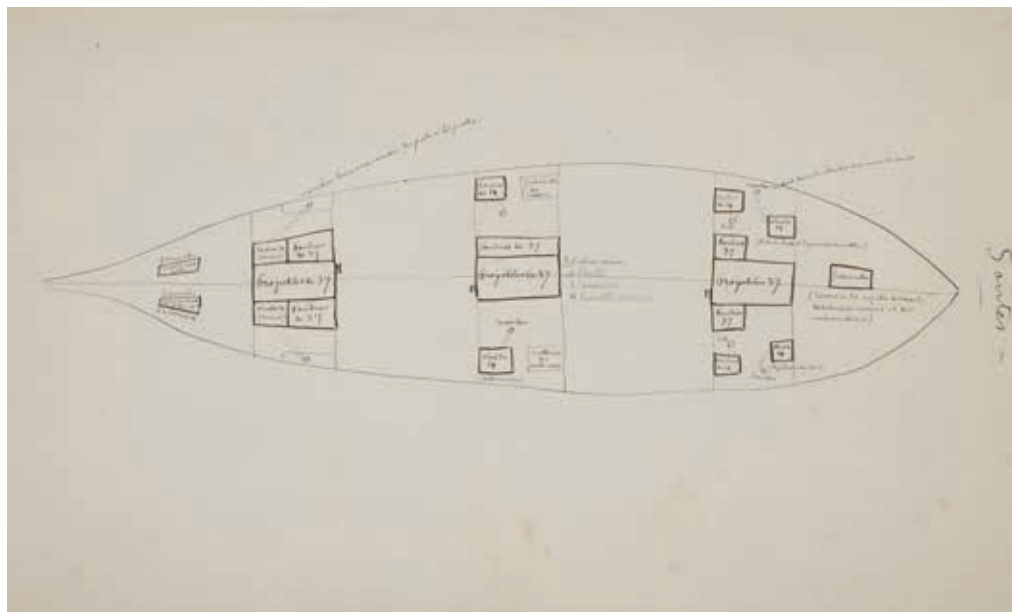
Notes sur les *États*, les *Agents diplomatiques* ; *Mers et fleuves* ; *Navires* : I. *Bâtiments de guerre*, II. *Bâtiments de commerce* ; *Abordages...* (4 ff.).

Machines du Formidable, notes techniques avec croquis (2 ff.).

Soutes, plan annoté du *Redoutable* (1 f.).

Avancement. 1 f. avec des propositions d'avancement, signé « Le cap. de frégate 1^{er} aide de camp J. Viaud ».

Anciennes collections Louis BARTHOU (II, 1076), Gérard de BERNY (I, 143), puis Daniel SICKLES (IV, 1245).



à bord du Redoutable, Lundi 24 Sept^{bre}

7

Golf de Botchili. Très bon temps calme. Au lever du jour, la vigne signale sur l'horizon, en avant de notre route, la fumée de l'escadre internationale à laquelle nous venons nous joindre. Le Redoutable, qui a diminué de vitesse à partir de minuit pour ne pas arriver au milieu de cette escadre à une heure trop matinale, marche le plus doucement possible. Il est venu de Charleston à Tashan en 45 jours, à 11 nœuds 5 de moyenne, donnant 48 tours d'une façon constante et effectuant ainsi, sans avaries d'aucune sorte et sans fatigue de la machine, la traversée la plus longue et la plus soutenue sur laquelle qu'un navire de sa taille ait jamais entrepris.

À Tashan, à Affronte et à Columbo, nous avons relâché quelques heures, pour faire du charbon en tout hâte. À Sui-jan, nous nous sommes arrêtés quatre jours, pour embarquer ~~du matériel~~ du matériel et faire le plein des soutes, charbonnières, à l'arsenic, il nous reste encore plus de 500 tonnes de charbon qui nous permettraient immédiatement de repartir s'il était nécessaire. Au contraire, les bâtiments plus modernes et plus rapides, comme le Chasseloup-Laubat par exemple, ont été empêchés, par des imperfections de machine, de soutenir leur vitesse et ont mis plus de temps en route. Il est à noter aussi que le Redoutable est le seul, de tous les navires partis à la hâte en même temps que lui, qui n'ait eu ni morts, ni maladies graves, même dans les passages souffrants de son voyage.

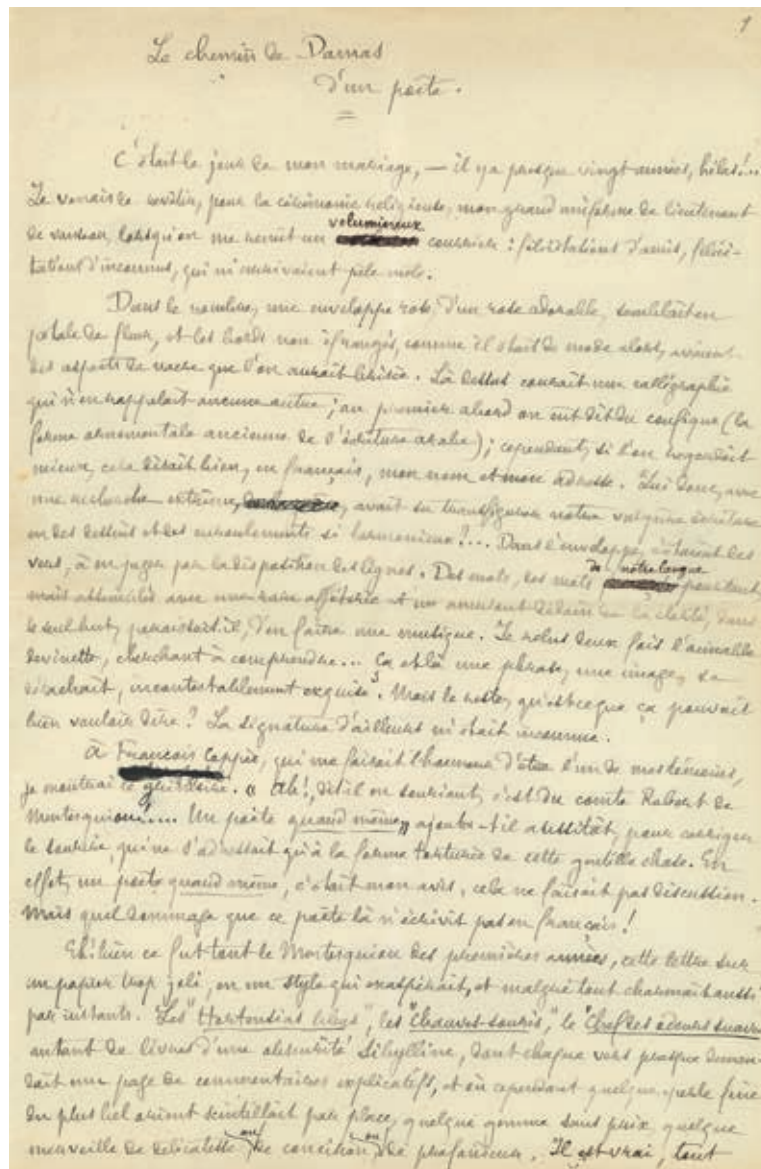
Vers 7 heures, les cheminières et les mâtures de l'escadre internationale atteignent à Tashan commençant à se défilier. Le Redoutable reprend sa vitesse moyenne de 11 nœuds de façon à arriver un peu après Ocheu des couleurs.

Parmi les vaisseaux du mouillage, les navires de guerre français sont les premiers reconnus, au milieu de la multitude des navires étrangers. Ce sont: Le D'Entrecasteaux pavillon du C.A. Courajoubert, le Guichen, Descaules, Ficaud, Nive, Vinh Long, Alouette, Lion, Bengali. En outre, cinq affûts chargés de troupes et de matériel: Léon, Alexandre III, Vindan, Mellbourne, Adour.

À 10 h. mouille T. par 12° de sud, pile 2 minutes, à environ 300 mètres du D'Entrecasteaux, dans la partie de la rade occupée par les bâtiments français.

Les bâtiments étrangers sur rade sont:

Allemands:	Anglais:	Américains:	Autrichiens:	Italiens:	Japonais:	Russes:
Furst Bismarck V.A	Albion V.A	Broncklyn C.A	Maria Thérèse C.A	Vittorio Veneto C.A	Azuma C.A	Roslin V.A
Hansa C.A	Barfleur C.A	New Orleans	Zenta C.A	Stromboli	Arden Shion	Sissii-Voliki C.A
Koblenz Auguste	Erasmus			Fieramosca	Pashango	Marsamir
Wacht	Dido			Ellen		A. Kalkinoff
Horizon	Enano					Vlad. Mouraviov
						Prinz Douda



72. **Pierre LOTI** (1850-1923). MANUSCRIT autographe signé, **Le chemin de Damas d'un poète**, [1907] ; 5 pages in-fol. 1 500/2 000 €

TRÈS INTÉRESSANTE ÉTUDE SUR L'ŒUVRE POÉTIQUE DE ROBERT DE MONTESQUIOU, publiée dans *Le Figaro* du 13 février 1907.

Loti évoque d'abord le jour de son mariage où il reçut une lettre de Robert de MONTESQUIOU : « Lui donc, avec une recherche extrême, avait su transfigurer notre vulgaire écriture en des dessins et des enroulements harmonieux ». Il rappelle « le Montesquiou des premières années », son « style qui exaspérait, et malgré tout charmait par instants ». Montesquiou a revu ses premières œuvres, et en publie une édition refondue qui commence par *Les Hortensias bleus* : « s'il y reste encore par endroits un peu trop des préciosités anciennes, chaque page à présent invite à se recueillir et admirer ; l'éternelle interrogation humaine, en présence du mystère de tout, et de la mort, y prend une forme concise et poignante, y semble quelque chose de nouveau que l'on n'aurait jamais entendu ». Sur toutes les pièces, « la Mort, embusquée au coin de la page, s'amuse à promener l'ombre de sa faux »...

À propos des *Perles rouges*, où défile la cour de Versailles, Loti écrit : « ce petit-fils authentique de d'Artagnan semble ici resté un familier des fantômes du grand siècle, dont il a gardé l'aisance insolente, en y joignant l'amère ironie de nos jours ». Loti voit dans *Prières de tous* un « rosaire rythmique [...] À tous les êtres et à toutes les choses, l'auteur sans doute a prêté son âme, [...] une âme qui ne croit plus à rien de défini, mais qui espère encore. [...] il faut saluer avec sympathie cet homme, qui aurait si bien pu se contenter d'être simplement le raffiné qu'il fut jadis, de tenir école d'élégance et de porter avec un faste singulier l'un des vieux noms de notre pays, – mais qui a préféré se vouer au plus noble labeur, et devenir un grand poète »...

Ancienne collection Daniel SICKLES (IV, n° 1248).

73. **Pierre LOTI** (1850-1923). L.A.S., Istamboul 5 septembre [1910], à Edmée DAUDET ; 4 pages in-8 (une enveloppe jointe). 200/300 €

SUR LA CHINE ET LE JAPON, avant un voyage d'Edmée en Asie, qu'il a quittée « depuis bientôt douze ans ; tout ce que j'y ai connu comme officiers ou fonctionnaires française est remplacé, ou mort. En fait de chinois, je ne connaissais que Li-Hung-Chang, et il est mort ; d'ailleurs c'était en temps de guerre, nous représentions pour eux l'invasion, le pillage, la terreur, et il était difficile de se lier. En fait de japonais, je ne connais plus personne, et mon nom n'est pas en odeur de sainteté là-bas, car ils m'en veulent tous de les avoir traités "à la blague" dans mes livres. [...] du reste le nom de votre père sera la meilleure des recommandations »...

74. **Pierre LOTI** (1850-1923). 26 L.A.S. et un MANUSCRIT autographe signé, novembre 1912-novembre 1913, à Pierre MORTIER, directeur du *Gil Blas* ; plus 18 télégrammes, 3 L.A.S. de son secrétaire Gaston MAUBERGER et une L.A.S. de Claude FARRÈRE ; environ 56 pages la plupart in-8 ou in-12, 14 enveloppes, 18 télégrammes, et 2 coupures de presse jointes. 1 500/2 000 €

INTÉRESSANT ENSEMBLE AU SUJET DE LA GUERRE DES BALKANS ET DE LA TURQUIE, au directeur du *Gil Blas*, dans lequel Loti publie, du 20 novembre 1912 au 15 mars 1913, ses « LETTRES SUR LES BALKANS » qui, augmentées de nombreux témoignages et documents, fourniront la matière de sa *Turquie agonisante*, ouvrage publié chez Calmann-Lévy en 1913.

Novembre 1912. Le 10, télégramme remerciant Mortier d'avoir été « plus courageux que l'autre » [l'article *Encore les Turcs* avait été refusé par *Le Figaro*]. Le 12, il s'excuse d'avoir proposé sa seconde lettre [*Lettre sur la guerre moderne*] au *Figaro*, « pour les besoins de la cause [...] je voulais qu'on m'entende à l'étranger, et vous savez qu'à l'étranger c'est la *Figaro* qui est le plus lu. Mais, à présent que j'ai commencé à paraître chez vous, vous me reverrez, n'en déplaise à notre ami CALMETTE qui est le plus gentil des hommes, mais trop craintif »... Suivent télégrammes de corrections, renvois d'épreuves corrigées, remplacements de mots au dernier moment (par ex. « "raffinement du meurtre" par "impulsion vers le meurtre"), etc. Le 22, il s'inquiète : « Vous n'allez pas tarder, n'est-ce pas, à publier ma seconde lettre. *L'heure presse* » ; en cas d'empêchement, qu'on la lui renvoie « pour que je la fasse coute que coute paraître ailleurs ». Il faut y rajouter le petit couplet sur les Arméniens que Mortier avait coupé précédemment...

Décembre. Le 2, il insiste pour recevoir en double les numéros de *Gil Blas* qui contiennent ses lettres. « Vous savez que la publication de cette dépêche m'a brouillé à mort avec Calmette ; cela me fait vraiment de la peine »... Le 14, son secrétaire Mauberger annonce que le « maître » a encore deux ou trois lettres sur la Guerre des Balkans à confier au *Gil Blas*, mais qu'il tient à présent que « sa collaboration lui soit payée, afin qu'il puisse en envoyer le prix au Croissant Rouge Ottoman », laissant Mortier libre d'en fixer le montant... 30 déc. Il s'attendait à cette réponse : « de la part de la presse salariée, c'était à prévoir ». Il demande de supprimer la dernière phrase de sa 3^e lettre : « "–bien que ma conscience m'oblige hélas ! à faire pas ailleurs mes réserves sur le caractère de ce peuple opprimé" »...

Février 1913. AFFAIRE DES OFFICIERS DU BRUIX, après un démenti paru dans le *Matin* (coupure jointe) sous le titre *Les Officiers du Bruix démentent les affirmations de Pierre Loti*, qui avait déclaré dans son ouvrage *Turquie agonisante* que les officiers du croiseur français *Bruix* avaient vu des soldats grecs ou serbes arracher les yeux à des prisonniers turcs à Salonique. Les officiers affirment que cette déclaration est fausse. En réponse à cet entrefilet « si pénible pour moi et si nuisible à la cause que nous défendons tous les deux », Loti prie Mortier d'insérer dans le *Gil Blas* sa lettre au *Matin* : « C'est dans *Gil Blas* même que j'ai eu cette information, sous la signature de notre ami Bargone [Claude FARRÈRE] » ; il est persuadé qu'il a dit vrai. Manuscrit a.s. de sa lettre parue le 10 février dans le *Matin*, dans laquelle il reconnaît que son confrère avait été mal renseigné, et que les officiers n'ont rien vu. Il aurait dû vérifier cette information : « Quel triomphe, que ce démenti, quelle joie pour tous ceux qui s'acharnent contre les vaincus et leurs défenseurs ! Cependant, quelques yeux crevés de plus ou de moins, ce serait de bien moindre importance, auprès des atrocités partout commises sur des milliers de musulmans »... 16 février : il remercie « de l'article que vous avez si spontanément publié pour me défendre. Voici une lettre de Claude FARRÈRE, rétablissant les faits »... Farrère renvoie entretemps une plus longue seconde dépêche, les télégrammes se croisent, l'agitation est palpable, et finalement Farrère écrit à Mortier, en le priant de publier sans crainte sa lettre de défense que Loti ne souhaitait plus publier : « Il craint, me dit-il, d'attirer sur moi la meute des aboyeurs hellénophiles acharnée en ce moment contre lui-même. Je n'ai jamais eu peur d'aucune meute, et je vous prie instamment de publier la lettre en question »... Le 21, par pli recommandé, Loti prie Mortier de ne publier que la dernière lettre de Farrère, en ne changeant qu'une seule phrase...

18 avril. « Hélas ! non, malgré mon affection et admiration profonde pour Claude Farrère, je ne puis faire l'article sur son livre – pour des raisons que je vous dirai »... Demandes de publications, recommandations : en faveur de M. ODELIN « qui a tant lutté pour nos pauvres amis de Turquie », et de M. André GAYAT « très érudit, très lettré, conférencier à succès, qui souhaitait entrer au *Gil Blas* »... Loti suit toujours l'actualité turque avec la plus grande attention : « les événements de Stamboul me tiennent nuit et jour dans l'angoisse, dans l'indignation exaspérée ; je suis frappé en plein cœur et il ne faut rien me demander en ce moment ». Quoi qu'il fasse, il est raillé ou injurié dans la presse : « cela ne me gêne pas beaucoup, mais pourquoi aller au-devant »... Automne 1913. La seconde guerre balkanique a pris fin, et le traité de Constantinople a été signé le 29 septembre, entre la Bulgarie et l'Empire ottoman. Il envoie « un article de tête qui a épouvanté notre pauvre ami Calmette », qu'il prie de publier d'urgence sans rien changer : « Ces Bulgares et surtout leur Ferdinand nous révoltent »...

... / ...

Echo [Nous avons vu ^{de M. P. Torcom} ~~le~~ Loti la lettre que voici :

[Monsieur le Directeur Rédacteur en chef]

D'après une note de Salonique, publiée par votre journal, je me suis trompé en disant que des officiers du "Brux" avaient vu des soldats alliés crever les yeux à des prisonniers turcs. Cette information, je la tenais d'un article, paru deux mois auparavant dans un grand journal parisien, sous la signature d'un auteur officiel français — qui se nommait lui-même, s'il est nécessaire, j'en suis certain ; j'avais eu le tort de ne pas la vérifier, connaissant assez l'auteur pour ne jamais mettre sa sincérité en doute ; cette fois, il avait été mal renseigné, c'est indiscutable, et les officiers du "Brux" n'ont, de leur côté, rien vu, puis qu'ils l'affirment.

Quel triomphe, que ce démenti, quelle joie pour tous ceux qui s'acharnaient contre les vaincus et leurs défenseurs ! Ce pendant, quelques jours après la prise de la mer, ce serait de bien mince importance, après des atrocités partant commises sur des millions de musulmans, affirmées par des témoins sans nombre, et qui survivent, malgré la terrible censure des alliés, dans l'histoire en grandes lettres rouges ; tous les hommes sans parti pris n'hésitent pas à m'accorder cela.

Donc, la seule chose qui me soit vraiment pénible en cette affaire, c'est la forme — quelque baineuse que ces jeunes officiers ont donnée à leur rectification. J'en suis d'autant plus surpris que je connais depuis des années le commandant du "Brux", dans la sympathie de quel je croyais pouvoir compter. N'aurait-il pas fait preuve de meilleure camaraderie en m'avertissant moi-même de l'erreur ? Il va sans dire, je me taisais impossible de la rectifier publiquement.

P. Torcom Loti.

Paru dans Le Matin... 10 Février 1913

En novembre 1913, un jeune officier journaliste bulgare d'origine arménienne, Archag Torcom, provoque en duel Loti pour ses positions ouvertement pro-ottomanes. 5 novembre. Loti préfère d'abord garder le silence, « plus dédaigneux et digne », mais Gaston Calmann-Lévy « a entre les mains ma lettre toute prête, avec prière d'en faire faire plusieurs copies », à envoyer à plusieurs journaux, afin qu'elle ait le plus de retentissement possible... Aussitôt, les candidatures ottomanes pour le remplacer arrivent et Loti les fait publier : il a reçu un message d'ENVER BEY, « le héros de Tripolitaine et d'Andrinople », qui lui envoie son aide-de-camp exprès de Turquie ; et les lettres de « Deux nouveaux officiers turcs encore [qui] demandent à se battre avec l'Arménien-Bulgare », prêts à mourir pour l'honneur : « À tous, M. P. Loti répond en les conjurant de ne pas relever un défi qui émane d'un fou »... 6 novembre. « Tous ces braves gens qui veulent se battre pour moi m'obligent à sortir du silence ». Calmann-Lévy lui enverra sa lettre demain, et il espère qu'il ne lui en voudra pas de la publier simultanément dans d'autres grands journaux... Etc.

75. **Pierre LOTI** (1850-1923). MANUSCRIT autographe signé, TAPUSCRIT avec additions autographes, et 5 L.A.S., plus documents joints, mai-octobre 1913. 500/700 €

DOSSIER CONCERNANT LA PROTESTATION DE LOTI CONTRE LA DÉCISION DU GOUVERNEMENT DE DÉCLASSER LES OUVRAGES FORTIFIÉS DE ROCHEFORT.

* MANUSCRIT autographe signé « P.L. » (1 p. in-fol. avec qqs ratures et corrections) : « Une ville condamnée à mort, et toute une région qui s'épouvante de se voir brutalement désarmée devant l'ennemi certain, viennent d'adresser aux députés et sénateurs de nos côtes un appel désespéré, auquel je me suis joint très ardemment pour leur demander de venir au moins jusqu'à nous, se rendre compte sur place du danger et du désastre. [...] il ne s'agit pas seulement de notre contrée, il s'agit très gravement de la France »... Etc.

* TAPUSCRIT avec 2 additions autographes, **La Question du port de Rochefort**, article paru à la « une » du *Gil Blas* du 28 octobre 1913 (5 p. in-4 dactylographiées, rousseurs), attaquant notamment le ministre de la Marine Pierre Baudin, et critiquant vivement la décision de destruction des défenses du littoral comme « une insanité et un crime ».

* 5 L.A.S. à Pierre MORTIER, directeur du *Gil Blas*, plus 3 télégrammes, Paris, Rochefort et Hendaye mai-octobre 1913, concernant cette campagne, et la publication de l'article, les corrections à lui apporter, etc.

* Stéphane LAUZANNE : L.S., 6 juillet 1913, priant Loti de délier *Le Matin* de sa promesse de publier son article, et lui donnant des renseignements confidentiels sur cette décision (2 p. ¾ in-8, en-tête).

ON JOINT une L.S. de Stéphane LAUZANNE (6 juillet 1913), expliquant le refus du *Matin* de publier l'article de Loti ; 5 cartes postales satiriques concernant cette affaire ; copie d'une proclamation du « Comité radical socialiste unifié » contre l'engagement public de Loti dans les élections législatives de mai 1914, avec note autogr. de Loti : « Affiches placardées contre moi sur les murs de Rochefort » (plus une coupure de presse).



76

76. **Pierre LOTI** (1850-1923). 6 L.A.S., 4 cartes postales a.s., 6 cartes de visite autographes, et 2 MANUSCRITS autographes. 300/400 €

Hendaye 1^{er} septembre, à son filleul Julien LE COR (fils de « mon frère Yves ») : il ne pourra pas venir en Bretagne... – Il est surmené, « et puis ma vie très sombre »... – « Si vous êtes un mystique, allez voir les désolations de la Terre Sainte. Dans le cas contraire, gardez-vous en bien et allez dans l'Inde où tout est pour la joie des yeux »... – Il tient à « rester en dehors de toutes les enquêtes »... – Il refuse de lire un ouvrage : « j'ai été élevé avec les évangiles, que je sais presque par cœur ; mais tous leurs commentaires humains, – sauf l'imitation, – me semblent toujours trop insuffisants et intolérables »... – Il est « tout acquis en principe » à la candidature d'Abel Hermant, mais ne peut s'engager « sans savoir contre qui il se présente »... Plus une enveloppe au lieutenant de vaisseau Bargone [Claude Farrère] à Toulon.

Carte postale aux têtes de Loti et Ramsès II avec légende autographe : « Pierre Loti, non encore momifié en 1909. Ramsès II (Sésostrius) momifié en 1258 avant J.C. » ; plus une autre avec légende impr., écrite au verso. Photographie signée et annotée sur les rives du Bosphore. Loti dans le jardin de Rochefort.

Cartes de visite au nom de Julien Viaud ou de Pierre Loti.

Page 2 d'une lettre d'une « désenchantée » Seniba-Hanum remaniée et copiée par Loti, avec p.a.s. d'envoi à Excelsior pour verser les droits à Mme de Chateaufort (1 page in-fol.). Page autographe (in-4) de corrections à un livre.

On joint divers documents : l.a.s. de Gaston Mauberger ; l.a. de la comtesse Diane à Laurent Tailhade ; un portrait gravé, une caricature impr. Par Sem, deux revues.

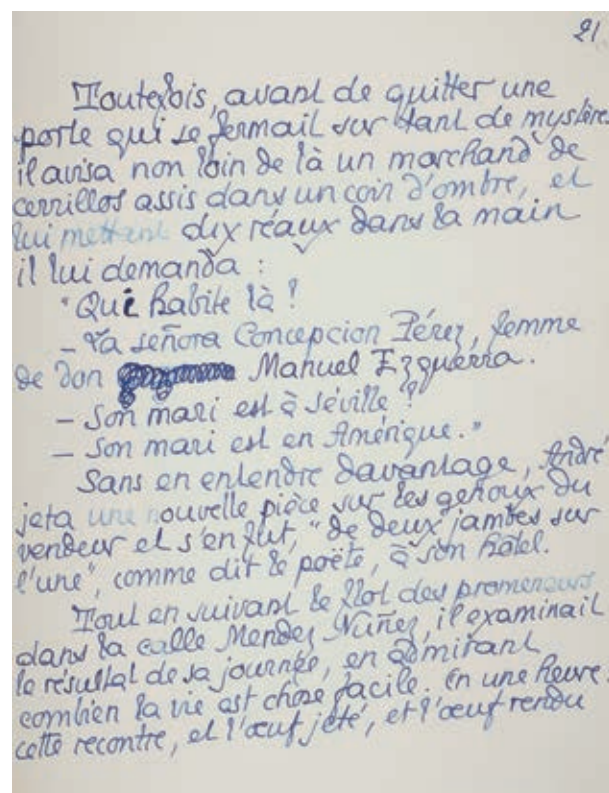
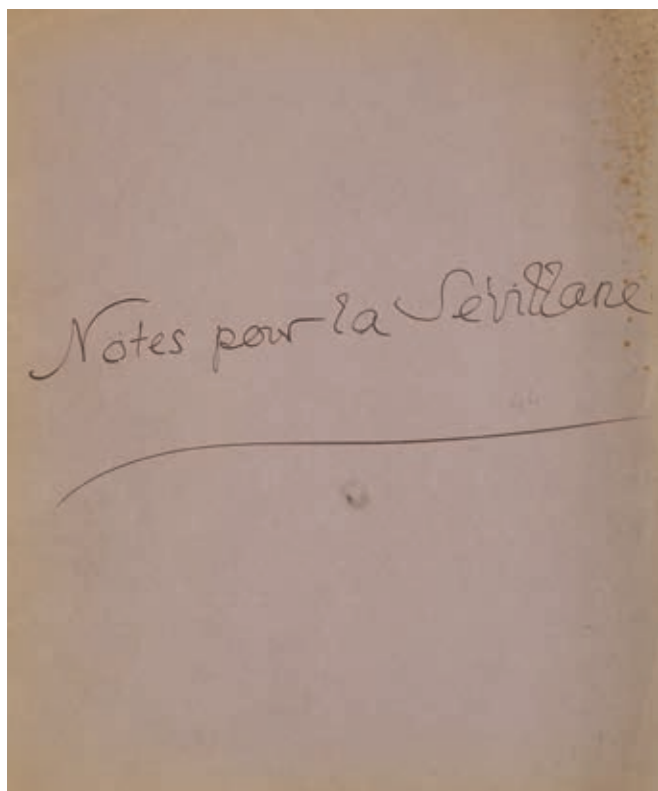
77. **[Pierre LOTI]**. 104 cartes postales et 9 photographies formats divers. 300/400 €

RICHE ENSEMBLE ICONOGRAPHIQUE.

Portraits à différentes époques de sa vie (une photo annotée avec Olivier d'Elva, 1911), en civil, en uniforme, en tenue d'académicien, en clown, à Hendaye, avec l'équipage du *Formidable*, etc. La maison de Rochefort : l'extérieur, la grande salle, la salle chinoise (une avec dédicace a.s.), le bureau-bibliothèque, la salle des momies, la salle gothique, la mosquée, la chambre arabe, le salon turc, le jardin et le cloître... Loti et ses chats. La fête Louis XI. La maison d'Oléron et la tombe. Les funérailles.

78. **[Pierre LOTI]**. Christian GENET, Daniel HERVÉ. *Pierre Loti l'enchanteur* (La Caillerie, Gémotac, 1988) ; in-4, relié maroquin fauve, tranches dorées. 150/200 €

Édition originale tirée à 900 exemplaires, NUMÉRO 1 DES 100 EXEMPLAIRES DE LUXE imprimé pour Christian Genet, signé par les auteurs et les deux petits-fils de Pierre Loti, Pierre et Jacques Loti-Viaud.



79

79. **Pierre LOUÏS** (1870-1925). MANUSCRIT autographe, **Notes pour la Sévillane** ; 40 ff. in-4 et in-8 montés sur feuilles de vergé, reliés en un vol. in-4 maroquin janséniste rouge, cadre int. orné de filets dorés (Canape). 5 000/6 000 €

PRÉCIEUX ENSEMBLE DE NOTES ET DE RÉDACTIONS DE PREMIER JET, AYANT SERVI À L'ÉLABORATION DE **LA FEMME ET LE PANTIN**.

On sait que ce roman fut écrit avec une surprenante rapidité : vingt jours, selon l'écrivain lui-même ; mais cette rédaction avait été précédée de tout un travail documentaire, que nous pouvons suivre ici. C'est au cours de son second voyage à Séville (août-septembre 1896) que Louÿs commença à rédiger ce qui s'appelait alors *La Mozita*, avant de devenir *La Sévillane*, puis enfin *La Femme et le Pantin*.

Les notes documentaires constituant la première partie de ce dossier furent probablement prises lors du séjour à Séville. On trouve ici des notes variées : indications de mœurs ou de coutumes (...« Type arabe des femmes / Pâtisseries, oranges, fruits confits »...), listes de vocabulaire (« Mots espagnols reçus en français », « Locutions espagnoles », « Mots français dérivés de l'espagnol »), recherche d'un titre, du « mot de la fin », noms des personnages, titres et découpage des chapitres avec nombre de pages, plans du roman (différents de celui qui sera retenu), chronologie de la rédaction (Séville 8 septembre 1896 - Le Caire 5 avril 1898), notes pour une révision, etc. Une curieuse page consiste en un brouillon d'article hostile : « Exécrable roman. Action froide. Style quelconque. Tel est le bilan de la *Mozita*. [...] Nous ne retrouvons pas ici les qualités qu'une partie de la presse avait voulu attribuer, avec une bienveillance coupable, au vieil auteur d'*Aphrodite*. On sait en effet que le pseudonyme de Pierre Louÿs cache un publiciste de bas étage, dont le visage contrefait et la démarche claudicante sont connus du boulevard depuis le Second Empire »...

Une seconde partie rassemble 24 pages (partiellement remplies) d'une première rédaction, avec corrections et ratures, présentant de nombreuses variantes avec le texte définitif. On y trouve des fragments de scènes capitales du roman, en des versions successives : première rencontre avec Concha Perez, scène dans le wagon, visite de Don Mateo à la Manufacture de Tabacs : « Je ne répondais pas à toutes. Qui peut se flatter d'avoir le dernier mot avec une cigarrera ? Mais je les regardais une à une, et leur nudité se conciliant mal avec l'idée d'un travail pénible, je croyais voir toutes ces mains ardentes se fabriquer à la hâte d'innombrables petits phallus en feuilles de tabac. [...] Mais je les regardais presque toutes et je m'arrêtais parfois devant un admirable corps féminin comme vraiment il n'y en a qu'ici, un torse chaud, plein de chair, velouté comme un fruit, et suffisamment vêtu par la peau brillante d'une couleur uniforme et foncée où se détachent avec vigueur l'astrakhan noir des sous-bras et les stigmates larges des seins »...

On remarquera une page de la main de Georges Louis, demi-frère de l'auteur, brèves notes d'appréciation sur le manuscrit que son frère lui avait soumis...

Jean-Paul Goujon, « La genèse de *La Femme et le Pantin* de Pierre Louÿs, d'après des documents inédits », *Estudios de Lengua y Literatura Francesas*, Univ. de Cadiz, n° 2, 1988, p. 71-84.

80. **Pierre LOUÏS** (1870-1925). ***Les Aventures du Roi Pausole***. « Manuscrit qui a servi pour l'impression », copie préparée en partie imprimée et en partie autographe ; V-230 pages in-fol. montées sur onglets et reliées en un vol. in-fol. maroquin fauve, cadre intérieur de filets dorés, étui (*Canape*). 4 000/5 000 €

MANUSCRIT COMPLET DE CE ROMAN, EN PARTIE AUTOGRAPHE.

Parues d'abord en feuilletons dans *Le Journal* du 20 mars au 7 mai 1900, *Les Aventures du Roi Pausole* ne satisfaisaient pas Louÿs qui, pressé par des besoins d'argent, en avait donné le début sans avoir écrit la fin, et fut condamné à écrire ses douze pages quotidiennes. C'est lors de son séjour au Caire de février à mars 1901 qu'il peut en revoir le texte, le corriger et le remanier considérablement pour l'édition en librairie chez Fasquelle.

Ce « manuscrit qui a servi pour l'impression » se compose des coupures des feuilletons, collées sur de grandes pages dans les marges desquelles Louÿs peut inscrire à l'encre violette ses NOMBREUSES CORRECTIONS ET ADDITIONS AUTOGRAPHES, et des épigraphes en tête de chaque chapitre.

Toutes les pages sont corrigées. Les additions sont parfois importantes : on compte une trentaine de pages entièrement autographes, notamment tout l'Épilogue qui est ajouté. Sont autographes : page de titre, « du même auteur », dédicace, liste des personnages, p. 17 à 24, 38 et 39, 65 à 67, 71 à 75, 81, 103 à 120, 122, 147 à 153, 188 à 191, 199 à 213, 222 à 230.

Une note sur la page de titre précise que ce manuscrit doit être renvoyé au Caire avec les épreuves. En tête, Pierre Louÿs a inscrit une page de dédicace : « A Jean de TINAN, qui a emporté la promesse de cette simple dédicace... P.L. Septembre 1898 ». Il a dressé, sur une autre page, la longue liste des « Personnages ».

Les Aventures du ROI PAUSOLE

Il se voit qu'ès nations où les
loix de la bienſéance ſont plus
traces et laſches, les loix primitives de
la raiſon commune ſont mieux obſervées

Montaigne - III.5

Volume I Chapitre Premier

COMMENT LE ROI PAUSOLE CONNUT POUR LA
PREMIÈRE FOIS LES VICISSITUDES DE L'EXIS-
TENCE.

Le Roi Pausole rendait la justice sous
un cerisier, parce que, disait-il, cet ar-
bre lui donne de l'ombre autant qu'un
autre et ~~qu'il~~ sur le chêne séculaire
l'avantage de porter des ~~fruits~~ fort agré-
bles en été.

Bien qu'il conservât pour lui-même
le grand costume historique dont l'am-
pleur et la draperie lui semblaient com-
poser au mieux la majesté de la person-
ne royale, il n'était pas toutefois l'enne-
mi d'un perfectionnement ~~financier~~. On
doit vivre avec son temps. Le Roi Pau-
sole portait une couronne de style qui
dissimulait sous une mince, mais écla-
tante pellicule d'or ~~sa~~ monture en alu-
minium. Il aimait à faire remarquer com-
bien cette coiffure était plus légère
que la chapeau haut de forme de son
cousin le roi de Grèce. Certains passants
ne se trompaient point sur le métal de

l'objet. Mais, disait encore le Roi, quand
on est assez malin pour discerner à dis-
tance une qualité d'orfèvrerie on ne sau-
rait ressentir à la vue de la couronne,
fût-elle d'or massif et pesant, aucune
impression sérieuse. Il est donc inutile
de se charger la tête.

Le Roi Pausole était souverain absolu
de Tryphème, terre admirable dont je
pourrais, au besoin, expliquer l'omis-
sion sur les atlas politiques en hasar-
dant cette hypothèse que, les peuples
heureux n'ayant pas d'histoire, les pays
prosperes n'ont pas de géographie. On
laisse encore en blanc, sur les cartes ré-
centes, ~~certaines~~ contrées inconnues ;
on a laissé Tryphème en bleu, dans la
Méditerranée. Cela paraît tout naturel.

Eh bien, non ! Telle n'est pas la raison
d'une si fâcheuse lacune.

garde/

raisonnable/

a/
discrètement/

bien des/

Je continuerais en remarquant que Dali est superflu : cette Girafe en feu est par exemple une bête caricature, une surenchère non intelligente - puisque surenchère facile et inutile - de cette image que j'ai peinte montrant = un morceau de papier en flammes, et une clef en flammes -, image qu'ensuite j'ai précisée en ne montrant qu'un seul objet en flammes : une trompette.



(Le titre en est :
"L'invention du feu")

Dali prouve, par ailleurs, depuis quelque temps déjà, qu'il est bien de ce monde sordide où l'on fait une visite au Pape et où l'on donne une valeur à la peinture historico-religieuse sans devoir ~~être~~ le moins du monde avoir des sentiments religieux qui justifieraient cette manière de "paraître" - ce qui est bien le signe de la superficialité qui est plus qu'abondante partout et toujours.

La question du Néant qui vous passionne : (Il est la seule grande merveille du monde) ne me laisse pas indifférent, vous n'en doutez pas. Cette question qui nous concerne essentiellement

les techniciens qu'il est
... les penseurs professionnels
Soutient malgré leur langage
ut pour le simple "honnête homme"
de la lecture maladroite
mages, je conclus que,
leur travail de construction
et le sentiment de
travaux : le sentiment
et interdit de donner
dans la naïveté.

est éloquent, le
suis parce que
pour les "beaux esprits",
"à expliquer", ce
esprits" ne savent

et le 1^{er} et
est est une "forme".

elle "en est une
que des idées =
ment."
une gentille

... nous, Paris-Magritte

81. René MAGRITTE (1898-1967). L.A.S. avec DESSIN, samedi [28 mars 1959], à André BOSMANS ; 3 pages in-8
4 000/5 000 €

BELLE LETTRE SUR LES PEINTRES SURREALISTES, ILLUSTRÉE DU DESSIN DE SON TABLEAU L'INVENTION DU FEU.

Magritte parle tout d'abord de son incompréhension en pataphysique, « un fait indiscutable », et de l'inutile, qui est « ce qui est nécessaire, c'est à dire ce qui nous manque »... Puis il évoque l'exposition qui eut lieu à Ostende en juillet-août 1953 sur l'art dit fantastique. Bosmans oublie dans son récit « ce qui me semble, avant moi, ERNST et ce superflu DALI que vous citez, tout d'abord à retenir : CHIRICO. Il est en effet le premier peintre qui ait pensé à faire parler la peinture d'autre chose que de peinture. [...] Je dirais ensuite que Ernst a parfois une réalité qui réveille notre confiance dans le merveilleux si elle s'endort. [...] Dali est superflu : cette Girafe en feu est par exemple une bête caricature, une surenchère non intelligente - puisque surenchère facile et inutile - de cette image que j'ai peinte montrant un morceau de papier en flammes et une clef en flammes, image qu'ensuite j'ai précisée en ne montrant qu'un seul objet en flammes : une trompette. [DESSIN du tableau **L'Invention du Feu**]. [...] Dali prouve, par ailleurs, depuis quelque temps déjà, qu'il est bien de ce monde sordide où l'on fait une visite au pape et où l'on donne une valeur à la peinture historico-religieuse sans le moins du monde avoir des sentiments religieux qui justifieraient cette manière de "paraître" - ce qui est bien le signe de la superficialité qui est plus qu'abondante partout et toujours. La question du Néant qui vous passionne : (Il est la seule grande merveille du monde) ne me laisse pas indifférent, vous n'en doutez pas. Cette question qui nous concerne essentiellement est "traitée" par des techniciens qu'il est bien difficile de "suivre". Les penseurs professionnels se comprennent sans doute malgré leur langage barbare et trop savant pour le simple "honnête homme". Cependant, de la lecture maladroite que je fais de leurs ouvrages je conclus que, indépendamment de leur travail de construction, certains d'entre eux ont le sentiment de ce qui n'est pas à construire : le sentiment du mystère dont il est interdit de donner un sens sans tomber dans la naïveté. Le Néant est un mot très éloquent, le mystère sous-entend pour les "beaux esprits" quelque chose "à percer", "à expliquer", ce qui signifie que ces "beaux esprits" ne savent pas de quoi il s'agit. Je pense que le mystère est le premier et le dernier mot et que le Néant est une "forme" du mystère à laquelle nous sommes sensibles, comme "l'un et le multiple" en est une autre. Du mystère nous n'avons que des idées = néant »...

82. **René MAGRITTE** (1898-1967). L.A.S. avec MANUSCRIT autographe signé, [Bruxelles 11 mars 1963], à son ami André BOSMANS ; 1 page in-4, enveloppe. 1 200/1 500 €

CONTRE LA PEINTURE ABSTRAITE.

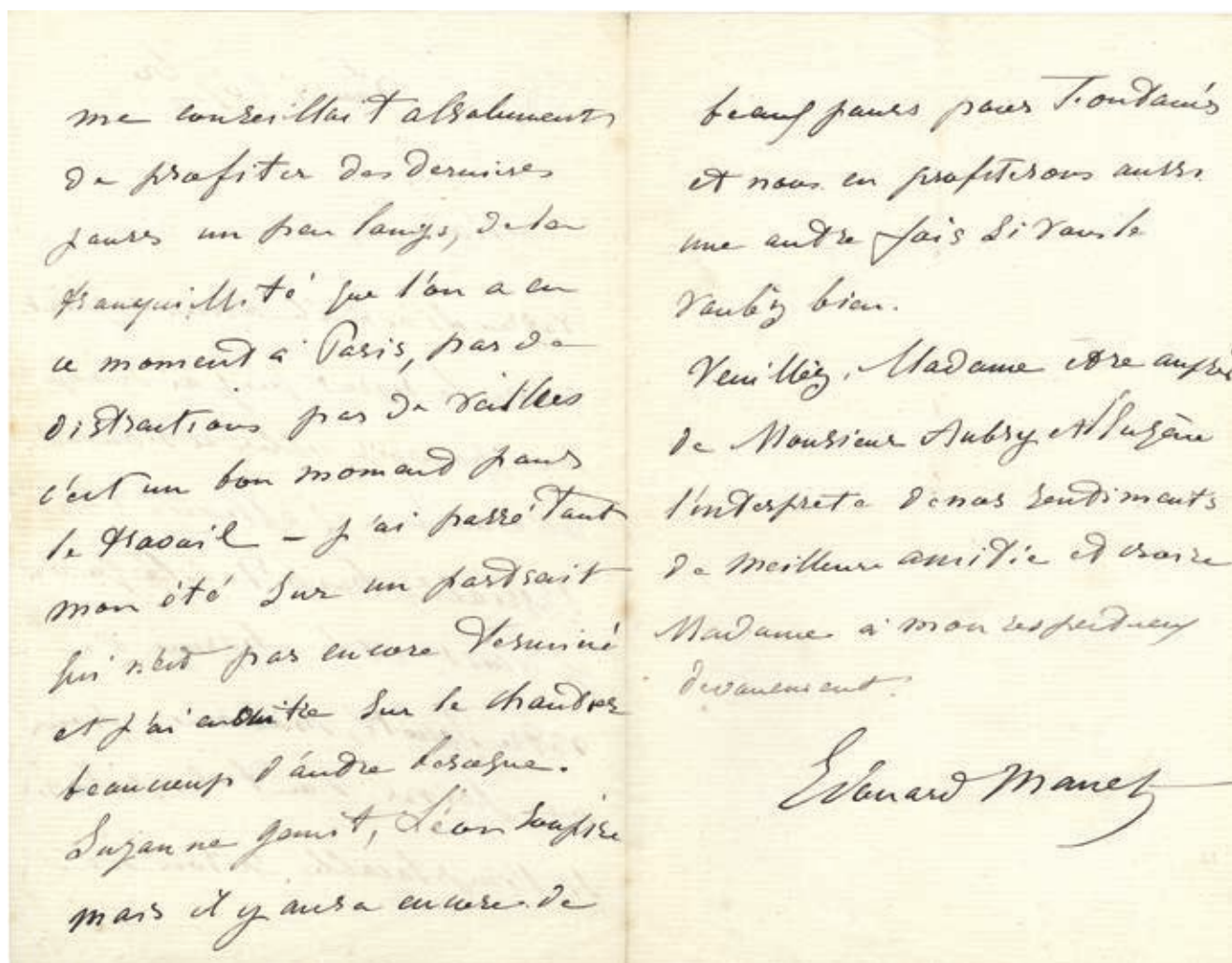
Il envoie un texte « ne varietur » destiné au numéro 9 de la revue *Rhétorique* : « La bêtise éternelle se manifeste notamment ces temps derniers en prétendant venu le moment où l'art de peindre est remplacé par un soi-disant art dit "abstrait", "non-figuratif" ou "informel" – qui consiste à déposer de la "matière" sur une surface avec plus ou moins de fantaisie et de conviction. Mais l'acte de peindre s'accomplit pour qu'apparaisse la poésie et non pour que le monde soit réduit à la variété de ses aspects matériels. La poésie n'oublie pas le mystère du monde : elle n'est pas un moyen d'évasion ni du goût pour l'imaginaire, elle est la présence de l'esprit »...

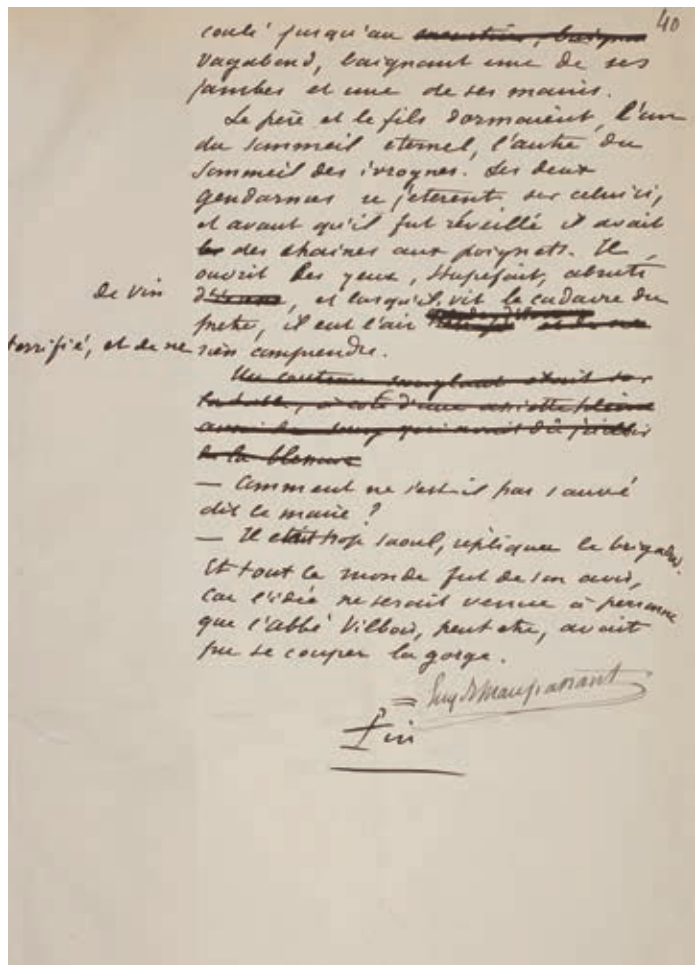
ON JOINT le manuscrit autographe signé de la première version, plus brève, de ce texte (demi-page in-4).

83. **Édouard MANET** (1832-1883). L.A.S., Lundi 20 septembre [pour 19 septembre 1864 ?], à Madame AUBRY ; 3 pages in-8. 2 500/3 000 €

BELLE LETTRE SUR SON TRAVAIL.

Il est désolé de ne pouvoir se rendre à Fontaines cette année : « J'apprécie trop l'agréable hospitalité qu'on y reçoit et le charme de votre société, Madame, pour me priver d'un tel plaisir si l'implacable raison ne me conseillait absolument de profiter des derniers jours un peu longs, de la tranquillité que l'on a en ce moment à Paris, pas de distractions pas de veillées c'est un bon moment pour le travail – J'ai passé tout mon été sur un portrait qui n'est pas encore terminé et j'ai ensuite sur le chantier beaucoup d'autre besogne. Suzanne gémit, Léon soupire mais il y aura encore de beaux jours pour Fontaines et nous en profiterons aussi une autre fois »...





84. **Guy de MAUPASSANT** (1850-1893). MANUSCRIT autographe signé, **Le Champ d'oliviers** ; titre et 40 feuillets in-fol. (31 x 20 cm) écrits au recto, reliés en un volume petit fol. vélin ivoire à rabats, double encadrement de filets dorés avec fleurons aux angles (Franz). 12 000 / 15 000 €

MANUSCRIT COMPLET, DE PREMIER JET, D'UNE DES DERNIÈRES NOUVELLES DE MAUPASSANT.

Le Champ d'oliviers fut publié en feuilleton dans *Le Figaro* du 19 au 23 février 1890, et recueilli en avril 1890 dans *L'Inutile Beauté*. François Tassart rapporte dans ses *Souvenirs* que Maupassant avait lu sa nouvelle à Taine, et que celui-ci s'était écrié « que c'était de l'Eschyle ». C'est une des nouvelles les plus tragiques de Maupassant, comme le souligne Louis Forestier : « Tout converge sous le signe de ce qu'on appellera, selon l'humeur, hasard ou fatalité : les thèmes de la perfidie féminine, du bâtard, du parricide, de la religion. Tout se resserre et s'ordonne entre sujets jusqu'ici dispersés à travers l'œuvre ».

C'est l'histoire d'un curé de Provence, ancien hobereau picard qui s'est fait prêtre à la suite d'un amour malheureux, et qui retrouve le fils né de cette ancienne liaison, devenu un malfaiteur criminel et ivrogne...

De premier jet, le manuscrit présente de NOMBREUSES RATURES ET CORRECTIONS, avec plusieurs passages biffés. Le titre primitif, biffé, était *L'Abbé Vilbois*.

Très élégamment relié par Franz, le manuscrit avait été donné par Maupassant à la comtesse POTOCKA (comme en témoigne un article de Maurice Monda joint).

de Champ d'Oliviers. 1

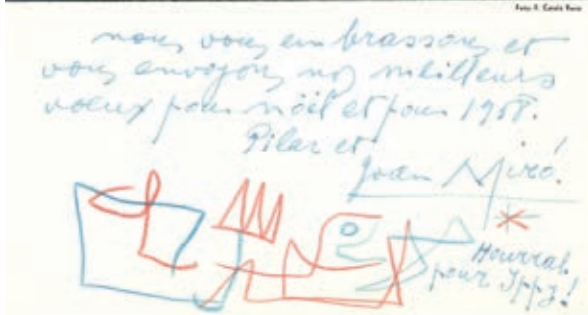
L'abbé Vilbois

Quand les hommes du port, du petit
port Brezennal de Garandore, accoururent
~~de la plage~~ ^{des bords} Pisca entre manilles
et loulou apesement la barque de
l'abbé Vilbois qui revenait de la
pêche et descendirent sur la plage
pour l'aider à tirer ~~les~~ bateaux.

L'abbé était seul dedans, et il
savait comme un vrai marin, avec
une énergie rare malgré ses ~~soixante~~
cinquante ~~ans~~ ^{ans}. Ses manches retroussées
sur des bras musculeux, la soutane
~~rouge~~ ^{bleue} relevée et serrée entre les genoux,
un peu ~~de~~ ^{de} boutonnée sur la poitrine, ~~ses~~
tricorne sur le banc à son côté, et
la tête coiffée d'un chapeau cloche
en liège recouvert de toile blanche
il avait l'air d'un solide ^{et} vigoureux
ecclésiastique en pays chauds,
fait pour les aventures plus que
pour dire la messe.

De temps en temps il regardait
derrière lui pour bien reconnaître
le point d'abordage, puis il
recommençait à tirer, d'une façon
systématique, méthodique et forte,
pour ~~bien~~ montrer, une fois de
plus, à ces mauvais matelots du
midi, comment nagent les
hommes du nord.

La barque lancée toucha le
sable et glissa dessus comme si
elle allait ~~escalader~~ ^{gravier} toute
la plage en ~~un~~ y enfouissant sa
quille, puis elle s'arrêta net, et



86. **Joan MIRÓ** (1893-1983). L.A.S., Palma de Mallorca 14 mars 1966, à Henri MATARASSO ; 2 pages in-4, en-tête Son Abrines - Calamayor - Palma de Mallorca. 1 200/1 500 €

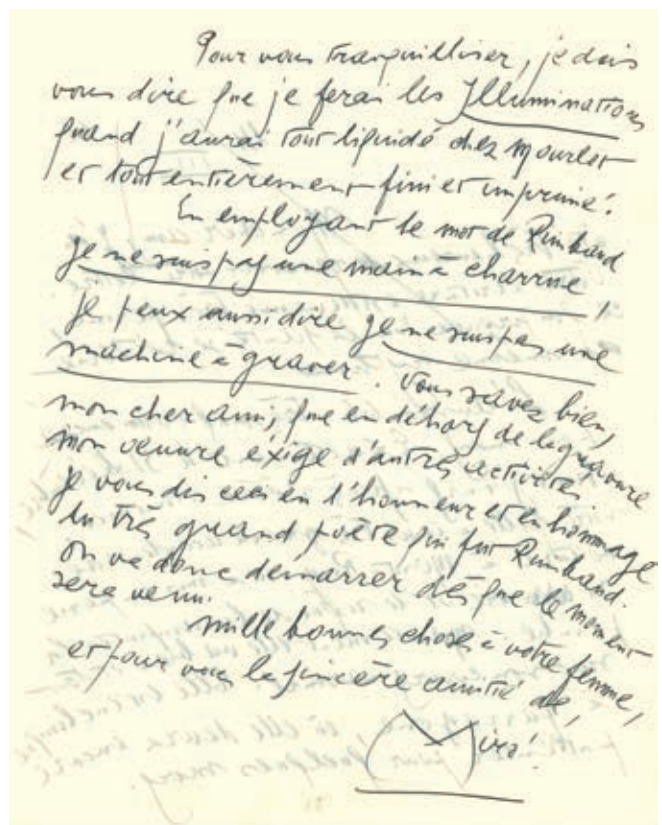
« L'année 66 a très mal commencée pour nous. Exactement le 31 Décembre, huit jours après s'être remariée, notre fille a eu un très grave accident de voiture à Mont-Roig qui a mis en péril sa vie et le risque de lui amputer la jambe ». Maintenant elle va mieux et se remet doucement à Tarragone... Il tranquillise son ami sur son projet d'illustrer les *Illuminations* de RIMBAUD : « je ferai les *Illuminations* quand j'aurai tout liquidé chez MOURLOT et tout entièrement fini et imprimé. En employant le mot de Rimbaud Je ne suis pas une main à charrue, je peux aussi dire Je ne suis pas une machine à graver. Vous savez bien, mon cher ami, que en dehors de la gravure mon œuvre exige d'autres activités. Je vous dis ceci en l'honneur et hommage du très grand poète qui fut RIMBAUD. On va donc démarrer dès que le moment sera venu »...

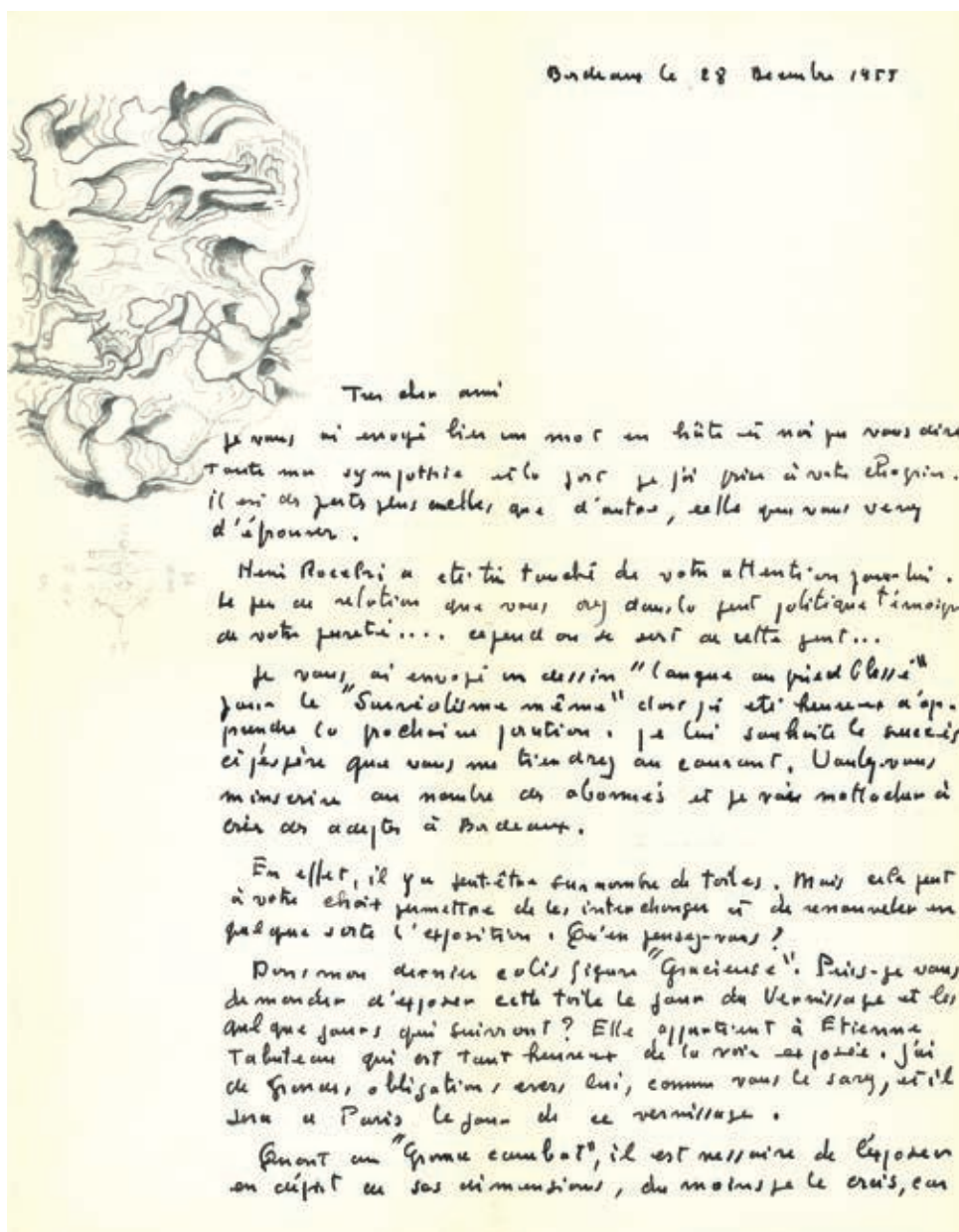
85. **Joan MIRÓ** (1893-1983). L.A.S. avec DESSIN, [Palma de Mallorca fin décembre 1957], à Peter et Hélène BELLEW à Melbourne ; en bas d'une carte 23,5 x 17 cm illustrée d'une photographie noir et blanc d'objets en céramique catalans, le dessin 4 x 14 cm, enveloppe. 3 000/4 000 €

BELLE CARTE DE VŒUX DE FIN D'ANNÉE, ILLUSTRÉE D'UN DESSIN ORIGINAL AUX CRAYONS ROUGE ET BLEU.

« Nous vous embrassons et vous envoyons nos meilleurs vœux pour Noël et pour 1958. Pilar et Joan Miró ». Il ajoute : « Hourra pour Jppy ! »

[L'Australien Peter Bellew (1912-1986) fut critique d'art, puis directeur de la section Arts et Lettres de l'Unesco et co-éditeur de la collection Unesco de l'art mondial].

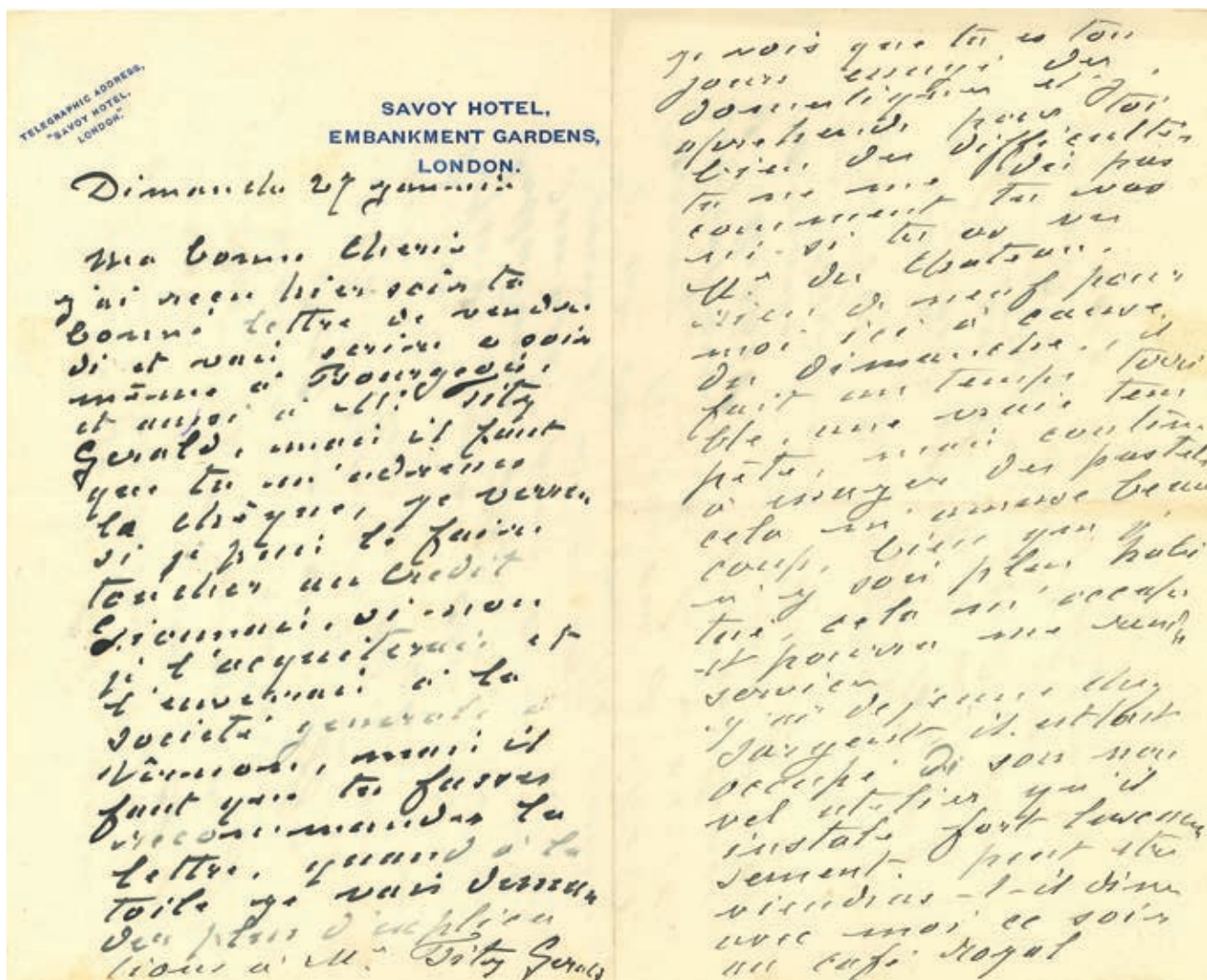




87. **Pierre MOLINIER** (1900-1976). L.A.S. avec DESSIN, Bordeaux 28 décembre 1955, à André BRETON ; 1 page et demie in-4, enveloppe. 2 000/2 500 €

AU SUJET DE LA PRÉPARATION DE SON EXPOSITION À LA GALERIE L'ÉTOILE SCÉLÉE ORGANISÉE PAR ANDRÉ BRETON du 27 janvier au 17 février 1956. Elle est illustrée dans le coin supérieur gauche d'un DESSIN ORIGINAL À LA MINE DE PLOMB.

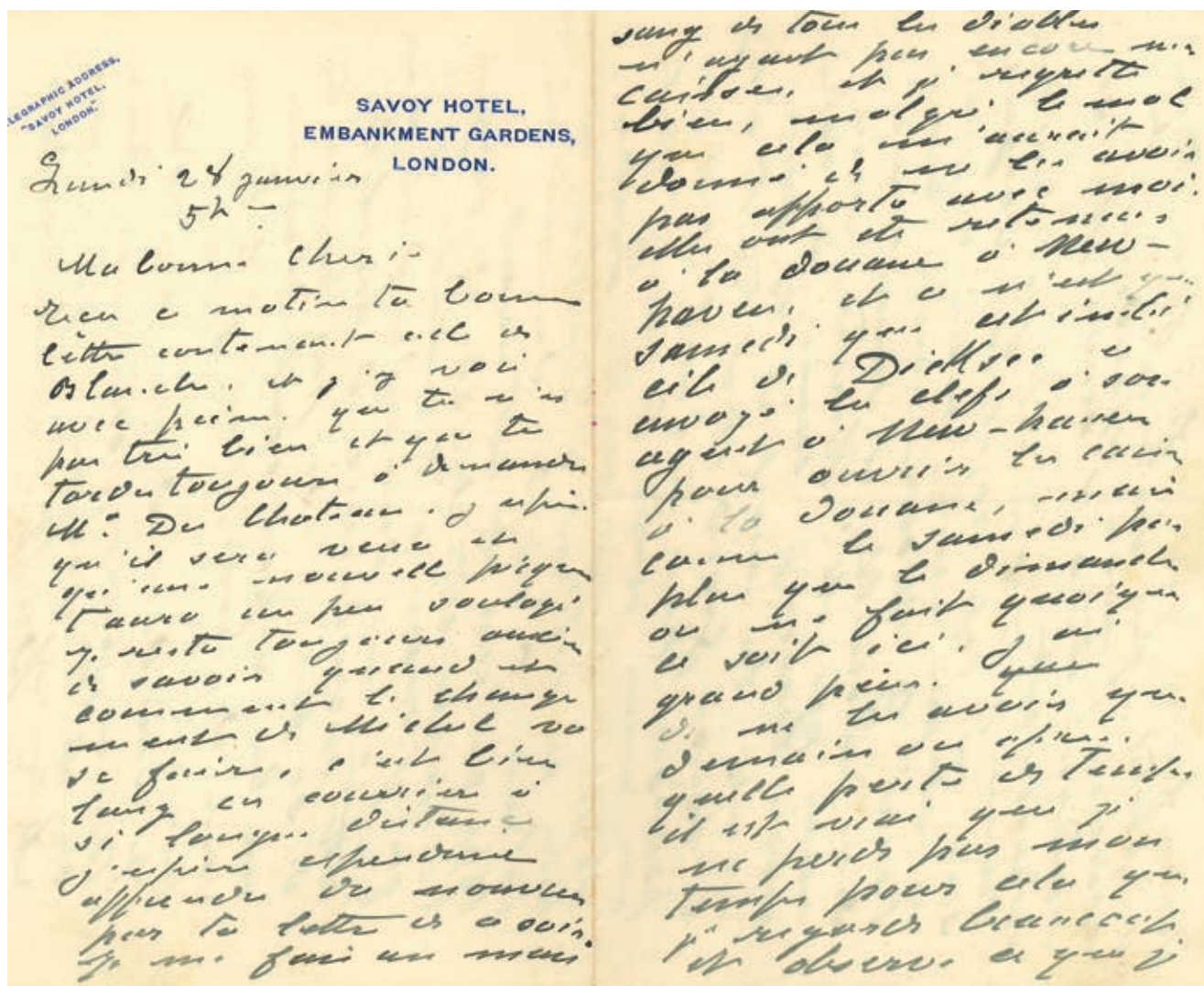
Il lui a envoyé un mot pour lui dire toute sa sympathie et la part qu'il prend à son chagrin ; il félicite son « très cher ami » : « Le peu de relation que vous avez dans la gent politique témoigne de votre pureté »... Il lui a envoyé un dessin intitulé *Langue au pied blessé* pour la revue *Le Surréalisme même* « dont j'ai été heureux d'apprendre la prochaine parution. Je lui souhaite le succès » ; il demande un abonnement... À propos de l'exposition : il reconnaît qu'il y a peut-être surnombre de toiles, mais cela pourrait permettre de renouveler régulièrement l'exposition. « Dans mon dernier colis figure "Gracieuse". Puis-je vous demander d'exposer cette toile le jour du vernissage », pour faire plaisir à son propriétaire qui sera présent... « Quant au "Grand Combat", il est nécessaire de l'exposer en dépit de ses dimensions [...] car ce qu'il propose le met hors des ornières conformistes. J'en ferai l'expédition au dernier moment ». Pour les prix, il s'en rapporte au jugement de Breton, qui fera au mieux ; « Toutefois, je réserve "Le Grand Combat", "Succube", "Les Dames voilées", "Sortilège" et les "Seins étoilés n°2" pour lesquels je fixe moi-même les prix à 10 mille [...]. Je n'expose pas les dessins dans le but précis de vente, je les propose surtout comme modèles pour des illustrations. S'il y a amateur, ils peuvent toutefois être vendus. Vous verrez vous-même »...



88. **Claude MONET** (1840-1926). L.A.S. « ton vieux Claude », Londres Dimanche 27 janvier [1901], à SA FEMME ALICE, « Ma bonne chérie » ; 4 pages in-8, en-tête Savoy Hotel. 2 000/2 500 €

BELLE LETTRE DE LONDRES.

Il l'entretient de leurs arrangements financiers et promet d'écrire le soir même à Bourgeois et à M. Fitz Gerald... « Quand à la toile je vais demander plus d'explications à M^r Fitz Gerald. Il est tout à fait bien pour moi et voulait me faire recevoir dans un club the Art Club, mais n'y connaissant personne j'ai décliné son offre. Il était chargé de m'inviter à dîner chez un peintre de ses amis pour Jeudi, mais comme Madame Hunter m'a demandé pour ce même jour je n'ai pu accepter »... Il attend impatiemment les nouvelles de Michel. Il l'engage à ne pas se faire de bile avec les domestiques. À Londres, « il fait un temps terrible, une vraie tempête ». Il continue à « essayer des pastels cela m'amuse beaucoup, bien que je n'y sois plus habitué, cela m'occupe et pourra me rendre service ». Il a déjeuné chez SARGENT qui « est tout occupé de son nouvel atelier qu'il installe fort luxueusement »...



89. **Claude MONET** (1840-1926). L.A.S. « ton vieux Claude », Londres Lundi 28 janvier [1901] 5 h., à SA FEMME ALICE, « Ma bonne chérie » ; 6 pages in-8, en-tête Savoy Hotel. 2 500/3 000 €

BELLE LETTRE DE LONDRES.

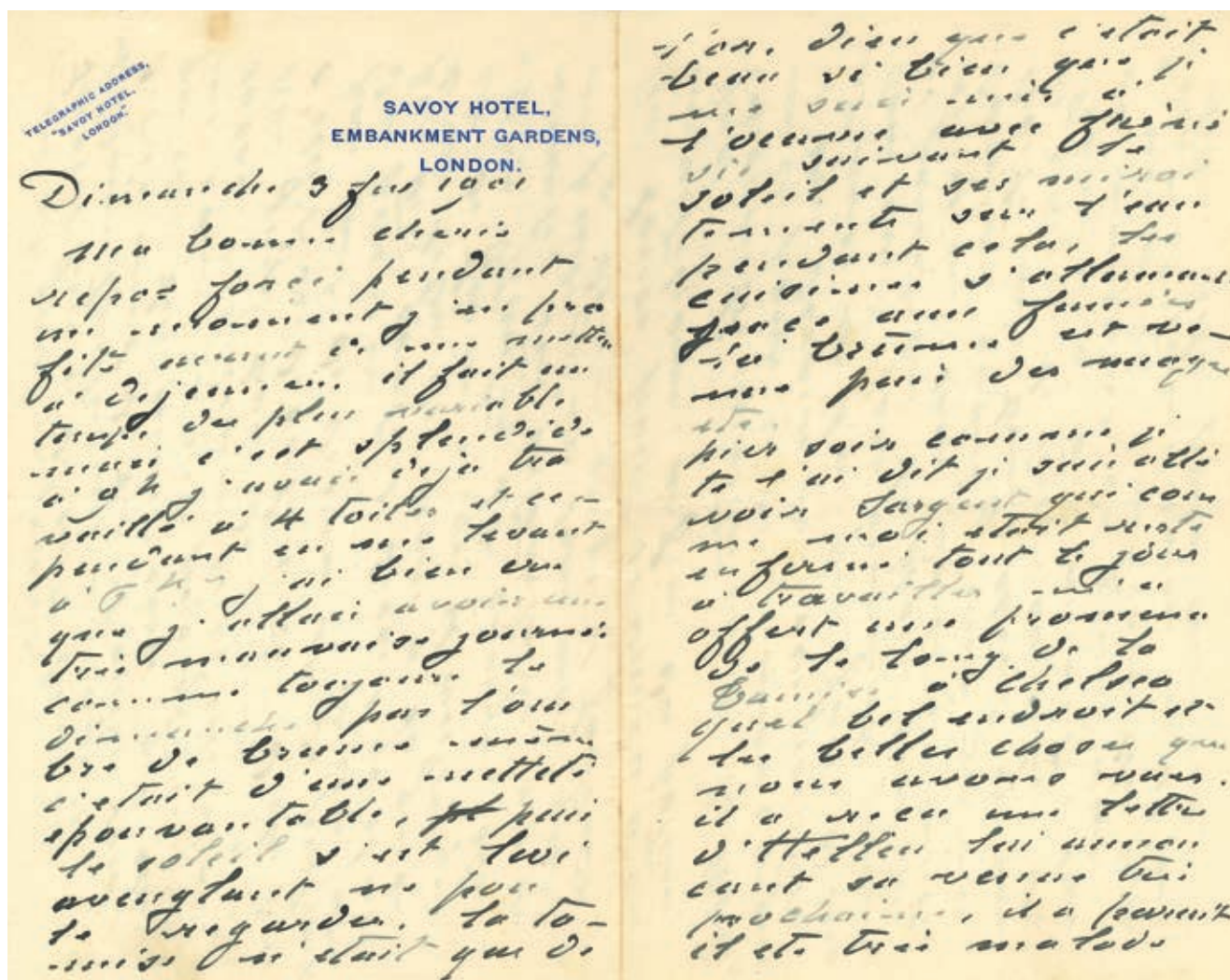
Il se fait un mauvais sang de tous les diables de n'avoir pas encore reçu ses caisses, qui ont été retenues à la douane à Newhaven : « comme le samedi pas plus que le dimanche on ne fait quoi que ce soit ici, j'ai grand peur de ne les avoir que demain ou après. Quelle perte de temps. Il est vrai que je ne perds pas mon temps pour cela que je regarde beaucoup et observe ce que je devrais faire, que je fais force études au pastel, qui sont comme des exercices, mais cependant je voudrais être à l'œuvre plus sérieusement »... Il a dîné hier soir au Café Royal avec George MOORE : « Nous avons beaucoup causé des événements, la mort de la queen [VICTORIA] le laisse froid et il traite d'hypocrisie tout ce deuil, il est plus que jamais contre la guerre et les Anglais et va quitter Londres pour se retirer à Dublin en Irlande. C'est décidément un type curieux et intéressant »... Il apprécie l'amabilité et la prévenance de SARGENT. Il a des engagements à dîner chez Sargent, avec Hunter, et vendredi chez HARRISON, « un peintre américain qui n'a rien de commun avec le Harrison qui vient à Giverny. Celui ci est tout à fait gentil et sa femme est paraît-il charmante »... Il réclame des lettres longues et détaillées : « tu sais la joie que cela est pour moi ». Il l'engage à ne pas se laisser « aller aux idées sombres [...] Je me porte très bien et serais content si j'avais enfin mes toiles et que puisse les avancer »...

90. **Claude MONET** (1840-1926). L.A.S. « ton vieux qui t'aime Claude », *Londres* Samedi 2 février 1901, à SA FEMME ALICE, « Ma bonne chérie » ; 8 pages in-8, en-tête *Savoy Hotel*. 3 000/4 000 €

SUPERBE LETTRE SUR LES FUNÉRAILLES DE LA REINE VICTORIA.

Il raconte son dîner à Piccadilly avec HUNTER, et celui de la veille « chez l'ami de Sargent un peintre américain tout à fait gentil [HARRISON]. Chose drôle en entrant dans la maison très bien arrangée, il me semblait y être déjà venu et une fois dans la salle à manger il n'y avait pas de doute c'est en effet une des nombreuses maisons qu'a habité WHISTLER »... Il a eu beaucoup de peine à rejoindre SARGENT pour voir le cortège funèbre, et dès 8 heures du matin il a bravé une « foule de curieux, de troupes et de policemen » pour se rendre dans une maison face au palais Buckingham. Il y a notamment rencontré « un grand écrivain américain vivant tout à fait en Angleterre parlant admirablement français et qui a été tout à fait charmant avec moi m'expliquant tout me montrant toutes les personnalités de la cour etc. (il s'appelle Henry JAMES) Sargent dit que c'est le plus grand écrivain anglais [...] On a attendu jusqu'à près de midi, et comme il faisait froid, on faisait passer du bouillon. Il y avait bien cent personnes dans la maison placée à tous les étages, et j'ai eu la chance d'être au premier ainsi que Sargent »... Ce fut un spectacle unique, avec « un temps superbe un léger brouillard avec demi soleil et comme fond de St James Parc mais quelle foule et c'eût été beau d'en pouvoir faire une pochade. Dans tout ce noir de la foule ces cavaliers en manteau rouge ces casques enfin cette quantité d'uniformes de tous les pays. Mais sauf le recueillement de tous au passage du corbillard, que cela ressemblait peu à un enterrement. D'abord pas de crêpe pas de noir toutes les maisons ornées d'étoffes mauves, le corbillard un affût de canon traîné par de magnifiques chevaux café au lait couverts d'or et d'étoffes de couleur. Puis enfin le roi et Guillaume qui m'a paru d'un maigrelet qui m'a stupéfait. Je m'attendais à lui voir une belle allure. Quand au roi épatant à cheval et de grande tournure. Cela du reste était superbe. Quel luxe d'or et de couleur, et les voitures de gala donc, les attelages. J'en avais presque mal aux yeux. Mais ce qui était le comble c'était de voir d'en haut cette immense foule se disperser une fois le dernier soldat passé »...

américain tout à fait gentil, chose drole
en entrant dans la maison. Les deux
arrangés, il me semblait y être. J'y
venais et une fois dans la salle à
manger il m'y avait par de suite.
C'est en effet une maison si agréable
vous qui a habité Whistler. Les deux
dinner un petit comité. J'argent et moi
à M. Harrison et sa femme une Anglaise
tout le monde parlant français.
J'argent avait demandé la permission
de m'arrêter dans une maison
pour venir le voir, mais la diffi-
cile était de nous joindre à l'association
pour y aller et l'impossibilité de trou-
ver un coin à l'association. Lui en
avait obtenu un au prix de 15 Shilling
pour le conduire chez elle dans
maison dans la soirée qui en
lucide par facilement passer. Il m'a
fallu me rendre à l'endroit d'été
de l'association et j'ai eu assez de mal
à arriver tant il y avait foule
de curieux de trouper et de politesse.
D'autant que la maison d'été
en face le palais Buckingham.
non d'ailleurs rien se trouver à
la porte, maisheureusement sur
gent m'avait donné un mot de
présentation et voyant cinq à
tant de monde avec femme et col-
leues de la maison j'ai fini
par entrer. Il y avait un salon
rempli de dames. Les deux d'ici
bref de visiter et la maison et la
maison tout à fait charmante.



91. **Claude MONET** (1840-1926). L.A.S. « ton vieux qui t'aime Claude », Londres Dimanche 3 février 1901, à SA FEMME ALICE, « Ma bonne chérie » ; 8 pages in-8, en-tête Savoy Hotel. 3 000/4 000 €

TRÈS BELLE LETTRE DE LONDRES.

... « Il fait un temps des plus variable mais c'est splendide. à 9 h. j'avais déjà travaillé à 4 toiles et cependant en me levant à 6 h. j'ai bien cru que j'allais avoir une très mauvaise journée. Comme toujours le dimanche pas l'ombre de brume. Même c'était d'une netteté épouvantable, puis le soleil s'est levé aveuglant [...] La Tamise n'était que de l'or. Dieu que c'était beau si bien que je me suis mis à l'œuvre avec frénésie suivant le soleil et ses miroitements sur l'eau. Pendant cela, les cuisines s'allument. Grâce aux fumées la brume est venue puis des nuages etc. ». Hier soir il est allé voir SARGENT qui comme lui était resté enfermé toute la journée à travailler, et ils se sont promenés le long de la Tamise, à Chelsea, où ils ont vu de belles choses... « Sargent m'a de suite demandé si Madame Hunter ne m'avait pas dit du mal de lui l'autre soir, qu'elle lui avait écrit qu'elle ne comprenait pas que me sachant à dîner chez elle il n'ait pas jugé bon de venir que c'était ridicule à lui d'être pris par tant de dîners et de portraits des premiers venus, et il n'est pas très content disant qu'il est bien libre de vivre à sa guise et de faire ce qu'il veut »... Il reprend sa lettre à 2 h. ½ : « Je ne puis te dire cette journée fantastique. Que de choses merveilleuses mais ne durant pas cinq minutes, c'est à devenir fou. Non il n'y a pas de pays plus extraordinaire pour un peintre. Il est nuit en ce moment pour quelques instants seulement et j'ai dû allumer pour te griffonner mes sensations »... Il évoque avec nostalgie les joies familiales, auxquelles il voudrait se joindre, « mais j'ai aussi de grandes jouissances je vois des choses uniques, merveilleuses et je tripote de la peinture. Par moments je me monte la tête, pour retomber souvent dans ce terrible découragement que tu sais. Mais je reste vaillant avec l'espoir que tant d'efforts ne seront pas vains. Mais revoilà la lumière naturelle je m'arrête. 5 h. Ici je m'arrête tout à fait. Je viens de faire pochade d'un effet épatant et ma foi je suis fourbu vanné et vais aller me dégourdir et prendre l'air jusqu'à l'heure du dîner au café Royal où sans doute je verrai le jeune G. MOORE »...

Mon bon ami,

Combien j'ai de regret de n'avoir pu répondre à votre aimable invitation, mais vous ne sauriez croire comme je travaille ces trois jours-ci ; la petite pièce que vous savez que je devais lire à l'Odéon a été reçue samedi même par acclamation et à la seule condition d'y joindre un prologue pour préparer le public aux innovations qui s'y trouvent : c'est ce prologue qui m'a surchargé de travail. Heureusement, le voilà fini. Je vais le lire demain au directeur et après-demain je suis à vous ; je veux lire mercredi et j'espère vous trouver en meilleure santé. Je vous requiers au reste si classique que vous soyez, mais comme ami, d'appuyer mon ouvrage, qui ne va pas tarder à paraître, ainsi que celui que j'ai à un autre théâtre ; l'un poussera l'autre. Ainsi à mercredi j'espère ; il y a bien longtemps que je n'ai entendu de vos vers.

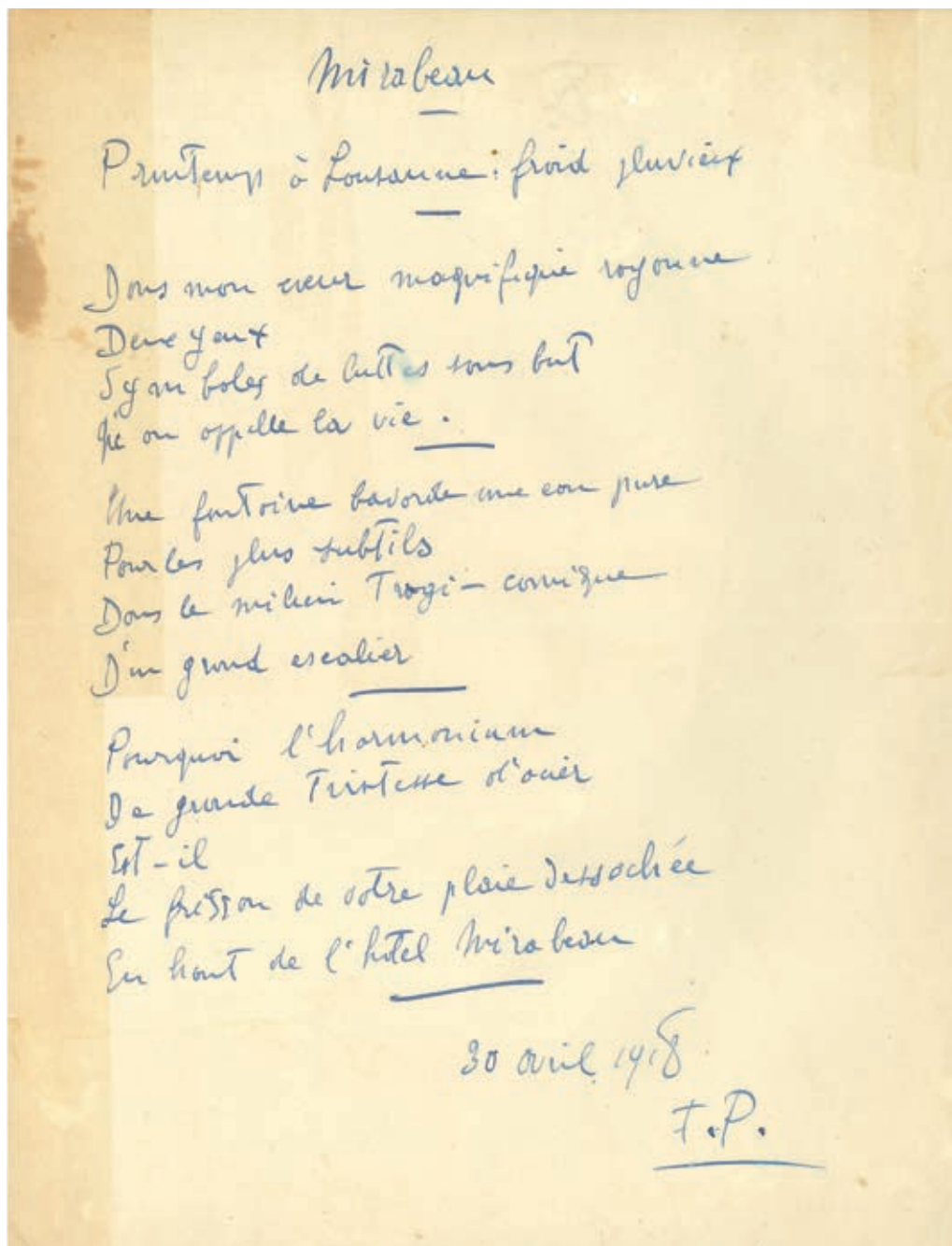
Tout à vous de cœur
Gérard Labrunie

16 janvier 1831.

92. **Gérard de NERVAL** (1808-1855). L.A.S. « Gérard Labrunie », 16 janvier 1831, [à Ferdinand PAPION DU CHÂTEAU] ; 1 page in-8. 1 500/1 800 €

AU SUJET DE SA PIÈCE *LE PRINCE DES SOTS*, DONT LE TEXTE EST AUJOURD'HUI PERDU. [Refusée en décembre 1830 par la Comédie Française, elle fut lue à l'Odéon et accueillie avec enthousiasme par le comité de lecture ; mais son directeur HAREL ne la retiendra finalement pas. Le manuscrit en est perdu.]

« Mon bon ami, Combien j'ai de regret de n'avoir pu répondre à votre aimable invitation, mais vous ne sauriez croire comme je travaille ces jours-ci ; la petite pièce que vous savez que je devais lire à l'Odéon a été reçue samedi même par acclamation et à la seule condition d'y joindre un prologue pour préparer le public aux innovations qui s'y trouvent : c'est ce prologue qui m'a surchargé de travail. Heureusement le voilà fini. Je vais le lire demain au directeur et après-demain je suis à vous [...] et j'espère vous trouver en meilleure santé. Je vous requiers, au reste si classique que vous soyez, mais comme ami, d'appuyer mon ouvrage, qui ne va pas tarder à paraître, ainsi que celui que j'ai à un autre théâtre ; l'un poussera l'autre. [...] Il y a bien longtemps que je n'ai entendu de vos vers »...



94. **Francis PICABIA** (1879-1953). POÈME autographe signé « F.P », **Mirabeau**, 30 avril 1918 ; 1 page in-4 (légères traces de collage au dos). 1 500/2 000 €

Poème de 14 lignes à l'encre bleue, daté du 30 avril 1918 :

« Printemps à Lausanne : froid pluvieux.
 Dans mon cœur magnifique rayonne
 Deux yeux
 Symboles de luttes sans but
 Qu'on appelle la vie [...]
 Pourquoi l'harmonium
 De grande tristesse d'acier
 Est-il
 Le frisson de votre plaie desséchée
 En haut de l'hôtel Mirabeau. »

(Bengali l'homme qui a perdu son squelette) D

Le déjeuner fut horrible. Tout d'abord la place vide de Bengali l'homme qui a perdu son squelette attirait invinciblement les regards ; je dus moi-même en détourner, cent fois certainement les yeux. De plus, je n'avais plus très faim, je ne pouvais pas avaler ; qui aurait pu me prouver d'une façon absolue que ces côtelettes ne venaient pas de lui ? Il me semblait plus maigre ; je me contentais de jus d'écrevisses et de grappe-fruit.

Chose curieuse les autres personnes ne touchèrent pas la viande. Je regardais discrètement Bengali, il avait un œil ouvert et l'autre était fermé, un timbre poste était collé sur sa paupière gauche. Ses traits criaient la peur, sa blancheur même paraissait fiévreusement, elle avait une expression curieuse, ses yeux étaient cernés, ses mains sous la table, d'où sortait glacièrement sa taille fière. Bref les apparences étaient surveillées, mais un incident curieux se produisit alors. La nuit était tombée sans bruit, les lampes éclairaient suffisamment pour que l'on puisse voir la figure de Bengali et, mon cœur fit un bond très lentement sous le creux de ma main, car je me souvins, il y a quelques instants, sa place était vide, il me semblait !

95. Francis PICABIA (1879-1953). MANUSCRIT autographe signé, **Bengali l'homme qui a perdu son squelette**, Paris 30 mai 1946 ; 3 pages in-4. 2 000/2 500 €

« Le déjeuner fut horrible. Tout d'abord la place vide de Bengali, l'homme qui a perdu son squelette, attirait invinciblement les regards ; je dus moi-même en détourner, cent fois certainement les yeux. De plus, je n'avais plus très faim, je ne pouvais pas avaler ; qui aurait pu me prouver d'une façon absolue que ces côtelettes ne venaient pas de lui ? Il me semblait plus maigre ; je me contentais de jus d'écrevisses et de grappe-fruit. [...] Je regardais discrètement Bengali, il avait un œil ouvert et l'autre était fermé, un timbre poste était collé sur sa paupière gauche, ses traits criaient de peur [...]. Bengali avec sa déplorable habitude d'oublier son squelette, l'avait perdu, il comptait sur moi pour le retrouver, mieux il me demanda que je lui prête le mien, il voulait aller au bal pour retrouver sa fiancée »...

Tout seul

Je vis encore mais je ne pense plus
 Hélas ! j'ai écrit sur les arbres
 avec mon cœur
 lentement une heure après l'autre
 je revois sans penser
 la place silencieuse
 de mon bon heur.

Bonheur je veux aller sur l'espace
 où sommeillent encore là dans l'attente
 les fleurs perfides accrochées aux étoiles.
 Comme un éclair un rayon de soleil
 Traverse la fontaine de l'éternité
 ou la gouffre des soupirs
~~accablant~~ la voit me briser
 pour un jeu nouveau.

Les jours passent autour de moi
 une branche torse se balance
 comme un oiseau
 Où suis-je
 j'ai aimé une femme
 pleine de peines et de jalousie
 en vérité elle était vieille
 pour la vie nouvelle
 Je n'aime pas les vieilles
 D'ici même que les filles
 c'est du bout des lèvres
 qu'il pense à la sagesse
 j'espère que le diable
 viendra encore ~~me~~ me chercher -

Francis Picabia

96. Francis PICABIA (1879-1953). POÈME autographe signé, **Tout seul** ; 1 page in-4.

1 000 / 1 500 €

BEAU POÈME MÉLANCOLIQUE et désabusé de 29 vers, qui semble inédit.

« Je vis encore mais je ne pense plus
 Hélas ! j'ai écrit sur les arbres
 Avec mon cœur
 Lentement une heure après l'autre
 Je revois sans penser
 La place silencieuse
 De mon bonheur.
 Bonheur je veux aller dans l'espace
 Où sommeillent encore là dans l'attente
 Les fleurs perfides accrochées aux étoiles »...

97. **Pablo PICASSO** (1881-1973). L.A.S., "La Californie" Cannes 3 mars 1959, à Inès SASSIER, 7 rue des Grands Augustins ; 1 page in-4 au feutre bleu, enveloppe autographe (signée au dos). 1 500/2 000 €

Il lui demande de porter à Maître de Sarriac la feuille qu'il lui envoie, ainsi que « le chèque pour les enfants. Bons souvenirs pour vous trois de toute la maison »...

Vente Pablo Picasso, collection Inès & Gérard Sassier (22 octobre 2007, n° 298).

"La californie"
Cannes A.M.
le 3.3.59.
Mon chère Inès
voulez vous porter à
Maître de Sarriac la
feuille que je vous envoie
Bons souvenirs pour
vous trois de toute la maison
A bien à vous
P. Picasso

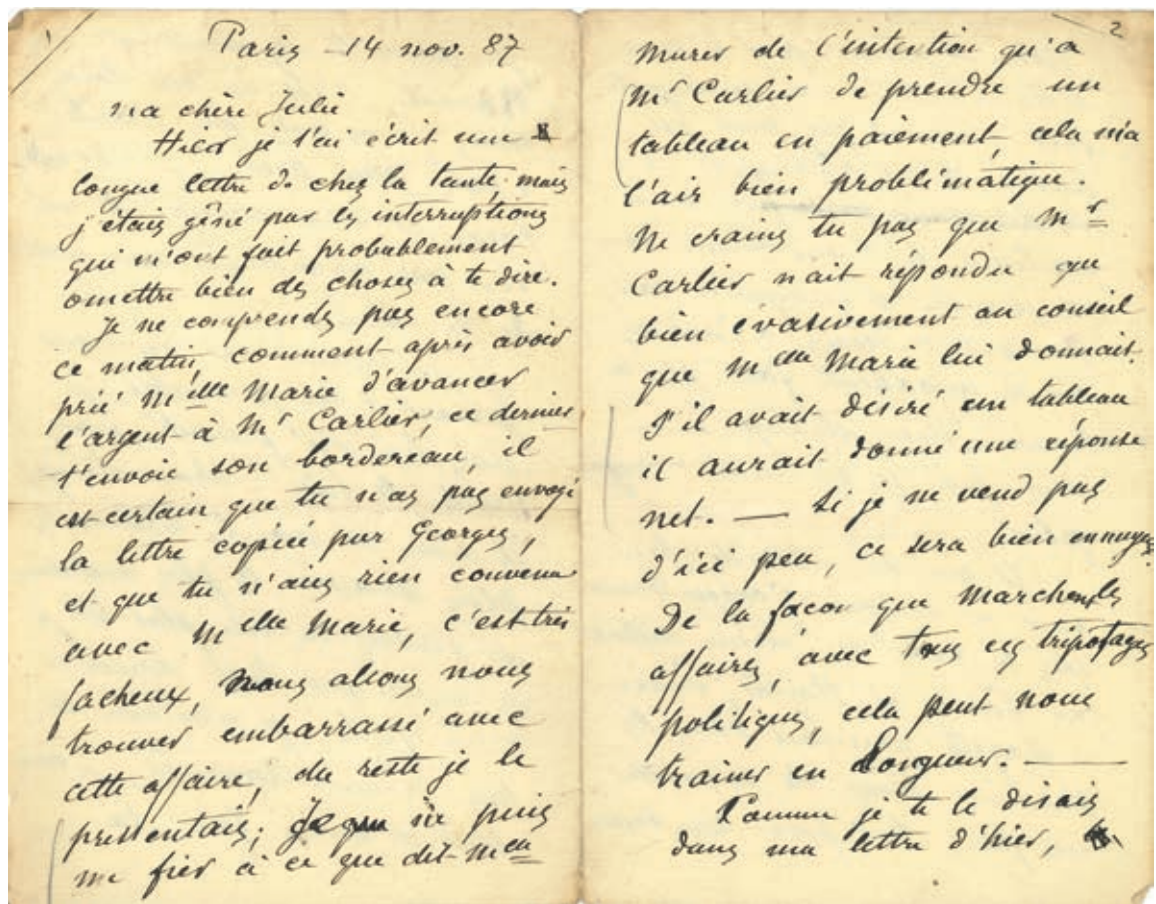
98. **André PIEYRE DE MANDIARGUES** (1909-1991). MANUSCRIT autographe signé, *La Découverte du Surréalisme*, [1965] ; 3 pages in-4 sur papier vert d'eau. 700/800 €

LA DÉCOUVERTE DU SURRÉALISME

"Découvrir" est un mot un peu ridicule, que l'on n'em-
ploie pas volontiers, surtout quand on parle de soi. A propos
du surréalisme, pourtant, le mot pour moi s'impose, et je
dirai encore que la découverte que j'en fis est assurément
l'un des grands événements de mon adolescence. C'est vers
1927, à l'époque du charleston, j'avais seize ans, que
tombèrent sous mes yeux les publications du groupe, et je
devins un assidu client de la librairie José Corti, où je
trouvais de quoi satisfaire à une sorte de passion qui avait
rapidement succédé à la curiosité du début. J'achetai
La Révolution surréaliste, j'achetai le *Manifeste* suivi
de *Poisson soluble*. Plus tard, j'eus soin de ne jamais
manquer un numéro de la revue ~~nouvelle~~, *Le Surréalisme*
au service de la révolution, qui paraissait assez irrégulière-
ment, comme ont toujours paru des périodiques surréalis-
tes et comme devraient paraître toutes les publications
dont la première fin est de produire un choc.
Plutôt que l'amour de la poésie, c'est un souci
d'avant-garde qui d'abord avait orienté mon intérêt vers le
surréalisme, comme vers le futurisme italien avec lequel je

BEAU TEXTE SUR LA DÉCOUVERTE DU SURRÉALISME DANS SON ADOLESCENCE, ET L'INFLUENCE DU SURRÉALISME DANS SES ÉCRITS, publié dans la revue *Phantômas* (décembre 1965, n° 51-61, pp. 40-41).

Mandiargues retrace avec émotion sa découverte du surréalisme, ses lectures frénétiques des manifestes et explique l'influence décisive que le Surréalisme a eu sur sa vision de la littérature. « C'est vers 1927, à l'époque du Charleston, j'avais seize ans, que tombèrent sous mes yeux les publications du groupe, et je devins un assidu client de la librairie José CORTI, où je trouvais de quoi satisfaire une sorte de passion qui avait rapidement succédé à la curiosité du début. [...] Plutôt que l'amour de la poésie, c'est un souci d'avant-garde qui d'abord avait orienté mon intérêt vers le surréalisme[...] Mais je m'aperçus bien vite que le surréalisme était [...] beaucoup plus qu'un mouvement littéraire ou artistique, et j'y trouvai la nourriture convenable pour me soutenir dans la transformation et dans la libération spirituelle auxquelles je m'efforçais. [...] A ce qui aurait pu n'être qu'une "crise" de jeunesse, il donna profondeur et durée. [...] Et après qu'il eut consenti à m'admettre parmi ses membres, si je me suis un peu écarté de lui, pour la raison principale que je n'aurais su me plier longtemps à une discipline de groupe, cependant je ne crois pas avoir manqué à son enseignement ou lui être devenu infidèle. Tout ce que j'ai écrit me paraît marqué plus ou moins de son sceau »...



99

99. **Camille PISSARRO** (1831-1903). L.A.S. suivie d'une L.A.S. de son fils Georges, Paris 14 novembre 1887, à SA FEMME Julie PISSARRO ; 8 pages in-8. 2 500/3 000 €

LONGUE LETTRE SUR SES PROBLÈMES D'ARGENT, LA MÉVENTE DE SES TABLEAUX, ET L'APPRENTISSAGE ARTISTIQUE DE SES FILS.

Il s'inquiète beaucoup à propos de l'hypothétique vente d'un tableau : « Je ne puis me fier à ce que dit M^{lle} MURER de l'intention qu'a M^r CARLIER de prendre un tableau en paiement, cela m'a l'air bien problématique ». Sa réponse en effet lui semble évasive : « S'il avait désiré un tableau il aurait donné une réponse net. – Si je ne vends pas d'ici peu, ce sera bien ennuyeux. De la façon que marchent les affaires, avec tous ces tripotages politiques [allusion au scandale des décorations, qui provoquera la démission de Jules Grévy], cela peut nous traîner en longueur »... Il envoie son fils Georges « dessiner tous les soirs » au même cours que son aîné Lucien qui pourra « dans les premiers temps le surveiller un peu, tant pour son dessin que pour la régularité de son travail, c'est un peu loin mais je ne vois pas d'autres écoles plus près. De cette façon il sera occupé et ne sera pas abandonné une partie de la soirée »... Il a enfin trouvé un amateur qu'il a hâte de rencontrer : « mais voilà le hic !! chose étrange, il aime de moi les travaux les plus avancés, les plus révolutionnaires ; si j'avais su cela plus tôt je n'aurais pas tout donné à VAN GOGH, je n'ai rien de ma dernière manière, je vais tout de même faire sa connaissance aussitôt que possible et je lui annoncerai les choses que j'ai en train à Eragny, si j'arrivais par faire une petite affaire, cela viendrait à point pour M^r Carlier, qui m'inquiète fort ! »... Il s'inquiète d'un domestique, et termine en ajoutant : « Temps affreux. – Il neige et pleut à verse pas moyen de mettre le nez dehors. – Et j'ai à courir !! »

Suit un long post-scriptum de son fils Georges, donnant des nouvelles à sa mère...

100. **Gisèle PRASSINOS** (1920-2015). 2 L.A.S., 1959-1967, à René LACÔTE des Lettres Françaises ; 2 pages in-4, une enveloppe. 200/300 €

Remerciements pour des articles sur ses ouvrages dans *Les Lettres Françaises*. 29 avril 1959. Elle considère son article sur son livre *Le Temps n'est rien* « comme le meilleur, le plus flatteur à mon égard. Huit mois après sa sortie, mon petit roman vous devra peut-être un rebondissement inattendu »... 26 juin 1967. Elle le remercie d'avoir parlé de son livre [*Les Mots endormis*], ce qui lui a fait bien plaisir « d'autant plus que vous semblez apprécier également les derniers poèmes. J'aurais été peinée si vous ne vous étiez intéressé qu'à la période surréaliste qui m'est si lointaine et dont je ne me sens plus du tout responsable »...

ON JOINT 7 L.A.S de Jean BRZEKOWSKI, 1937-1938, à René LACÔTE, alors collaborateur de la revue *Regains*.

101. **Marcel PROUST** (1871-1922). L.A.S., « 44 rue Hamelin Jeudi » [13 novembre 1919], à J.H. ROSNY aîné ; 6 pages et demie in-8 (décharge d'encre sur la page 8 vierge). 5 000 / 7 000 €

INTÉRESSANTE LETTRE SUR LES COULISSES DE SON PRIX GONCOURT, qui montre que Proust est parfaitement au courant de ses chances d'obtenir le prix, qui sera attribué le 10 décembre 1919 pour *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

Proust répond à une lettre confidentielle de Rosny aîné, qui, le 3 novembre, lui avait révélé sous le sceau du secret, qu'il aurait au moins six voix, dont celle du président, Gustave GEFFROY. Il s'excuse d'abord de son retard à le remercier, dû à « une telle recrudescence de mes crises d'asthme que je passe des 48 heures haletant comme un demi noyé qu'on sort de l'eau, sans pouvoir dire une parole ni faire un mouvement. Le prix Goncourt est absent de l'esprit à ce moment-là »... Il remercie Rosny de sa gentillesse et de tout ce qu'il fait pour lui, et voudrait montrer à tous sa reconnaissance... Il promet de ne pas mentionner son aide : « le secret que vous me demandez, et que je garderai bien entendu scrupuleusement, semble au premier abord se concilier difficilement avec une démarche de moi auprès de l'académicien en question [Geffroy], pour qu'il me conserve jusqu'à la fin son appui ». Il propose cependant d'écrire à Geffroy pour « le remercier à nouveau » de son soutien, « et lui dire qu'il a transpiré de la réunion de l'Académie que j'aurais le prix, s'il restait inébranlable, et lui demander de l'être. Je crois que de cette façon il lui sera impossible de deviner que c'est vous plutôt que tel autre qui m'avez dit cela. J'ajoute que j'écirai cela un peu à l'aveugle, car n'ayant vu personne, je ne soupçonne ni ce qui peut ébranler sa fidélité, ni qui l'on est porté à me préférer. Je ne sais pas un seul nom de candidats, ni ceux des académiciens hostiles ou prêts à flancher, ni la date même du scrutin. Tout cela, si je le savais, et surtout l'état d'âme de l'académicien sus mentionné, m'éclairerait évidemment »... Il félicite Rosny pour ses ravissantes phrases, et « sur FLAUBERT que vous atteignez en deux mots jusqu'au cœur, en une ligne qui rend inutile mon pastiche ». Il regrette ce temps perdu dans sa jeunesse où il ne connaissait rien de l'œuvre de Rosny et où sa santé était meilleure : « j'aurais eu tant d'occasions de vous rencontrer et de m'instruire auprès de vous. J'espère toujours que j'irai mieux, mon espoir est démenti le lendemain mais non déraciné. Peut-être un de ces jours si rares où je ne suis pas "en crise" pourrai-je arranger que nous nous rencontrions. Je sens très bien qu'au 1^{er} moment je n'oserai pas vous parler de vous et garderai un silence "mondain". Mais vous aurez trop de bienveillance et d'art pour ne pas rompre cette glace »...

Correspondance, t. XVIII, p. 466 [datée 10 novembre par suite d'une mauvaise lecture par Ph. Kolb de « Jeudi » en « Lundi »].

102. **Raymond RADIGUET** (1903-1923). MANUSCRIT autographe, [**Journal**], 16-18 août 1923 ; 5 pages et quart in-4 écrites recto-verso. 4 000/5 000 €

TRÈS RARES ET INTÉRESSANTES PAGES D'UN JOURNAL INTIME ÉBAUCHÉ QUELQUES MOIS AVANT SA MORT.

Radiguet l'avait rassemblé avec d'autres manuscrits en vers et en prose, sous le titre *Désordre*. Le texte a été publié par les soins de Chloé Radiguet et Julien Cendres dans les *Œuvres complètes* de Radiguet (Stock, 1993).

Radiguet raconte des événements et des conversations tenues au Piquey, en compagnie de Jean COCTEAU, Russell GREELEY, Jean et Valentine HUGO, Bolette NATANSON, François de GOUY D'ARCY et Georges AURIC. « J'ai vu hier le journal de Jean HUGO, qu'il écrit jour par jour depuis quatre ans. Cela me rend jaloux. Et je décide d'en faire autant sur des feuilles de papier volantes en attendant un carnet comme le sien. Ma seule peur en commençant est de déformer la vérité – même cinq minutes après. [...] (Je voudrais que ce journal soit triste et niais, comme les associations d'idées – avec leur vérité profonde !) »... Il raconte une longue conversation avec Gouy, au sujet d'une *Histoire des Influences* qu'il n'écrira pas, et porte un jugement critique sur le *Voyage de Sparte* de Maurice BARRÈS : « une ou deux idées – peu d'érudition, de véritable culture mais c'est sans doute davantage qu'un livre documentaire – intelligent et juste. Faut-il être juste ? Inventer à son avantage. – Mais si l'on combinait les deux choses ? Pourtant la fiction d'une façon ou d'une autre (roman, mensonge ?) est peut-être utile, indispensable »... Il consigne dans ce journal quelques propos sur la révolution et la civilisation d'après-guerre, précise qu'il a commencé ce matin de refaire **Le Comte d'Orgel** (« mal équilibré – Jean m'a aidé »), et raconte la visite qu'il vient de recevoir de Jean FAYARD, le fils de l'éditeur. « En rajoutant cet épisode, je pense à ce que j'avais oublié de notre conversation avec F. de G. : De l'utilité de l'art. J'y crois – peut-être pas à la façon de MAURRAS. Il faudrait penser sérieusement à sa Politique d'abord. Mais à cette façon : une maison belle est aussi utile qu'une laide, sinon plus. [...] **Le Diable au corps** – utile ? Oui, mais de quelle façon, il faudra y penser. Peut-être à cause de tout ce patriotisme, et autre déluge de beaux sentiments qu'il a suscités »... Il rapporte une conversation du soir sur le Moyen Âge : COCTEAU cite Renan, RADIGUET pense à son *Charles d'Orléans*, AURIC songe à Maritain et à l'Action française. Le lendemain, il se rappelle une discussion de l'an passé à Pramoussier entre Gouy et Cocteau à propos de PROUST. Il résume leurs remarques et ses réflexions sur Stendhal, Balzac, Mme Caillaux, Calmette, Jaurès, les assassinats politiques. « Léon DAUDET. Il est trop protégé par la République. Le déploiement de forces fait autour de lui, non par Camelots du Roi, mais par le gouvernement. Son assassinat serait peut-être deuil national, mais n'attristerait pas beaucoup ni profondément. Ce qui fait que je ne l'aime plus, et qu'on l'aime trop, c'est qu'il est comme les autres hommes politiques – un peu mieux, oui – Léon Daudet c'est la Troisième République. Charles MAURRAS est mieux, quoique pas admirable, mais il est vulgaire, sa vulgarité est d'une époque antérieure à celle de Léon Daudet »... Le lendemain, il passe plusieurs heures à écrire les quatre lignes d'avant-propos du *Bal d'Orgel* : « Prétentieuses, comme il faut ». Ils font une excursion à Arcachon. « Acheté *La Geôle*, Choix de MORÉAS, *Le Deuil des primevères* de JAMMES. Dans le bateau en revenant, lis Moréas. Vraiment pas bon. Constaté influences sur l'APOLLINAIRE d'Alcools »...

16 août 1923 - J'ai vu hier le journal de Jean Théo, qu'il écrit, ou
par jour depuis quatre ans. Ça ne va pas. Et je suis sûr de
pouvoir autant sur des feuilles de papier volantes en - devant un
couché sous le ciel - à un seul feu et à un seul coin et de
dépenser le vérité - même cinq minutes après.

Après de nombreuses conversations avec Gouge. Ses préoccupations se livrent
à celles des autres. - Dernièrement, si j'en ai - Arriver à
Piquet des Garrigue, pas de Boudier. Je pense tout
à l'heure que ça devrait être une information de son
anglais Garrigue - J'ai déjà souvent fait à l'insolence
de l'influence anglaise en France, l'état d'occupation
moyen-âgeux - J'ai vu ~~à Paris~~ Charles de la -

influence de l'anglais sur la France - l'influence
de la Sarre, etc. - Je voudrais lui l'Inégalité
de Race, de Gouge - C'est déjà quelque chose -

Maigre Histoire des Influences, et bien ! Comme
le livre qui m'appelle la Nature / tout bon
à la fin, comme de Justice. (C'est du Bellamy)

Je voudrais que le journal soit traduit en français, comme
les socialistes d'ici - avec leur
véritable parole !)

Gouge demande beaucoup de
Histoire et d'Influences, et l'influence - Je

lui réponds que c'est pour ces raisons personnelles

et l'influence de la culture qu'elles font une œuvre
belle et utile, si souvent se voit - C'est pour ça que.

l'influence, par la force et par la faiblesse -
le voyage de Saint - Louis -

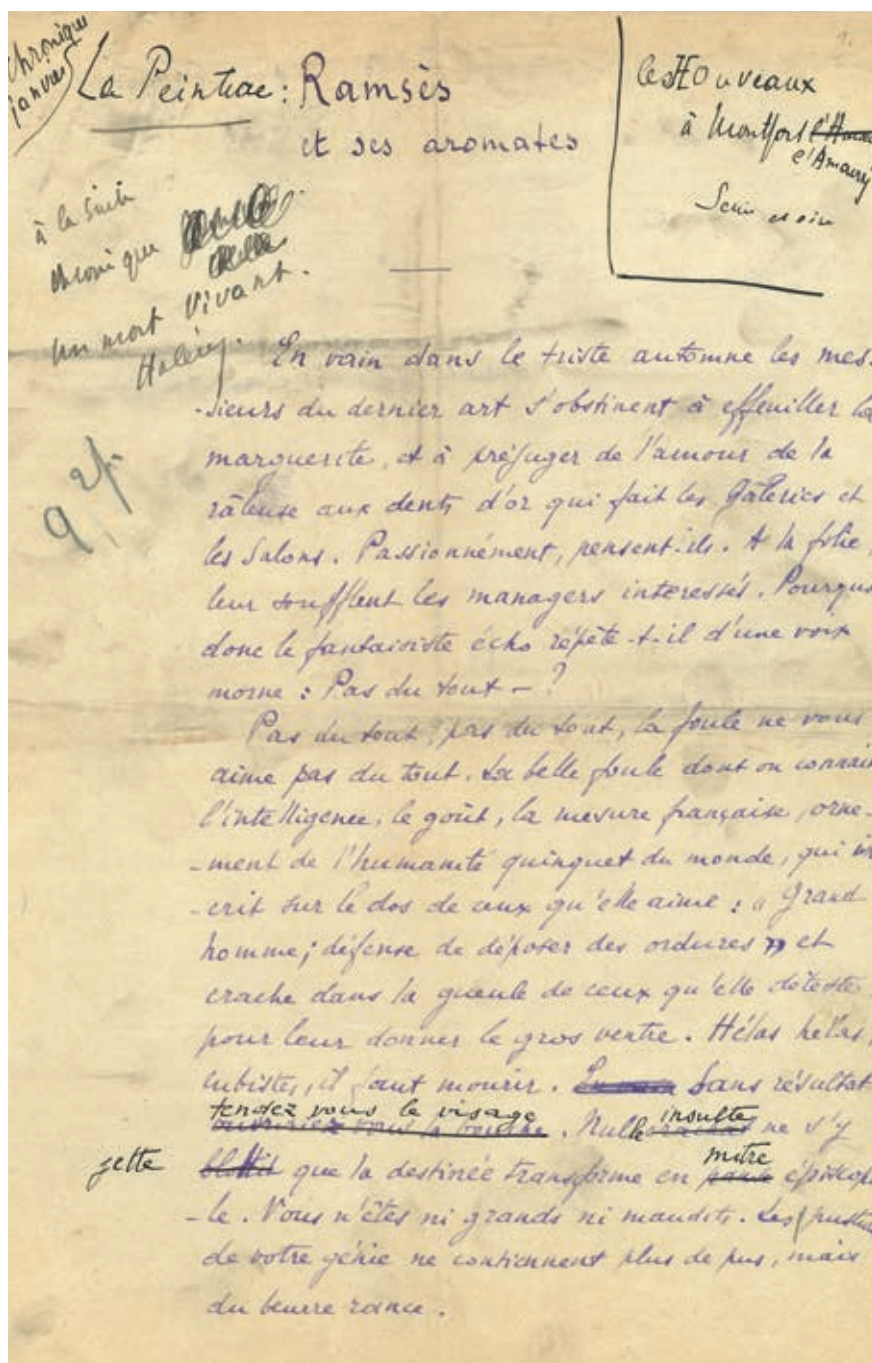
deux idées - l'un d'elles est la culture

J'irai vous voir au
 arrivant. Je descendrai
 à Cannes, je ne sais où,
 au face la Gare,
 alors j'irai voir des
 appartements soit au
 Cannet ou autre part
 Je pense que votre santé
 est meilleure ici il
 fait chaud et superbe
 mais je crois que c'est
 la fin.
 Meilleure en attendant
 et à bientôt j'espère.
 Renou
 41, rue Caulaincourt
 Montmartre Paris
 Dimanche 5 janvier 02.
 P.S. quand je partirai je
 vous préviendrai et
 vous dirai à quel Hotel
 je descendrai.
 AR

103. **Auguste RENOIR** (1841-1919). L.A.S., 5 janvier [19]02, [à son ami Paul BÉRARD] ; 2 pages in-8 sur papier quadrillé. 1 500/2 000 €

SUR SA PROCHAINE INSTALLATION DANS LE MIDI.

Ayant l'intention de partir dans le Midi dans une huitaine de jours, Renoir demande à son ami, « en vous promenant de voir au Cannet s'il n'y a pas soit un appartement soit une maison non meublée car j'ai mes meubles à Magagnosc (Grasse) et je les ferai porter. Je ne connais pas Le Cannet, si le climat y est bon [...]. Nous avons tous été fort patraques tous ces temps ci, nous avons déménagé, bref un tas d'occupations ennuyeuses. Ma femme est un peu grippée [...] elle ne viendra me retrouver que lorsque j'aurai trouvé quelque chose »... Il descendra à Cannes, dans un hôtel près de la gare, et ira voir des appartements au Cannet et ailleurs...



104. **Georges RIBEMONT-DESSAIGNES** (1884-1974). MANUSCRIT autographe signé, **Les Greniers du Vatican**, [1922] ; 6 pages et demie in-4. 1 500/2 000 €

DÉFENSE DE DADA, publiée dans la revue *Les Écrits nouveaux*, en février 1922.

« Il faut remettre certaines choses au point. On a déclaré la guerre à Dada, et les plus acharnés de cette nouvelle croisade sont d'anciens dadaïstes. On n'est jamais trahi que par les siens. [...] Dada a été une mode pour quelques hommes. Le malcomplaisant cubisme y a aidé. Mais il ne faut pas prendre une collection de chapeaux pour de la liberté d'esprit. Dada répond à une nécessité profonde. Le grand règne des vérités et de leurs accommodements est fini. [...] Une chose est certaine : c'est que l'art dadaïste s'oppose à Dada, et que pour tuer l'un on brandit l'autre. [...] L'essentiel de la force de Dada est un principe de destruction et de négation totales. Jamais la foule n'aimera cela. [...] La force de Dada doit maintenant s'employer à détruire cette beauté dada formée par le public avec l'assentiment tacite et involontaire de quelques dadaïstes. Détruire, toujours détruire. Il y a assez de constructeurs dans le monde pour suffire à l'appétit vorace des esthètes et des sentimentaux », etc...

105. **Georges RIBEMONT-DESSAIGNES** (1884-1974). MANUSCRIT autographe signé, *La Peinture : Ramsès et ses aromates*, Les Houveaux à Monfort-l'Amaury [1922] ; 4 pages et demie in-fol. à l'encre violette, ratures et corrections. 1 500/2 000 €
- CHRONIQUE D'ART SUR DADA AU SALON D'AUTOMNE ET LA FIN DU CUBISME**, publiée dans la revue *Les Écrits nouveaux* de février 1922.
- Les visiteurs des Salons d'art se plaisent à effeuiller la marguerite : « Pas du tout, pas du tout, la foule ne vous aime pas du tout, la belle foule dont on connaît l'intelligence, le goût, la mesure française, ornement de l'humanité, quinquet du monde, qui inscrit sur le dos de ceux qu'elle aime : "grand homme, défense de déposer des ordures", et crache dans la gueule de ceux qu'elle déteste pour leur donner le gros ventre. Hélas, hélas, cubistes, il faut mourir. [...] Vous n'êtes ni grands, ni maudits. Les pustules de votre génie ne contiennent plus de pus mais du rance. [...] Le salon d'Automne une fois de plus s'est ouvert – [...] C'est ça l'art ? [...] Tous cubisants, tous vieux et gâteux, à tel point que les vrais vieux ont un air de jeunesse équivoque. [...] La foule vient [...] et c'est Dada qu'elle découvre, un Dada malgré lui et bien sage. Et c'est Dada qu'elle aime en dépit de l'apparence : elle peut bien se payer le luxe de cracher un peu. Jésus lui-même n'en eut guère plus. [...] Le Salon d'Automne n'est que le tombeau sentimental du cubisme, tombeau où déjà ont pourri les derniers impressionnistes et les derniers fauves. [...] En considérant le graphique commercial et le graphique de l'amour, on découvre au milieu des peintres trois grands grigris : DERAÏN, PICASSO et PICABIA [...] Il s'agit maintenant de la gloire ! ». Il ne faut donc pas s'étonner si ce Salon ressemble à une morgue lugubre...
106. **Jacques RIGAUT** (1898-1929). MANUSCRIT autographe, *Laisser le livre ouvert sur la table...*, [vers 1918-1922] ; 1 page in-4. 1 200/1 500 €
- TRÈS RARE MANUSCRIT SUR LA DISPARITION**, avec de nombreuses ratures et corrections.
- Cet écrivain dadaïste, dont le suicide à trente ans a inspiré *Le Feu follet* de Drieu la Rochelle, n'a publié de son vivant que de rares textes dans des revues d'avant-garde. Ses manuscrits sont d'une grande rareté.
- « Laisser le livre ouvert sur la table. Ne pas brûler une lettre, ne pas déchirer un papier, surtout ne pas tirer sur la banque. S'il en était convenu, donnez un coup de téléphone le, les derniers. Mais, à l'heure décidée, toutes choses en état, prendre son chapeau, le pardessus qu'indique la saison, sortir. Sortir, comme on sort chaque jour avec rien de plus que ce qui est utile pour la journée. Disparaître. Se perdre. Prendre le métro [...] gagner un quartier excentrique [...]. Une chambre. C'est là. Là, désormais s'attacher là »...
- Écrits*, éd. Martin Kay, Gallimard 1970, p. 105.
107. **Jacques RIGAUT** (1898-1929). MANUSCRIT autographe, *New York...*, [vers 1918-1922] ; 1 page et demie in-4. 1 500/1 800 €
- TRÈS RARE MANUSCRIT SUR NEW YORK**, de premier jet avec de nombreuses ratures et corrections.
- Cet écrivain dadaïste, dont le suicide à trente ans a inspiré *Le Feu follet* de Drieu la Rochelle, n'a publié de son vivant que de rares textes dans des revues d'avant-garde. Ses manuscrits sont d'une grande rareté.
- « New York, longue ville sans mystère, déchiffrable autant que ses rues aménagées pour les courants d'air. [...] Si vous êtes pressé, prenez plutôt une voiture de pompier. Ceux-là ne s'ennuient pas, la ville est faite pour eux. Pour un mouchoir qui brûle, ils dévalent le long de la ville, doublent à droite, doublent à gauche, et si les autres voitures ne se rangent pas assez vite, montent sur les trottoirs, je préfère mourir brûlé. L'Amérique est belle aux épaules et aux jambes, mais un soutien-gorge s'ajoute à sa nudité comme le poil ou comme l'ongle »...
- Écrits*, éd. Martin Kay, Gallimard 1970, p. 44.
108. **[Arthur RIMBAUD (1854-1891)]. Paterne BERRICHON (1855-1922)** écrivain, peintre et sculpteur, mari d'Isabelle Rimbaud. L.A.S., Charleville 28 décembre 1900, [à Félix FÉNÉON] ; 3 pages in-8. 700/800 €
- SUR SON MONUMENT RIMBAUD À CHARLEVILLE.**
- Il lui envoie « un dessin à la plume de l'élévation du monument Rimbaud. Comme les souscripteurs peuvent craindre à cause de précédents, que le travail ne se fasse pas, peut-être serait-il bon de publier ce dessin définitif ?... Tous les plans et toutes les maquettes sont faits. Il n'y a plus qu'à envoyer à la carrière et à la fonte. Ce serait, à peu près, un mois qu'il faudrait pour l'exécution matérielle totale, et cela coûterait dans les quinze cents francs : buste en bronze et socle en granit. [...] J'ai profité de mon séjour ici pour, de concert avec l'architecte de la ville, arrêter toute cette modeste esthétique monumentale. Je m'occupe aussi de la mise à l'étude d'une symphonie composée sur le *Bateau Ivre* », composée par Émile Pierre RATEZ, directeur du Conservatoire de Lille. « Avec les autorités d'ici, nous avons placé, en principe, la date de l'inauguration en mai prochain. Il est bien regrettable que la souscription n'aille pas plus vite. Je suis, pourtant, moralement sûr, qu'une souscription en faveur d'un hommage à Rimbaud peut atteindre quinze cents francs ! »...
- On joint :** * Ernest DELAHAYE : 2 L.A.S. à Albert Messein, 1918-1930, l'une sur l'édition d'une plaquette sur Verlaine à partir de ses documents. * Charles MARTYNE : L.A.S. à Paterne Berrichon, sur sa visite à Isabelle Rimbaud (1930). * Bulletin vierge de souscription au monument à Arthur Rimbaud (fendu). * Jean AJALBERT : L.A.S. à Léon Vanier, lui demandant le livre de Verlaine sur Rimbaud « dont je parlerai »... * Bulletin de souscription pour une édition de luxe d'*Une Saison en enfer*, au Mercure de France (1913). * Correspondance de 15 L.A.S. de Jules MOUQUET à Alfred Vallette sur la préparation de *Rimbaud raconté par Verlaine* (1933). * Divers documents et reproductions.
- Ancienne collection Jean-Louis DEBAUVE (cachets).

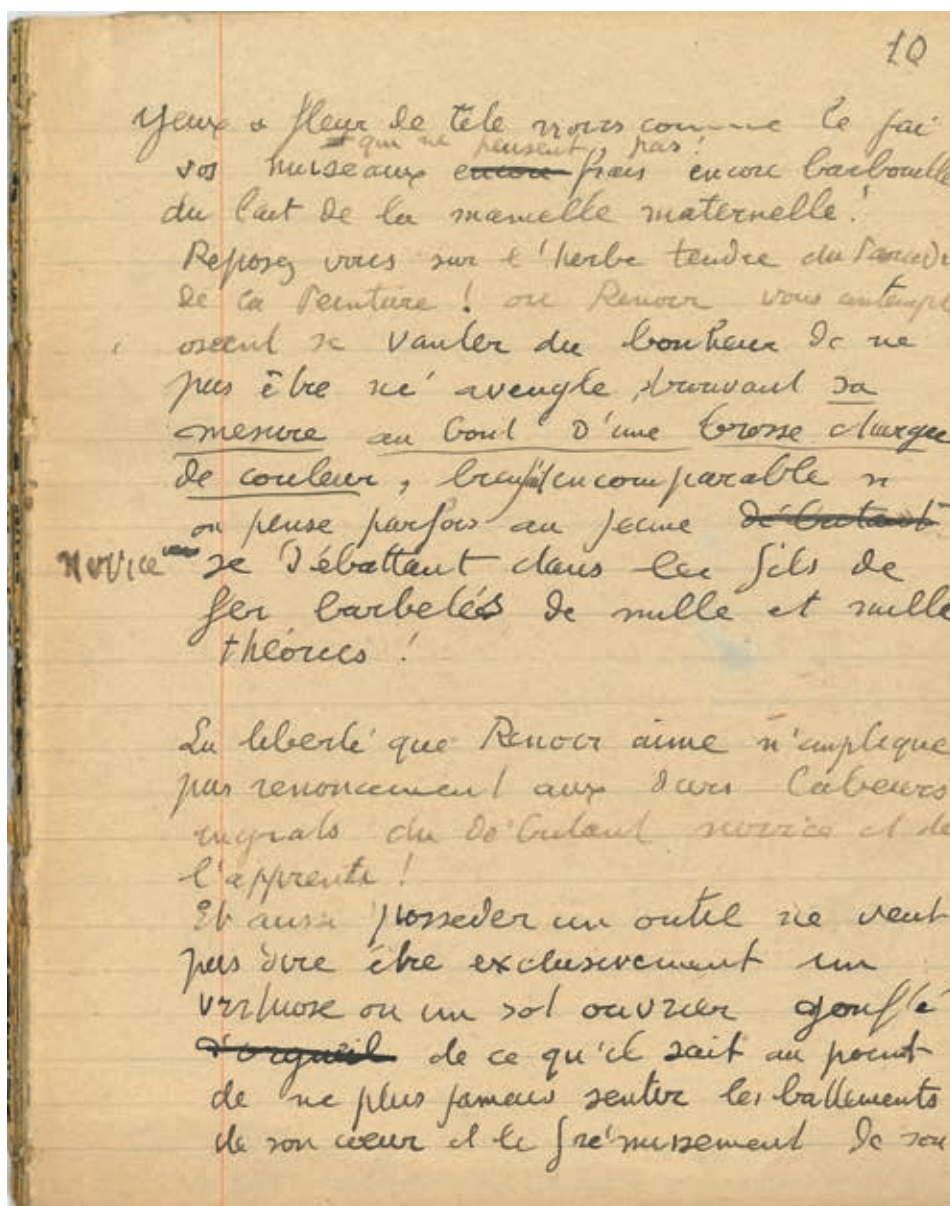
New York, longue ville sans mystère, déchiffrable
autour que ses rues bien aménagées, pleines de
courants d'air.

L'élude de mes chaussures, ~~se double en l'absence des~~
~~meubles. C'est votre faute, la plus merveilleuse~~
~~de votre empire d'admiration. Ce diable~~ ^{se double en l'absence des}
soudé, c'est vous qui n'empêchez de compter la
hauteur des étages, comme, en marchant, qui portent
d'instinct que vos pieds si brillants.

On voit des ~~certes~~ ^{glacées} certes protestataires l'un voit des
marches ~~comme~~ ^{comme} de ~~telles~~ ^{telles} armées, d'ailleurs gâtées par
des cornues gothiques que les architectes américains
ont ~~fait~~ ^{ont fait} ~~sur~~ ^{sur} ~~Paris~~ ^{Paris}, c'est de dos qu'il fleurit les
voies, lorsque les ~~filles~~ ^{filles} ~~se~~ ^{se} ~~font~~ ^{font} ~~parallèles~~ ^{parallèles} ~~à~~ ^à
des ~~boîtes~~ ^{boîtes} ~~ou~~ ^{ou} ~~un~~ ^{un} ~~air~~ ^{air} ~~d'infanterie~~ ^{d'infanterie} ~~leur~~ ^{leur} ~~donne~~ ^{donne} ~~un~~ ^{un} ~~profil~~ ^{profil}
de ~~ser~~ ^{ser} ~~de~~ ^{de} ~~Paris~~ ^{Paris} ~~ou~~ ^{ou} ~~un~~ ^{un} ~~air~~ ^{air} ~~d'infanterie~~ ^{d'infanterie} ~~leur~~ ^{leur} ~~donne~~ ^{donne} ~~un~~ ^{un} ~~profil~~ ^{profil}
ou fond des boutiques de Broadway où un fin ~~picard~~ ^{picard}

New York, ^{qui} ~~je~~ ^{je} ~~de~~ ^{de} ~~ce~~ ^{ce} ~~dit~~ ^{dit} ~~si~~ ^{si} ~~d'effrayer~~ ^{d'effrayer}. ~~Il n'y a~~ ^{Il n'y a} ~~pas~~ ^{pas} ~~de~~ ^{de} ~~la~~ ^{la}
un peu trop ~~ma~~ ^{ma} ~~qui~~ ^{qui} ~~elle~~ ^{elle} ~~invite~~ ^{invite}, en les ~~gousses~~ ^{gousses} ~~ses~~ ^{ses} ~~chairs~~ ^{chairs}
à ~~se~~ ^{se} ~~lever~~ ^{lever} ~~le~~ ^{le} ~~derrière~~ ^{derrière} ~~"Blaise"~~ ^{"Blaise"}, où ~~de~~ ^{de} ~~je~~ ^{je} ~~se~~ ^{se} ~~ferme~~ ^{ferme} ~~les~~ ^{les} ~~corde~~ ^{corde}
à ~~se~~ ^{se} ~~lever~~ ^{lever} ~~le~~ ^{le} ~~derrière~~ ^{derrière} ~~"Blaise"~~ ^{"Blaise"}, où ~~de~~ ^{de} ~~je~~ ^{je} ~~se~~ ^{se} ~~ferme~~ ^{ferme} ~~les~~ ^{les} ~~corde~~ ^{corde}
des ~~boîtes~~ ^{boîtes} ~~ou~~ ^{ou} ~~un~~ ^{un} ~~air~~ ^{air} ~~d'infanterie~~ ^{d'infanterie} ~~leur~~ ^{leur} ~~donne~~ ^{donne} ~~un~~ ^{un} ~~profil~~ ^{profil}
relève.

On remarque comme au cinéma des hommes sérieux avec
sur le visage, à gauche, une petite étoile de couleur qu'ils
dévoient en passant en main des l'abonnement de ~~je~~ ^{je}
On en voit ~~pas~~ ^{pas} ~~de~~ ^{de} ~~je~~ ^{je} ~~se~~ ^{se} ~~ferme~~ ^{ferme} ~~les~~ ^{les} ~~corde~~ ^{corde}
de ~~se~~ ^{se} ~~lever~~ ^{lever} ~~le~~ ^{le} ~~derrière~~ ^{derrière} ~~"Blaise"~~ ^{"Blaise"}, où ~~de~~ ^{de} ~~je~~ ^{je} ~~se~~ ^{se} ~~ferme~~ ^{ferme} ~~les~~ ^{les} ~~corde~~ ^{corde}
relève.



TRÈS BELLE ÉTUDE DE L'ART DE RENOIR ET DE DEGAS. Nous n'en citerons que de courts extraits.

« Renoir devant la nature a privilège d'un doux abandon cela nous change un peu de ceux-là qui ont toujours dans l'œil la pointe du crayon d'Ingres, de même il offense certains idéalistes leur parlant crument d'une peau qui absorbe la lumière, de tétins lourds et fermes, de jolies fesses »... Rouault évoque la transformation que le temps apportera à certaines couleurs de Renoir ; il met en parallèle l'art de Renoir et celui de CÉZANNE ; il met l'accent sur « la *profonde réalité* de sa vision », comme celle de REMBRANDT ; Renoir dit dans ses toiles son adoration de la nature ; comme tout grand peintre, il a un « sens pictural » inné... Quant à INGRES (surnommé Dominique) : « On en fait un épouvantail dans le champ saccagé par les moineaux cubistes et anti-cubistes se mesurant du bec »... C'est comme collectionneur des dessins d'Ingres que Rouault en vient à parler de DEGAS, « son fils adoptif ». « Degas en innombrables essais calques repentirs à la craie au fusain et au pastel abonde refaisant vingt fois le même angle de bras, le même mouvement de jambes, même torsion et inflexion de pieds, ce maniaque limite son champ d'expérience comme le savant sélectionne et classe les espèces. Il serre cette forme de plus près, dessine parfois en peintre avec un acharnement maladif à faire rendre à la nature en dehors des conventions tout ce qu'il peut, mais il reste conscient esclave d'un passé admirable dans sa perfection manuelle, il est parfois aussi esclave du beau dessin », le transposant « dans un champ naturiste »... etc.

Ancienne collection de l'abbé MOREL (vente 14 décembre 2005, n° 112).

110. **Georges ROUAULT** (1871-1958). MANUSCRIT autographe, [**Propos et considérations sur la peinture**] ; 20 pages in-4 arrachées d'un cahier de dessin, traces de peinture sur la première page ; nombreuses ratures et corrections. 1 200/1 500 €

LONG TEXTE, ABONDAMMENT RATURÉ ET CORRIGÉ, DE PENSÉES DIVERSES SUR LA CONDITION D'ARTISTE, LA PEINTURE, SUR LES GRANDS PEINTRES. Il s'agit peut-être du brouillon d'une conférence, puisque Rouault s'adresse de temps en temps à des « chers auditeurs »...

« J'étais muet vous m'avez fait parler
J'étais sourd vous m'avez fait entendre
Aveugle vous m'avez permis de voir
Forme couleur harmonie

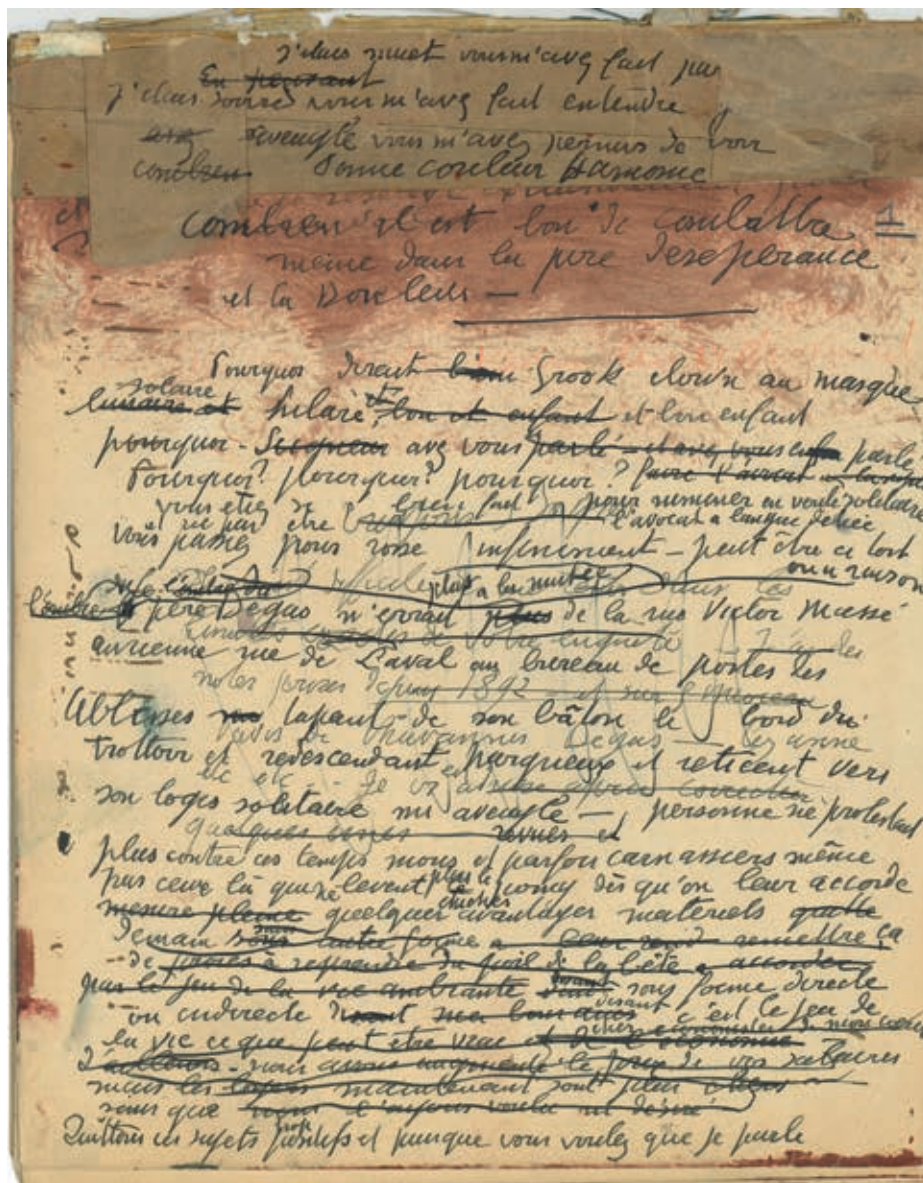
Combien il est bon de combattre même dans la pire désespérance et douleur »...

Il se souvient de DEGAS, aveugle, rentrant « hargneux et réticent vers son logis solitaire » tapant les trottoirs de sa canne... « Homo homini lupus. Dès que je fus né en des temps assez tragiques au faubourg des longues peines j'eus la renommée bien usurpée d'être autant, pis qu'un chien vorace à qui on a enlevé un os à ronger. [...] Près de la ligne discrète et grise du vieux Louvre, j'ai pu penser que Bouguereau n'était pas tout à fait le Sanzio ni Gustave Doré Michel Ange ni Vilette Watteau ni Charlot Shakespeare »... Il évoque CÉZANNE et ses recherches exigeantes, INGRES et la probité du dessin... « Si on fête Courbet voire Corot en tout autre sens il est difficile d'aimer ensuite telle célébrité – encombrante – à la mode du jour. Entre l'Institut et le Louvre il y a la Seine – et ces deux rives proches semble-t-il à nos yeux sont aussi éloignées que nous-mêmes de la Voie Lactée »...

Un certain éclectisme mondain fausse « le sens des hiérarchies secrètes et des valeurs » ; on commence seulement à reconnaître MANET plus d'un demi-siècle après sa mort, et on se moque encore de CÉZANNE, alors qu'on encense des « virtuoses au cœur mort »... Quant à INGRES, que se disputent « surréalistes et académiques », ses Vierges « un peu trop romaines » touchent moins que celles « plus pauvrettes et simplottes » de certains Primitifs. « Irais-je vous dire encore en autre sens que je préfère Watteau à Boucher, Delacroix à Delaroche, et la moindre image religieuse populaire en couleurs qu'on éditait par milliers au moyen-âge et dont on se servait l'année suivante pour allumer le feu [...] aux Vierges de BOUGUE-REAU dont on m'a vanté la fausse sentimentalité toute mon enfance »... Etc.

ON JOINT deux pages de la main de sa fille Isabelle, abondamment corrigées par Rouault.

Ancienne collection de l'abbé MOREL (vente 14 décembre 2005, n° 118).



111. **Antoine de SAINT-EXUPÉRY** (1900-1944). MANUSCRIT autographe pour **Terre des hommes** ; sur 10 feuillets in-4 de papier orange (paginés a à e, g, gh à j. 5 000/7 000 €

MANUSCRIT DE TRAVAIL POUR LE DERNIER CHAPITRE DE TERRE DES HOMMES, publié en février 1939, ici sans titre (ce chapitre VIII s'intitulera *Les Hommes* dans le livre).

Première version avec variantes du texte correspondant aux sections I, II et III (début), soit à la page 269 jusqu'aux premières lignes de la page 279 dans l'édition de « la Pléiade ». Les deux premiers feuillets (a-b), écrits spécialement pour *Terre des hommes* (VIII, I), présentent de nombreuses ratures et corrections ; un paragraphe entier est barré, un autre, encadré. Les feuillets c à gh (manque le feuillet f) correspondent à la section II du livre (pp. 271-276). Ils se fondent sur le reportage « Madrid », réalisé par Saint-Exupéry pour *Paris-Soir* et publié dans ce journal les 27, 28 juin et 3 juillet 1937. Manque ici le passage digressif sur les canards et les gazelles, « images » illustrant la transformation profonde d'un homme (pp. 274-275). Enfin les feuillets h à j reprennent, avec des modifications, une partie de « Il faut donner un sens à la vie des hommes », article paru dans *Paris-Soir* du 4 octobre 1938, troisième de la série tripartite intitulée « La Paix ou la guerre ? ».

Voici l'ouverture : « Une fois de plus j'ai côtoyé une vérité que j'ai entrevue sans la comprendre. Nous avons tous ainsi, dans notre vie, à la faveur de quelque épreuve, de quelque danger, de quelque devoir connu ce sentiment de marcher soudain dans la bonne voie. On a longtemps vécu, on s'est perdu dans mille efforts, vers nulle direction. [...] On a couru les lièvres que l'on croyait devoir courir. Mais la sérénité qui nous fuit à chaque démarche est soudain dans des circonstances mystérieuses. C'est comme si l'on obéissait tout à coup soudain à une vocation personnelle »...

Citons aussi le passage très tendre du réveil du sergent, avant l'attaque (f. d-e ; cf. p. 272) : « J'assistai au réveil du sergent. Il dormait allongé sur un lit de fer dans les décombres d'une cave. Et je le regardais dormir. Et je m'imaginais connaître ce sommeil, non angoissé mais tellement heureux. Prévot et moi, échoués sans eau dans notre désert, et condamnés, nous avons pu, avant d'avoir trop soif, dormir une fois deux ou trois heures. [...] Il bougea lentement, montrant son visage encore endormi et baragouinant je ne sais quoi. Mais il revient au mur ne voulant point se réveiller, enfoui sous les eaux et remuant comme dans la paix d'un ventre maternel, se retenant des poings, qu'il ouvrait et fermait, à je ne sais quelles algues noires. Il fallut bien lui dénouer les doigts. Nous nous assîmes sur son lit, l'un de nous passa doucement son bras derrière son cou. Il se soulevait en souriant. Et c'était comme, dans la paix de l'étable, la douceur des chevaux qui se caressent l'encolure. "Eh ! compagnon !" Je n'ai rien vu de plus tendre. Le sergent fit un dernier effort pour rester dans ses songes heureux, pour refuser notre univers de dynamite de fatigue et de nuit glacée, mais trop tard. [...] le voilà debout, qui nous sourit. De ce tas de glaise sur un grabat vient d'émerger un homme rayonnant qui nous regarde droit dans les yeux. Il en vient l'incompréhensible question. – C'est l'heure ? »...

Citons encore ces lignes méditatives, du dernier feuillet, j : « Pour comprendre l'homme et ses besoins, pour le connaître dans ce qu'il a d'essentiel il ne faut pas opposer l'une à l'autre l'évidence de vos vérités. [...] Il faut par conséquent, oublier un instant ces divisions qui une fois admises entraînent tout un Coran de vérités inébranlables et le fanatisme qui en découlent. On peut ranger ces hommes en hommes de droite et en hommes de gauche, en bossus et en non bossus, en fascistes et en démocrates, et ces distinctions sont inattaquables. Mais la vérité vous le savez c'est ce qui simplifie le monde et non ce qui crée le chaos. La vérité c'est le langage qui dégage l'universel »...

[illegible][illegible][illegible]

avez-vous lu l'article
de L. Ajalbert : on va encore
dire que nous jouons les
Raffaëlli !

Je vous prie de présenter mes
respectueuses salutations à
madame Pissarro.

Je vous serre la main amicalement
à mon bon Lucien -
votre petit ami

P. Signac

Berthe se rappelle à votre
bon souvenir P.S.

Petit-Andely. -
Mon cher Monsieur Pissarro

Il m'est impossible pour le moment
du moins, de me rendre à votre
charmante invitation : le travail,
le mélange optique, la petite
touche - oh, cette petite touche -
Je tâcherai le mois prochain
de me voler quelques jours pour
aller causer avec vous.

J'ai reçu, ^{grâce à un de vos amis} une lettre et un
recommandation de l'administrateur
de l'Exposition Nantaise : il me

112. **Paul SIGNAC** (1863-1935). L.A.S., Petit-Andely [été 1886], à Camille PISSARRO ; 4 pages in-8. 1 500/2 000 €

SUPERBE LETTRE À CAMILLE PISSARRO SUR LEUR PEINTURE, ALORS QUE SIGNAC COMMENCE SA SÉRIE DES ANDELYS. [En juin 1886, Signac s'installe pour trois mois aux Andelys, et y peint une série de dix tableaux.]

Il ne peut se rendre à sa « charmante invitation : le travail, le mélange optique, la petite touche - oh, cette petite touche. Je tâcherai le mois prochain de me voler quelques jours pour causer avec vous ». Il parle de l'Exposition Nantaise : « Je crois que cela va être dur. Il y aura lutte. Tant mieux, hissons notre drapeau au sommet de toute barricade et tirailons. Tous les coups portent dans ce troupeau, nous l'avons bien vu à cette dernière exposition. Pour que l'ON se fâche contre nous, c'est qu'ON a senti que nous avons obtenu des résultats sérieux. Pour ma part, je me fiche pas mal des haines, jalousies, insultes dont on me peut poursuivre, pourvu que j'aie votre estime et votre approbation. Nous tenons un filon sérieux, suivons-le. Lucien [PISSARRO, fils aîné de son correspondant, et peintre] vous a dû décrire notre beau pays. Depuis son départ je me suis [mis] au travail, cela commence à marcher »... Puis, à propos d'un article de Jean AJALBERT : « on va encore dire que nous jouons les Raffaëlli ! »...

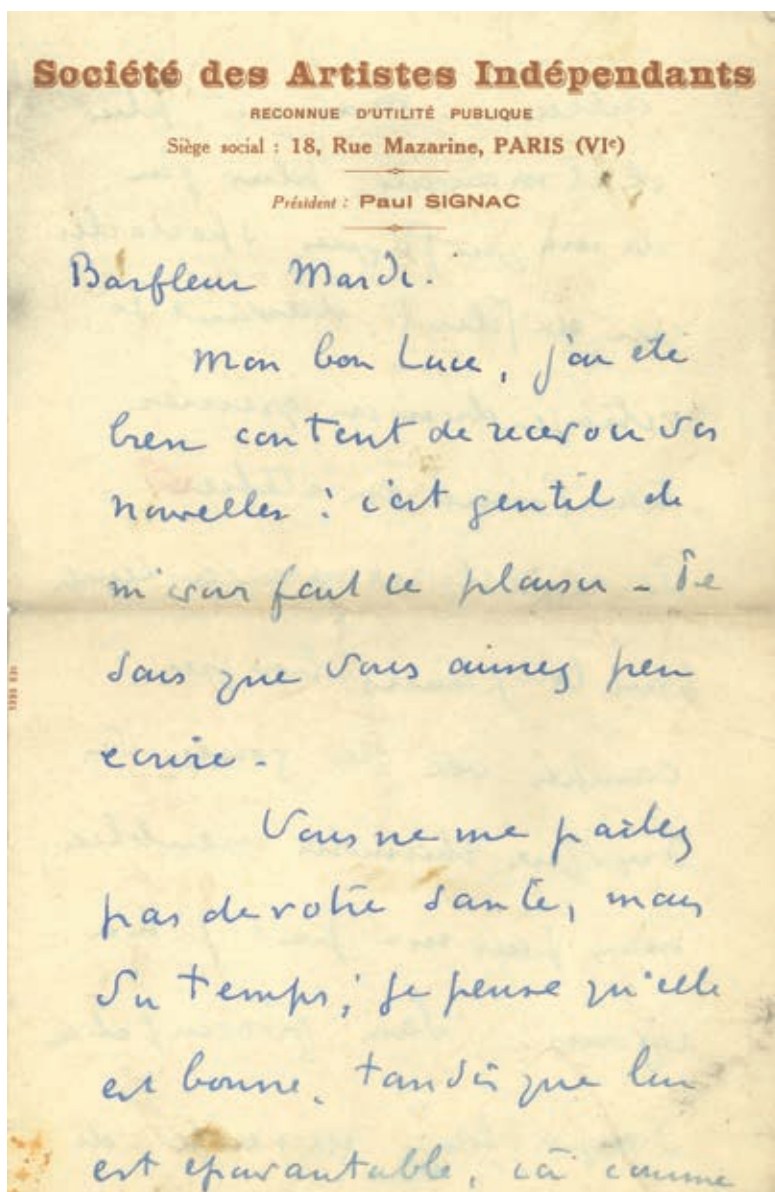
Archives Camille PISSARRO (21 novembre 1975, n° 165).

26. June

Vous recevrez peut être un courrier par moi
Puisse du le recevoir et de me le passer.

Nous parlons Sca Vendeur.
Samedi matin je salue les
"Tours de France", sur le pont de
Therentreich. C'est un hommage
que ton ~~grand~~ ^{grand} aïeul je rends
aux "giants de la route", que
je préfère à nos faibles régimes
de lettres et d'arts.

- 125



114. **Paul SIGNAC** (1863-1935). L.A.S., Barfleur mardi [vers 1935], à Maximilien LUCE ; 8 pages in-8, en-tête Société des Artistes Indépendants. 1 000/1 500 €

BELLE ET LONGUE LETTRE DE BARFLEUR À SON AMI LE PEINTRE MAXIMILIEN LUCE, qui succéda à son ami à la présidence des Artistes Indépendants.

Il a été bien content de sa lettre, d'autant qu'il sait que Luce aime peu écrire : « Vous ne me parlez pas de votre santé, mais du temps ; je pense qu'elle est bonne, tandis que lui est épouvantable, là comme ailleurs. Mais ici, plus il est mauvais, plus j'ai de magnifiques spectacles qui défilent devant le vitrage de mon grenier transformé en atelier. Je regrette ce mauvais temps pour les pauvres bougres campés avec des gosses dans d'exigües chambres meublées, mais pour ma part je m'en réjouis. Sans préoccupation d'exposition, de vente, de succès, je note tout ce que je vois et je travaille du matin au soir. – Et je m'amuse, entre ces séances, à causer, sur la cale, devant ma maison, avec les très braves gens et les excellents marins d'ici. [...] J'ai deux vieux amis : l'un de 84 ans, le meilleur marin d'ici ; un autre qui est resté 31 ans dans un phare en mer [...]. Comme ils savent des choses ; comme ils me racontent de belles histoires – L'un d'eux a assisté au combat entre 2 navires américains, pendant la guerre de Sécession, au large de Cherbourg ; entre le Kersage et l'Alabama, en 1863 – Vous savez que MANET a peint cette scène dramatique ! Nous voilà loin des vains propos de M^r L'HOTE [...] Quelle belle et bonne vie ! » Son épouse Jeanne et sa fille Ginette s'essayent à la peinture sans brillants résultats... « Barfleur est délicieux : resté intact et pur... très peu de baigneurs. La campagne est magnifique ; mais pauvres peintres de chevalet ! [...] Vous ferez très bien d'aller au Tréport : c'est un excellent pays pour les croquis et les études, très grouillant et très varié »...

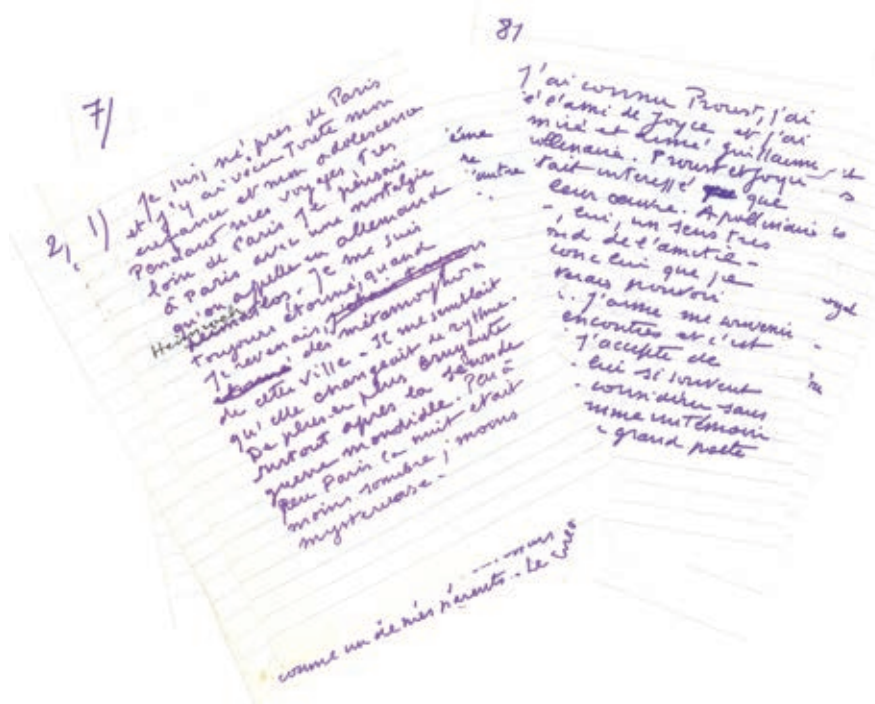
115. **Philippe SOUPAULT** (1897-1990). MANUSCRIT autographe, **Henri Rousseau, le douanier** ; 7 pages et demie in-4 (quelques ratures et corrections). 600/800 €

BEAU TEXTE SUR LE DOUANIER ROUSSEAU, publié dans *La Revue du XX^e siècle* en 1962, et recueilli dans *Profils perdus* (1963) puis dans les *Écrits sur la peinture* (1980).

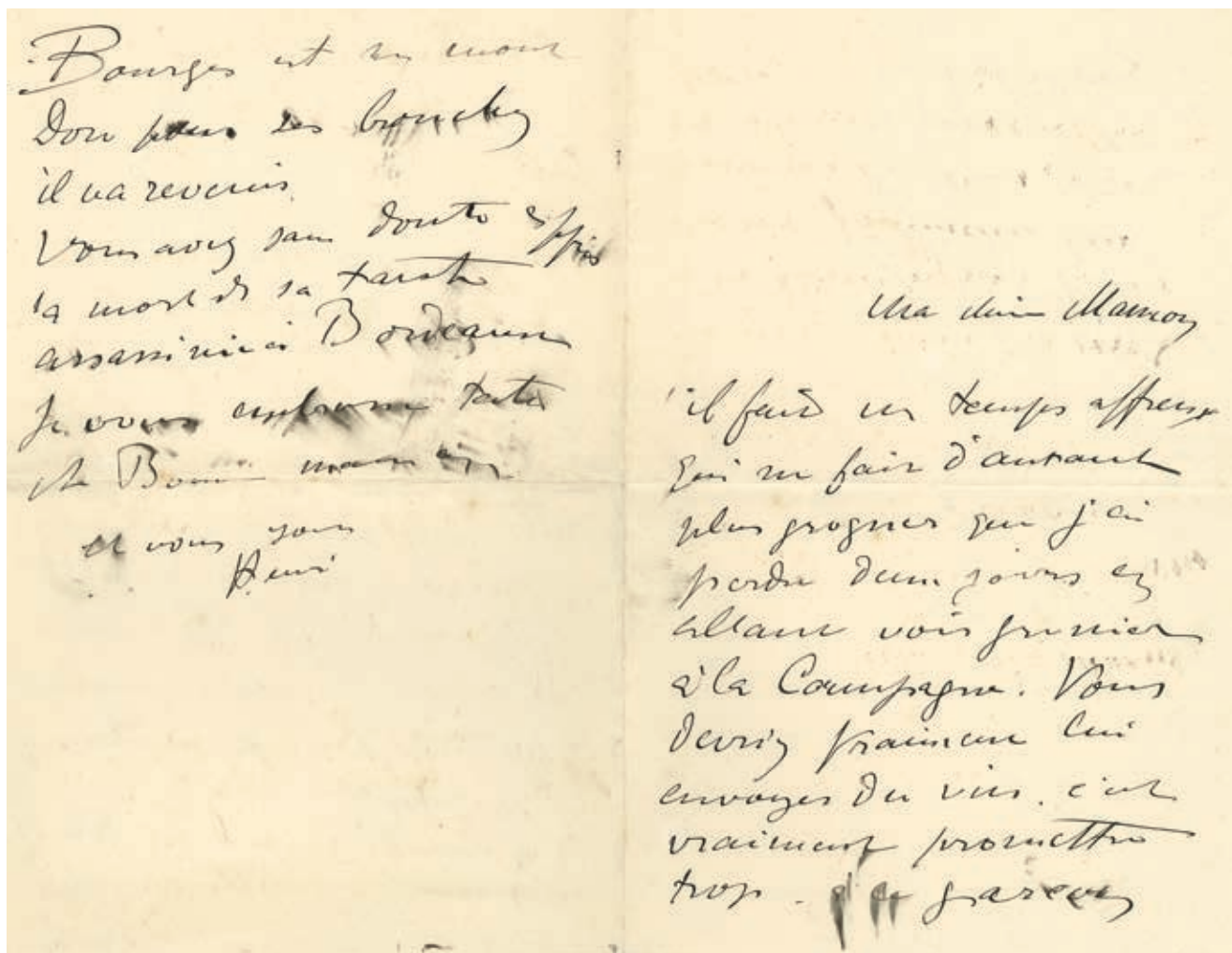
« Je ne l'ai malheureusement pas connu. C'est un de mes grands regrets. Mais je l'ai toujours considéré comme un de mes amis, dès que j'ai vu l'un de ses tableaux, en 1916 »... Soupault eut l'idée de recueillir le témoignage de certaines personnalités qui l'avaient connu, pour réussir à se faire lui-même un portrait du peintre... Il a suivi depuis avec une grande joie son « ascension prodigieuse », triomphe qui n'a pourtant pas dissipé « le malentendu créé autour d'Henri Rousseau : les mieux intentionnés des critiques d'art ont traité ce grand peintre, ou ce pionnier de la peinture », de primitif (dans le sens primaire), de naïf, et même de « *Peintre du dimanche* ». Grave erreur et grande injustice, auxquelles Soupault cherche à remédier, en décryptant la véritable personnalité du Douanier. Il dresse le portrait d'un homme bon et gentil, très pauvre, mais orgueilleux et ambitieux quant à son art et tout à fait conscient de son génie, passant outre les moqueries et les critiques : un artiste pleinement averti de la valeur de son œuvre. Il illustre son propos d'anecdotes, des témoignages d'APOLLINAIRE, de Jérôme THARAUD, de Maurice RAYNAL, de Robert DELAUNAY, et montre toute la modernité de ce grand peintre qui révolutionna la peinture : « Et la légende qui le fait traiter d'aliéné, de naïf, de farceur et de primaire n'est pas encore détruite »...

116. **Philippe SOUPAULT** (1897-1990). MANUSCRIT autographe d'un entretien ; 10 pages in-8. 700/800 €

INTÉRESSANT DOCUMENT SUR SA VIE ET SA CARRIÈRE, réponses aux questions d'une journaliste allemande Brigitta A. ; on joint la transcription dactylographiée de l'interview (6 pages in-fol.), avec les questions numérotées et les réponses orales de Soupault, qui a préféré en réécrire certaines.



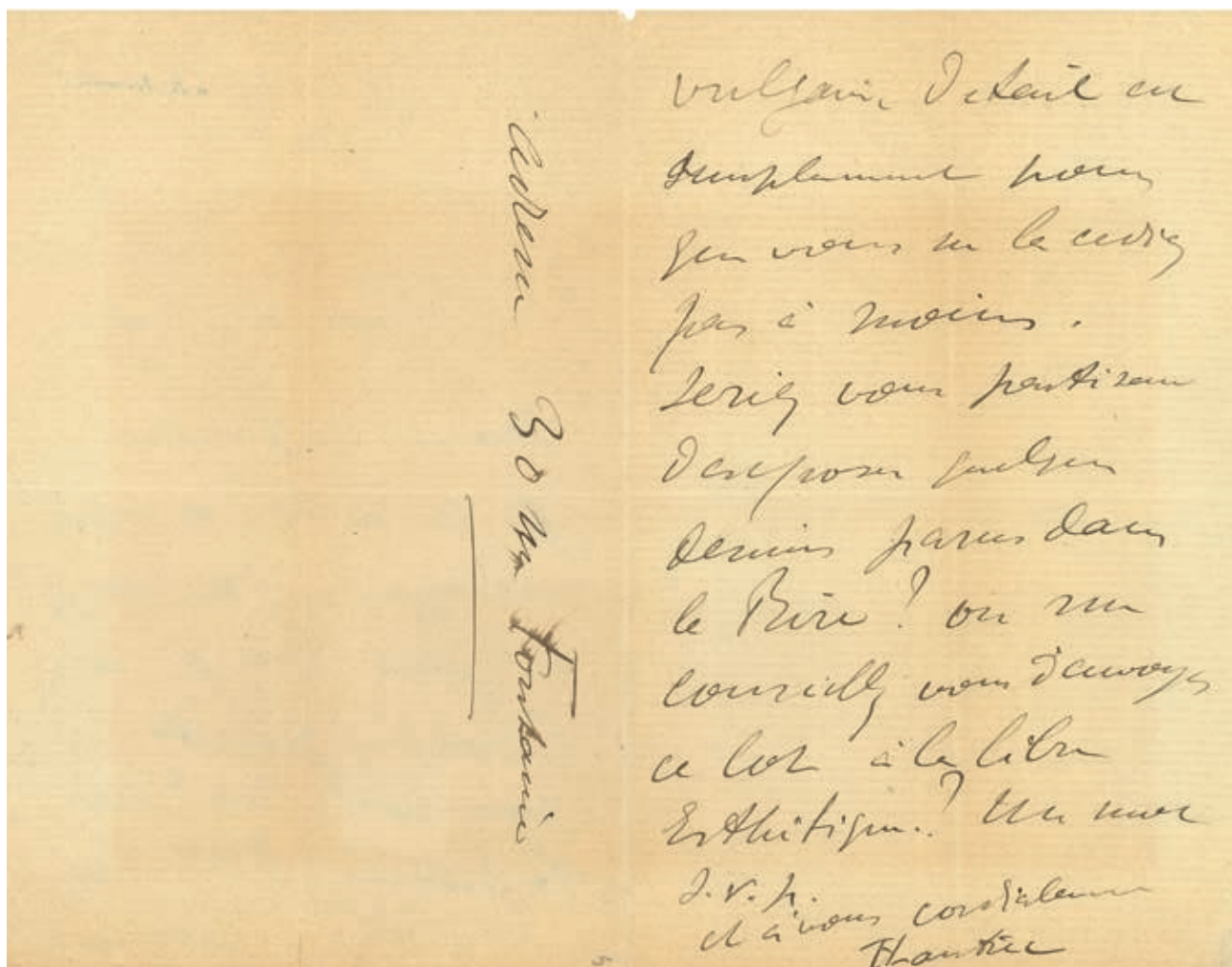
Sur Paris, où il a passé son enfance et son adolescence, et qui a beaucoup changé : « Mon paysage préféré dans Paris ce sont les quais de la seine [...] je suis toujours attiré par la place de la Concorde surtout au crépuscule ». Les « héros » de ses livres sont des personnages réels qu'il a connus, les « nègres » qu'il a fréquentés lors de ses études, « des petits fils d'esclaves qui avaient la volonté de la liberté totale », ou son parent détesté Louis RENAULT. Sur les débuts du Surréalisme : « Quand je me souviens des années du début du Surréalisme je pense que mes amis et moi nous voulions nous délivrer des préjugés, des tabous, des interdis en un mot nous voulions être libres. C'est pour la même raison que nous avons, André BRETON et moi adopté pour écrire la suggestion du Dr JANET qui proposait à ses patients d'écrire ce que leur inconscient leur dictait. Ainsi nous avons écrit *les Champs magnétiques*, la source du surréalisme ». Il explique pourquoi il a tant écrit, son travail de créateur et de journaliste. Il revient sur son enfance bourgeoise, sa volonté d'échapper à son milieu, puis sur ses souvenirs : « J'ai connu PROUST, j'ai été l'ami de JOYCE, et j'ai admiré et aimé Guillaume APOLLINAIRE. Proust et Joyce n'étaient intéressés [sic] que par leur œuvre. APOLLINAIRE avait, lui, un sens très profond de l'amitié – C'est donc à lui que je souhaiterais pouvoir reparler »... Il dit son amour du cinéma, notamment les comiques américains qu'il allait voir avec ses amis surréalistes. Il parle enfin de son travail de traducteur, notamment de l'allemand avec sa femme Ré Soupault...



117. **Henri de TOULOUSE-LAUTREC** (1864-1901). L.A.S. « Henri », [Paris juillet 1887], à SA MÈRE ; 2 pages et demie in-8. 2 000/2 500 €

« Il fait un temps affreux qui me fait d'autant plus grogner que j'ai perdu deux jours en allant voir Grenier [son ami le peintre René GRENIER] à la Campagne. Vous devriez vraiment lui envoyer du vin. C'est vraiment promettre trop à ce garçon. J'espère que vous lui en enverrez, du bon, plus une liste, pour savoir comment il pourrait s'en procurer et des échantillons si possible ». Il fait faire une caisse pour transporter le portrait de RACHOU [son portrait par Henri Rachou (Musée des Augustins, Toulouse)]. « Quant à mes projets il n'y en a guères faites ce que vous voudrez, je m'arrangerai toujours. Je vous enverrai la note de BRÉDIF (mystère) qui se monte à 114 f si vous voulez m'envoyer directement la galette ou à lui. BOURGES [son ami d'enfance Henri Bourges et colocataire] est au Mont Dore pour ses bronches, il va revenir. Vous avez sans doute appris la mort de sa tante assassinée à Bordeaux »...

Correspondance (éd. Herbert Schimmel, 1992), n° 149, p. 148.



118. **Henri de TOULOUSE-LAUTREC** (1864-1901). L.A.S., [Paris] 30 rue Fontaine, [2 décembre 1896, à l'éditeur belge Edmond DEMAN] ; 2 pages et quart in-8. 2 000/2 500 €

« Merci des papiers. Je ne les ai pas encore essayés. Je vous ai fait adresser une épreuve Lender – pour vous 30f pour le public 50f. Ce vulgaire détail est simplement pour que vous ne la cédiez pas à moins. Seriez-vous partisan d'exposer quelques dessins parus dans *le Rire* ? ou me conseillez-vous d'envoyer ce lot à la Libre Esthétique ? »...

Correspondance (éd. Herbert Schimmel, 1992), n° 471, p. 308.

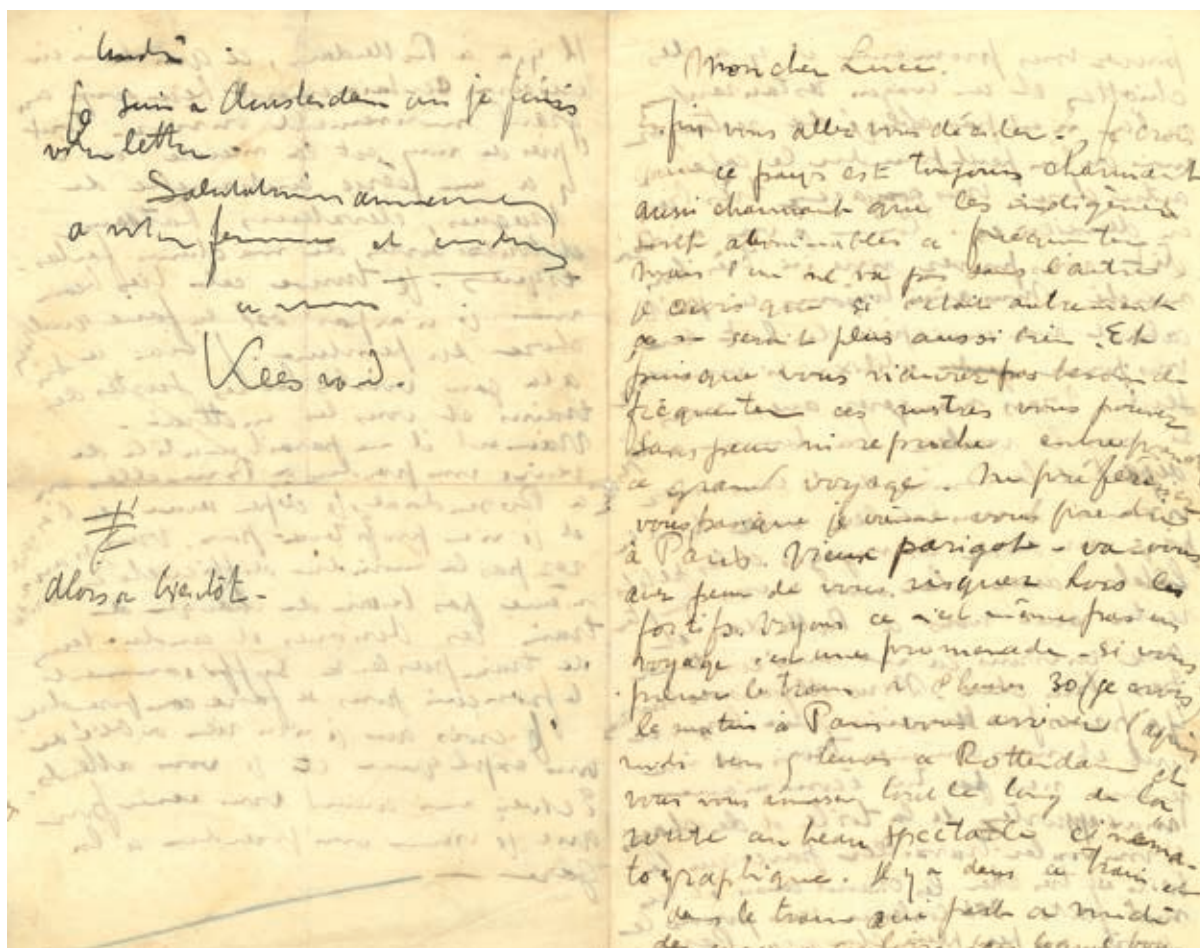
119. **Tristan TZARA** (1896-1963). 2 L.A.S., Paris 4 janvier et 28 mai 1947, à Sasha PANA à Bucarest ; 3 pages et demie in-8, enveloppes. 800/1 000 €

AU SUJET D'UNE ANTHOLOGIE DE POÈMES DE TZARA. 4 janvier. Il le remercie de son accueil à Bucarest, de l'envoi d'Orizont et autres livres. « Pour ce qui est des poèmes choisis que vous voulez faire paraître aux Éditions d'État, dites-moi combien de pages il vous manque et je ferai faire des copies ici »... 28 mai. Il lui envoie une « autorisation de traiter en mon nom avec les Éditions d'État », et espère qu'il a bien reçu ses *Morceaux choisis* et *La fuite*. ... « Par la bibliographie publiée dans les *Morceaux choisis*, vous avez pu vous rendre compte que les poèmes compris dans *Vigies* (que vous possédez) et *Sur le champ* ont été repris dans *Graines et issues*. Il vous manque donc encore quelques poèmes de : 1) *Vingt-cinq poèmes* [...] 2) *Cinéma calendrier* 3) *Indicateur des chemins de cœur* 4) *Entre-temps* 5) *Le signe de vie*. [...] Ayez donc la gentillesse de faire votre choix [...] et m'indiquer les titres de poèmes que vous décidez de reprendre »... Il l'informe qu'ARAGON arrivera bientôt à Bucarest, en venant de Belgrade et Sofia...

120. **Kees VAN DONGEN** (1877-1968). L.A.S. « Kees van d. », [Rotterdam et Amsterdam vers 1900 ?], à Maximilien LUCE ; 3 pages et quart in-8. 1 000/1 500 €

BELLE LETTRE POUR CONVAINCRE LUCE DE LE REJOINDRE À ROTTERDAM.

« Enfin vous allez vous décider. Je crois que ce pays est toujours charmant, aussi charmant que les indigènes sont abominables à fréquenter. Mais l'un ne va pas sans l'autre. Je crois que si c'était autrement ça ne serait plus aussi bien. Et puisque vous n'aurez pas besoin de fréquenter ces rustres vous pouvez sans peur ni reproche entreprendre ce grand voyage. Ne préféreriez-vous pas que je vienne vous prendre à Paris. Vieux parigot, va, vous avez peur de vous risquer hors les fortifs. Voyons ce n'est même pas un voyage c'est une promenade ». Il lui suggère de venir en train jusqu'à Rotterdam et de s'amuser « tout le long de la route du beau spectacle cinématographique »... La vie ici est très bon marché, ils peuvent lui prêter un cabinet avec un petit lit et il mangera avec eux s'il le désire ; « mais apportez de la toile et des châssis si vous voulez travailler », car ils sont chers ainsi que les couleurs... « Il y a à Rotterdam, ce qui vous intéressera certainement beaucoup, un grand mouvement ouvrier. Tout près de nous est la Meuse, où il y a une féerie continuelle de barques, élévateurs, bateaux et toutes sortes de machines fantastiques. Je trouve cela très beau, mais je n'ai pas osé en faire quelque chose en peinture »... Sur la dernière page, il termine sa lettre « Lundi : Je suis à Amsterdam où je finis votre lettre »...



- 2/ Cinema calendrier
- 2/ Indicateur des chemins de cœur
- 4/ Entre-temps
- 5/ Le lippe de vie.

Si vous voulez publier un fragment de
 « La Face intérieure » - à paraître - vous
 pouvez vous servir soit de « Fontaine »
 ou des « Cahiers Sart » (tous les 2
 revues ^{soit} à l'Institut.) -

Agg donc la possibilité de faire votre choix
 parmi les livres que vous possédez et m'indiquer
 les titres des poèmes que vous désirez de
 reprendre. A ce moment je vous enverrai le
 complément que je pourrai dactylographier
 ici. - Vos nouvelles me font toujours plaisir.
 Envoyez-moi de temps à autres des revues ou
 journaux susceptibles de m'intéresser. Brefon
 ira bientôt à Bucarest (venant de ~~Belgrade~~
 et Iopia). Sadreanu a été officiellement invité
 par le gouvernement roumain avec le C. N. E., de
 venir à Paris. Il recevra bientôt la notification

Officielle, mais
 bien amicalement
 votre
 T. M. A.

121. **Paul VERLAINE** (1844-1896). 3 L.A.S. « P. Verlaine » ou « P.V. », octobre 1887, à son ami Edmond LEPELLETIER ; 2, 4 et 4 pages in-12 à l'encre rouge. 4 000 / 5 000 €

BELLES LETTRES DE L'HÔPITAL BROUSSAIS SUR SES PROJETS LITTÉRAIRES.

Paris 9 octobre. Il le remercie de son offre d'hospitalité. « Je ne sais encore quand je sortirai. Je tâcherai que ce soit le plus tard possible, d'autant plus que je suis en voie d'amélioration et commence à espérer qu'on continuera à me traiter par des mouvements gradués. De la sorte j'éviterai – non sans joie – une opération d'ailleurs peu sûre de réussir. [...] Je vais envoyer mes *Romances* à Mario Proth. Dis lui un mot en ma faveur. J'ai des raisons pour désirer une phrase aimable dans sa causerie littéraire du *Mot d'Ordre*. Je fais des proses pour journaux payants, – mais où m'adresser ? Mendès qui avait promis de s'occuper de moi ne s'en occupe guère, après une fantaisie des *Mémoires d'un veuf* insérée en août à la *Vie pop[ulair]e* (12 fr.) »...

Paris 21 octobre. ...« Je m'attends à sortir bientôt. En réalité, je me crois incurable, ou tout au moins guérissable si à la longue qu'autant dire pas ! Un vague, mais très pénible amour-propre, me pousse à l'impatience. On a l'air d'être là par charité. Quoiqu'au fond la société qui m'a dépouillé sous la forme du juge de paix du XII^e arr^t me doive peut-être un peu l'hospitalité. Et puis je puis d'un moment à l'autre être renvoyé, quelque bienveillants que soient les directeurs ». Il prie son ami de lui envoyer de quoi payer le train pour Bougival... « Quelques amis m'apportent de temps en temps du tabac, et Vanier – mais qu'il est dur à la détente ! – me "fade" par instants, sur de vagues copies miennes. Je vais aussi conclure des traités quelque peu *nourissants*... pour l'avenir avec cet éditeur intelligent, mais, je le répète, serré !! [...] Je ne te gênerai pas beaucoup d'ailleurs, ni longtemps. [...] je crois que je dois espérer gagner par la littérature et me compléter le pain (et un peu de beurre) avec autres menues besognes, leçons, écritures, etc. – Chez toi, je lirai en masse, me remettrai au courant; j'en ai besoin, depuis des années que je vis chez les Anglais, les curés, les croquants et les nourrissons de l'A. P. ! [...] *Amour*, un volume de vers, va paraître chez Vanier. C'est-à-dire va être imprimé. Il y a un des principaux morceaux dédié à Edmond Lepelletier »...

26 octobre. Il a reçu son mandat qu'il va garder jusqu'à sa sortie. Il compte sur des rentrées et une créance à récupérer qui lui permettront « de m'habiller un peu plus, de me choisir un local convenable et d'attendre en travaillant pour les journaux et de chercher des leçons, ou emplois, etc. Un volume de moi va paraître, *Amour*. C'est catholique, pas clérical, bien que très orthodoxe. Une pièce t'est dédiée, dans le ton simple et descriptif du *Nocturne parisien* et du *Grognard*, de mes deux premiers volumes à dédicace. Je pense que ce livre, plus varié de ton que *Sagesse*, aura quelque succès qui pourra m'ouvrir une voie dans des choses un tantinet lucratives. Suivra *Parallèlement*, un recueil tout à fait "profane" alors, et même assez roide, amusant, je crois. Ces deux machins, absolument finis, et sous presse, pour ainsi dire. J'ai deux nouvelles courtes et plusieurs morceaux pour une seconde série des *Mémoires d'un Veuf* (mais, à propos, t'a-t-on envoyé ma *Louise Leclercq*, recueil de nouvelles paru presque en même temps que les premiers *Mémoires* ?). Ces proses, toutes prêtes aussi. Tu vois que j'ai quelque travail d'avance. Des amis s'occupent de les placer, mais... ! Que c'est drôle tout de même cette situation littéraire ? Mais je crois que si j'étais plus dénié au point de vue librairie et journalisme, je pourrais tout de même me débarbouiller. Je vais donc essayer. Que diable ! Ce serait trop fort de mourir de faim ! Et d'abord je vais me faire d'une économie et – mais quel effort, l'économie ! même avec rien dans sa poche, – très raisonnable »...

Anciennes collections Henri SAFFREY, puis Jean HUGUES (Succession Jean Hugues. Rimbaud, Verlaine. 20 mars 1998, n° 98).

Esperance sur l'avenir de la République ; Je tiens à vous en faire part par ce moyen et à vous en remercier.

Cher ami. Merci d'être bon, de
 promettre l'hospitalité. Je n'en
 doute pas, tu ne gêneras longtemps
 si toutefois je me vois obligé de
 demander asile à ta bonne amitié.
 Je ne sais encore quand partir.
 Je tâcherai que ça soit le plus tard
 possible, pour ne pas déranger
 plus que je puis, envoie
 amabilité et commence
 à espérer qu'on continuera de
 traiter par des mouvements
 gradués. Il est fort probable
 non sans joie - une opération
 d'ailleurs plus sûre de réussir.
 Enfin, quand j'en aurai su
 le point de partir, je t'en préviendrai.

plus dévoué au point de
vue littéraire et journalistique
je pourrais tout de même
me débrouiller. Je vais
donc essayer. Que diable !
ce serait trop fort de mourir
de faim ! Et d'abord j'ai
me faire d'une économie
et - mais quel effort, l'économie !
même avec rien dans sa poche
- très raisonnable. Ça j'ai
été et puis très bien sans trop
de peine. Remplis encore ce
personnel.

personnes.
Mais F. Gavarde remercie
et réarvoir.

Don bien affectueux
vieux camarade
P. Hurling

Ce, nous rigrons de l'A.P! Se
 je tiens de plain ~~pour~~ ^{pour}
 de fadi par MON ^{plaine}
 d'un billet de mille ~~pour~~ ^{pour} ~~un~~
 un peu plus tard - Sur un ancien
 vilaine de St Germain - un de 100
 mais d'un morceau un vicieux St Germain
 mais un joli morceau, 150 francs
 et pour devenir enfin pratique!

Amour, un volume de vers, de
françoise chy Venise. C'est à dire on
l'a imprimé. Il y a un des premiers
morceaux dédiés à Edmond Leplastrier
Venise c.

Et Lebesgue, est Mot D'ordre!

Faites-moi un peu de temps
et tu seras bien de temps en temps
bon ami. P. Berlioz.

106 Paris le 21 Nov 1884.
Hôpital Broussais, Salle Follin.
lit 22. - 96 rue d'Edouard. Paris.

Cher ami, D'abord, bien de merci
pour la mention d'un Œuvre de Paris.
Puis ceci, pressé, pressé, comme tu vas
voir.

*Je m'attends à sortir bientôt. La
réalité j me crois incurable, ou tout au moins
^{de} à longinquité d'un pas
guérissable ~~par le mariage~~.
Une vague mais très pénible amour-propre,
me pousse à l'impatience. On a l'air de lui
dire par charité: (Quand on fait la société
qui n'est dépourvue ^{pas} de la forme du juge de
paix du 18^e arr.^t ne donne peut être un
peu l'hospitalité.) Et puis j'ai pu d'un mo-
ment à l'autre être rassuré, quelques bien-
veillants que soient les docteurs. Or si je suis*

122. **Paul VERLAINE** (1844-1896). 4 L.A.S. « P. Verlaine » ou « P.V. », août-décembre 1890, à son ami Edmond LEPELLETIER ; 3, 2 ½, 1 et 1 pages in-12, une adresse. 2 000/2 500 €

Vendredi soir, 26 août 1890. ...« il était convenu que je devais écrire quelque chose pour l'Écho toutes les semaines ». Or la personne qu'il a envoyée à l'Écho « a subi une fin de non-recevoir à laquelle je ne comprends rien. [...] Bref, dois-je continuer à travailler pour l'Écho, aux conditions ci-dessus. J'ai là un volume en train, *Élégies*, d'une note, je crois amusante – et relativement chaste, qui m'a l'air d'être ce qu'il faut. Chaque pièce aura dans les 60, 80, 100 vers. J'en enverrai une par semaine, mettons tous les *mercredi*, en outre de quelques proses par ci par là. Je t'enverrai d'ailleurs [...] un article intitulé : *Un Chapitre inédit de "mes hôpitaux"*, que j'affirme valoir son prix et dont la place me semble au journal qui publia *Mes hôpitaux*, et mercredi prochain, la 1^{re} *Élégie*, 100 vers »...

Paris 3 novembre 1890. Il lui écrit de Broussais « au sujet d'un assez long travail (impressions plutôt douces et d'humour sans fiel aucun) intitulé : *mes hôpitaux*. Je dis assez long : j'en ai douze pages très serrées et la chose est susceptible d'une suite de cette dimension qu'il me serait extrêmement facile de mener à bonne fin, tant je possède mon sujet ou plutôt tant hélas ! mon sujet me possède ! Or ce travail ne pourrait-il pas passer, soit en variétés, soit en feuilletons 2, 3 ou 4, selon la coupe, dans un de tes journaux, *Écho*, *Paris*, etc. ? »...

Lundi 15 déc. 90. ...« Peux-tu me prêter un louis jusqu'à demain ? Très important »...

Lundi soir [30 XII 1890]. ...« Merci de la chose de l'autre jour, et excuse. Suis maintenant 18 rue Descartes »...

Anciennes collections Henri SAFFREY, puis Jean HUGUES (*Succession Jean Hugues. Rimbaud, Verlaine*. 20 mars 1998, n° 106).

123. **Paul VERLAINE** (1844-1896). MANUSCRIT autographe signé, *Vieille Ville (fragment d'un livre perdu)* ; 23 pages in-8 montées sur onglets et interfoliées, reliées en un vol. in-8, demi-maroquin grenat à coins (*Semet & Plumelle*). 10 000/12 000 €

MANUSCRIT COMPLET DE CE BEAU TEXTE, NOURRI DES SOUVENIRS D'ENFANCE SUR ARRAS.

Il a été publié dans *Art et critique* le 9 novembre 1889. Le manuscrit a servi pour l'impression dans la revue ; écrit sur papier de l'Assistance publique, il présente de nombreuses ratures et corrections.

Le « livre perdu » dont *Vieille Ville* serait un « fragment » était probablement le *Voyage en France par un Français* (1880), mais Verlaine a aussi songé à réunir ce récit à un recueil resté à l'état de projet : *Histoires comme ça* ou *Aventures d'un homme simple*.

« C'est une ville de province, bien reculée, presque inconnue, même des artistes, même des curieux, par ce temps qui se donne pour amoureux de pittoresque et d'inédit, Arras, pour nommer la pauvrete par son nom qui fut illustre et dont rien, je vous assure, n'a fait démentir la gloire archéologique, tout au moins. Arras m'est cher pour mille motifs, liens de famille, le calme, – et la suprême beauté de son ensemble. J'y séjourne souvent bien que je n'y réside pas, et je connais à fond la ville, les habitudes et les habitants ».... Suit une description minutieuse et pleine de tendresse de cette ville, avec ses fortifications de Vauban, ses petites rivières, ses marchés, son patois, sa bonne humeur. Verlaine cite longuement un « vieil auteur », *Gazet*, qui raconte le miracle à l'origine du culte de Notre-Dame des Ardents : belle histoire médiévale d'une peste, de la réconciliation de deux musiciens ennemis, et d'une apparition de la Vierge devant les malades réunis à l'église... Il donne de curieux détails sur le cierge miraculeux, parle avec admiration de l'église récemment édifiée en l'honneur de Notre-Dame des Ardents, et rend hommage à d'autres églises dues à un architecte de génie, Grigny, dont la chapelle des Ursulines, « effrayant tour de force de légèreté, de hauteur et d'équilibre », et la chapelle des Dames du Très-Saint Sacrement, de style flamboyant. Il décrit ensuite le splendide Hôtel de Ville d'Arras, dénonçant les dommages infligés par des restaurations ou par commodité administrative. « L'ensemble toutefois est loin de me déplaire : cet amoncellement même de dômes, de pignons, de cariatides, de balcons, cette profusion de vermicelles, d'achantes, de congélations, de figurines, est d'un joyeux et luxueux effet »...

Verlaine promène le lecteur à travers la vieille cité jusqu'à l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Vaast, qu'il décrit sommairement, puis il retrace l'histoire de la cathédrale voisine, à laquelle il manque toujours le dôme et le campanile projetés. Il confie son goût pour le plain-chant qu'il va entendre aussi souvent que possible à la grand'messe canonique quotidienne : « la quasi-solitude des offices de semaine distribuée à la prière privée tout l'espace nécessaire, on dirait, ces voûtes immenses semblent un ciel juste assez lointain pour encourager les pieuses à vouloir y planer ; ces énormes colonnes corinthiennes invitent les intentions particulières à s'y enrouler pour l'ascension parmi les riches chapiteaux vers ces serènes régions de l'adoration enfin sûre de son vol »... Il termine par une anecdote sur un visiteur peu dévôt qui ne savait apprécier aucune de ces magnificences, et qui a quitté la cathédrale à la suite d'une jeune femme. « Et tout cela, ô la profondeur de vos desseins, Dieu vivant ! à cause d'une humble femme qui passait, après avoir prié peut-être pour cet imbécile qui flanait dans votre temple comme dans un musée, peut être encore pour le chrétien distrait en présence de vos cérémonies qui écrit ces lignes vaines ».

Ancienne collection du commandant Paul-Louis WEILLER (30 novembre 1998, n° 145).

CONDITIONS DE LA VENTE

Conditions générales :

La vente se fera expressément au comptant.

Aucune réclamation ne sera recevable dès l'adjudication prononcée, les expositions successives permettant aux acquéreurs de constater l'état des objets présentés.

L'adjudicataire sera le plus offrant et dernier enchérisseur et aura pour obligation de remettre ses nom et adresse. En cas de contestation au moment des adjudications, c'est-à-dire s'il est établi que deux ou plusieurs enchérisseurs ont simultanément porté une enchère équivalente, soit à haute voix, soit par signe, et réclament en même temps cet objet après le prononcé du mot « adjugé », ledit objet sera immédiatement remis en adjudication au prix proposé par les enchérisseurs et tout le public sera admis à enchérir à nouveau.

La date indiquée entre crochets [...] correspond à la création du modèle. La pièce présentée ayant été réalisée postérieurement.

Les éventuelles modifications aux conditions de vente ou aux descriptions du catalogue seront annoncées verbalement pendant la vente et notées sur le procès-verbal.

Catalogue : 20€ dont TVA à 5,5% au titre du droit d'auteur. Les images sont propriété exclusive d'ADER.

Toute reproduction ou diffusion nécessite une autorisation écrite de la Maison de Vente.

Frais de vente et paiement :

L'adjudicataire devra acquitter, en sus du montant de l'enchère, par lot, les frais et taxes suivants :

- 28 % TTC (20 % de TVA) sauf pour le vin et les livres 25 % TTC (5,5 % de TVA sur les livres).

- 5,5 % de frais additionnels au titre de la taxe à l'importation temporaire, pour les lots dont le numéro est précédé d'un astérisque.

Dans certains cas, ces frais pourront faire l'objet d'un remboursement à l'acheteur.

Le paiement devra être effectué immédiatement après la vente :

- en espèces (euros) jusqu'à 1000 € pour les ressortissants français ou jusqu'à 15000 € pour les ressortissants étrangers (sur présentation d'un justificatif de domicile, avis d'imposition, etc. ; en plus du passeport).

- par chèque bancaire (en euros) à l'ordre de ADER, avec présentation obligatoire d'une pièce d'identité en cours de validité. Les chèques étrangers ne sont pas acceptés.

- par carte bancaire (Visa, Mastercard).

- par paiement « 3D Secure » sur le site www.ader-paris.fr

- par virement bancaire en euros à l'ordre de ADER.

Caisse des dépôts et consignations - 56, rue de Lille 75356 PARIS Cedex 07 SP

RIB : 40031 00001 000042 3555K 89 - IBAN : FR72 4003 1000 0100 0042 3555 K89 - BIC : CDCGFRPPXXX

Ordres d'achat :

Un enchérisseur ne pouvant assister à la vente devra remplir le formulaire d'ordre d'achat inclus dans ce catalogue et le signer.

ADER agira pour le compte de l'enchérisseur, selon les instructions contenues dans le formulaire d'ordre d'achat, ceci afin d'essayer d'acheter le ou les lots au prix le plus bas possible et ne dépassant, en aucun cas, le montant maximum indiqué par l'enchérisseur.

Ledit formulaire devra être adressé et reçu à l'étude au plus tard 24 heures avant le début de la vente.

Les ordres d'achat ou les enchères par téléphone sont une facilité pour les clients. ADER n'est pas responsable pour avoir manqué d'exécuter un ordre par erreur ou pour toute autre cause. Merci de vérifier après envoi que votre ordre d'achat a été dûment enregistré.

ADER se réserve le droit de ne pas enregistrer l'ordre d'achat s'il n'est pas complet ou si elle considère que le client n'apporte pas toutes les garanties pour la sécurité des transactions ; sans recours possible.

Pour garantir la bonne volonté de l'acheteur, une consignation pourra être demandée avant la vente qui ne sera validée qu'en cas d'adjudication.

Drouot Live étant un service indépendant, nous déclinons toute responsabilité en cas de dysfonctionnement.

Transports des lots / Exportation :

Dès l'adjudication prononcée, les achats sont sous l'entière responsabilité de l'adjudicataire.

Aucun lot ne sera remis aux acquéreurs avant acquittement de l'intégralité des sommes dues.

Les achats de petit volume seront transportés chez ADER, 3 rue Favart 75002 Paris, où ils seront gardés en dépôt à titre gracieux pendant 14 jours.

L'étude est ouverte du lundi au vendredi, de 9h à 18h.

Les achats volumineux seront entreposés, à leurs conditions et frais, au magasinage de l'Hôtel Drouot, 6 bis rue Rossini 75009 Paris (Tél. : 01 48 00 20 18), où ils pourront être retirés sur présentation du bordereau acquitté.

Les acheteurs, souhaitant exporter leurs achats, devront le faire savoir au plus tard le jour de la vente. Ils pourront récupérer la TVA sur les honoraires d'achat à la condition qu'un justificatif de douane en bonne et due forme soit remis à ADER et que le nom de la Maison de Vente y soit mentionné en tant qu'exportateur. Le bordereau d'adjudication est dû intégralement ; la TVA est remboursable par la suite sur présentation des références du compte bancaire.

L'envoi des lots achetés peut être organisé par ADER à la charge et sous la responsabilité de l'acheteur.

C'est un service rendu par ADER qui se réserve la possibilité d'y renoncer si les conditions légales ou pratiques présentent le moindre risque. Les délais ne sont pas garantis et sont tributaires de l'activité de la Maison de Vente.

Le coût de l'emballage et de l'expédition est à la charge de l'acheteur ; le règlement à l'ordre d'ADER.

Les acheteurs sont invités à organiser eux-mêmes le transport de leurs achats si ces conditions ne leur conviennent pas.

Défaut de paiement :

À défaut de paiement par l'adjudicataire de la totalité des sommes dues, dans le mois qui suit la vente, et après une seule mise en demeure restée infructueuse, ADER entamera une procédure de recouvrement. L'acheteur sera inscrit au fichier centralisé d'incidents de paiement du SYMEV (www.symev.org) et l'ensemble des dépends restera à sa charge. à compter d'un mois après la vente et à la demande du vendeur, la vente pourra être annulée sans recours possible.



Nordmann & Dominique

ORDRE D'ACHAT

Salle des Ventes Favart - Jeudi 3 octobre 2019

LETTRES & MANUSCRITS AUTOGRAPHES

Les informations recueillies sur ce formulaire d'enregistrement sont obligatoires pour participer à la vente puis pour la prise en compte et la gestion de l'adjudication. ADER est adhérent au Registre central de prévention des impayés des commissaires-priseurs auprès duquel les incidents de paiement sont susceptibles d'inscription. Les droits d'accès, de rectification et d'opposition pour motif légitime sont à exercer par le débiteur concerné auprès du SYMEV: 15, rue Freyssinet 75016 Paris.

Nom et prénom :

Nº de CB:

Date de validité:

Adresse :

Cryptogramme:

ou RIB/IBAN:

Téléphone :

Mobile: _____

E-mail: _____

Après avoir pris connaissance des conditions de vente décrites dans le catalogue, je déclare les accepter.

☐ **ORDRE D'ACHAT**

Je vous prie d'acquiescer pour mon compte personnel aux limites indiquées en euros, le ou les lots que j'ai désignés ci-contre (les limites ne comprenant pas les frais légaux).

☐ ENCHÈRES PAR TÉLÉPHONE

Je souhaite enchérir par téléphone le jour de la vente sur les lots ci-après.

Me joindre au:

Numéro de Carte d'Identité, Passeport,
Carte Drouot (Copie de la pièce d'identité
obligatoire):

Date:

Signature obligatoire:

[illegible]



ADER

Nordmann & Dominique

ADER, Société de Ventes Volontaires

3, rue Favart 75002 Paris

www.ader-paris.fr - contact@ader-paris.fr

Tél.: 01 53 40 77 10 - Fax: 01 53 40 77 20

**COMMISSAIRES-PRISEURS
ET INVENTAIRES**

David NORDMANN

david.nordmann@ader-paris.fr

Xavier DOMINIQUE

xavier.dominique@ader-paris.fr

RDV: Lucie FAIVRE D'ARCIER

lucie.faivre@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 14

DÉPARTEMENTS

Art moderne et contemporain

Tableaux et dessins

Xavier DOMINIQUE

xavier.dominique@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 09

Camille MAUJEAN

camille.maujean@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 07

Art Nouveau

Art Déco

Design

Xavier DOMINIQUE

xavier.dominique@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 09

Dessins anciens

Miniatures

Camille MAUJEAN

camille.maujean@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 07

Mobilier

Objets d'art

Tableaux anciens

Argenterie - Orfèvrerie

Lettres et manuscrits autographes

Marc GUYOT

marc.guyot@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 11

Arts d'Orient et d'Extrême-Orient

Art Russe - Archéologie

Photographies - Livres Photos

Magdalena MARZEC

magda.marzec@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 08

Estampes

Livres

Militaria

Judaïca

Vins et alcools

Élodie DELABALLE

elodie.delaballe@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 16

Bijoux

Haute Joaillerie

Objets de vitrine

Christelle BATAILLER

christelle.batailler@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 17

Ventes classiques

Philatélie

Clémentine DUBOIS

clementine.dubois@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 06

Numismatique

Or et métaux précieux

Lucie FAIVRE D'ARCIER

lucie.faivre@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 14

ADMINISTRATION

Vendeurs

Christelle BATAILLER

christelle.batailler@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 17

Acheteurs

Lucie FAIVRE D'ARCIER

lucie.faivre@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 14

Ordres d'achat

Clémentine DUBOIS

clementine.dubois@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 06

LOGISTIQUE

Magasinage et envois

Amand JOLLOIS

amand.jollois@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 03

Jehan de BELLEVILLE

jehan.debelleville@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 12

BUREAUX ANNEXES

Paris 16

Emmanuelle HUBERT

Sylvie CREVIER-ANDRIEU

20, avenue Mozart

75016 Paris

paris16@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 00 56

Neuilly

Nicolas NOUVELET

Clémentine DUBOIS

42, rue Madeleine Michelis

92200 Neuilly-sur-Seine

neuilly@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 00





Pierre Loti, non encore
momifié en 1909.

Pierre Loti



Ramses II (Lesostris)
momifié en 1258 avant J. C.



*Association pour la recherche
de livres anciens, rares et précieux*

BIBLIORARE 
www.bibliorare.com
depuis 1999

Diffusion de publications
et mise en relation
des bibliophiles sur la toile
+ de 500 000 références.



Médiuses

I

Elle va s'éveiller d'un rêve noir et bleu
Elle va se lever de la nuit grise et mauve
Sa jambe est lisse et son pied nu
L'audace fait son premier pas

Au son d'un chant prémédité
Tout son corps passe en reflets en éclats
Son corps pavé de pluie armé de parfums tendres
Démêle le fuseau matinal de sa vie.

II

Près de l'aigrette du grand pont
L'orgueil au large
J'attends tout ce que j'ai connu
Comblée d'espace scintillant
Ma mémoire est immense

La bonté danse sur mes lèvres
Des haillons tièdes m'illuminent
Une route part de mon front

Proche et lointaine
La mer bondit et me salue
Elle a la forme d'une grappe
D'un plaisir mûr